La république des savants

STUDIES IN SOCIAL SCIENCES, PHILOSOPHY AND HISTORY OF IDEAS

Edited by Bogusław Paź

Advisory Board
Joanna Kurczewska,
Institute of Philosophy and Sociology, Polish Academy of Sciences
Henryk Domański,
Institute of Philosophy and Sociology, Polish Academy of Sciences
Szymon Wróbel,
Faculty of «Artes Liberales» of the University of Warsaw

VOLUME 23

Zbigniew Drozdowicz

La république des savants

Sans révérence

Traduit du polonais par Catherine Popczyk

PETER LANG

Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek
La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche Nationalbibliographie ; les données bibliographiques détaillées peuvent être consultées sur Internet à l'adresse http://dnb.d nb.de.

L'ouvrage a été financé avec le soutien de l'Université Adam-Mickiewicz de Poznań.

Imprimé par CPI books GmbH, Leck

ISSN 2196-0151
ISBN 978-3-631-80283-0 (Print)
E-ISBN 978-3-631-80501-5 (E-PDF)
E-ISBN 978-3-631-80502-2 (EPUB)
E-ISBN 978-3-631-80503-9 (MOBI)
DOI 10.3726/b16265

© Peter Lang GmbH
Internationaler Verlag der Wissenschaften
Berlin 2019
Tous droits réservés.

Peter Lang – Berlin · Bern · Bruxelles · New York ·
Oxford · Warszawa · Wien

L'ouvrage dans son intégralité est placé sous la protection de la loi sur les droits d'auteurs. Toute exploitation en dehors des étroites limites de la loi sur les droits d'auteurs, sans accord de la maison d'édition, est interdite et passible de peines. Ceci vaut en particulier pour des reproductions, traductions, micro-films, l'enregistrement et le traitement dans des systèmes électroniques.

Il a été revu par des pairs avant sa publication.

www.peterlang.com

Table des matières

Avant-propos 7

I Gouvernances universitaires 11

1 Traditions médiévales 12

2 Gouvernance moderne des universités 19

3 Gestion des universités polonaises 26

Postscriptum 37

II Autorités scientifiques au fil des siècles 41

1 Exemples de problématique 41

2 Prétendus maîtres-penseurs 48

Postscriptum 55

III Autonomie des scientifiques 59

1 Un peu d'histoire 59

2 L'autonomie des scientifiques aux Etats-Unis 67

3 L'autonomie des scientifiques en Pologne 73

IV Jeunes savants 81

1 Sources d'information 81

2 Quelques réussites 86

3 Mon point de vue 91

Postscriptum 94

V Expérience et enthousiasme des scientifiques 97

1 Quelques avis sur la question 97

2 Quelques exemples 101

3 Quelques suggestions 106

VI Sensibilité et irritabilité des savants 111

1 Quelques exemples 111

2 Etude de cas 116

3 Quelques remarques générales 122

Postscriptum 125

VII Compréhension écrite 129

1 Le parti-pris du lecteur 131

2 Lecture « entre les lignes » 134

3 Lecture sélective 138

4 Quelques remarques générales 142

Postscriptum 144

Bibliographie 147

Index 155

Avant-propos

Le troisième âge, comme on se plaît à le nommer, invite plus d'une personne à faire ses comptes avec la vie, à raconter ses relations avec les autres, jusqu'à se dire parfois que si l'on en était à son premier ou son deuxième âge, on aurait mieux fait, ou du moins, on aurait fait les choses différemment. Cependant, ce qui est fait est fait. Il est normal que dans une vie tout ne se passe pas comme on le souhaite, il est également normal qu'après des années, on ait tendance à parler de nos réussites plutôt que de nos échecs, ne serait-ce que pour avoir de quoi être fier. S'il y a des erreurs ou des échecs à révéler, nous sommes alors moins disposés à le faire que ne sont des observateurs, plus ou moins bienveillants à notre égard. Bien sûr, ils ne connaissent pas tous les méandres du chemin qui nous ont empêché de nous montrer aussi parfait que nous l'aurions voulu, mais ils n'ont pas vraiment besoin de les connaître. Car ils n'apporteraient pas grand-chose à la question, ou ils pourraient même en voiler des revers qui font partie de la vie de chacun – y compris de ceux qui ont écrit les plus belles pages de l'histoire de la science. Quoi qu'il en soit, cela vaut la peine de puiser dans le récit de vie et plus encore, dans l'autobiographie des savants et chercheurs – mais il est bon de les confronter aux biographies basées sur une documentation fiable sur la vie des savants.

Dans ce livre, de telles biographies sont invoquées. Cependant, elles ne sont pas la seule source d'informations sur les savants en question, elles sont encore moins l'unique base des diverses conclusions et d'évaluations que je formule. Après tout, des années d'appartenance à la communauté universitaire et de relations avec un groupe de personnes aussi diversifié m'ont permis d'en arriver à de nombreuses réflexions. Je n'aimerais pas les divulguer toutes. Le but de ces considérations n'est pas de répandre des regrets amers ou de diminuer la valeur de ce qui, en vérité, n'apparaît pas aussi grand qu'on ne le pense, mais personne ne souhaite qu'on lui rappelle ses plus grandes faiblesses. Cependant, rappeler celles qui sont plus légères est nécessaire pour éviter la surestime de soi.

Dans ce que je vais dire au sujet de la république des savants, j'essayerai d'éviter le pathos que l'on rencontre non seulement sur les pages hagiographiques, mais aussi dans des discours de circonstance ou celui de louange (par exemple, ceux qu'on prononce à toutes sortes d'anniversaires et enterrements). Cela justifie le titre choisi : *sans révérence*. Cependant, dans la vie universitaire, il existe des situations où un pathos spécifique est non seulement indiqué, mais également attendu, et son absence pourrait témoigner d'un manque de savoir-être

universitaire. Pour donner un bon exemple de ce genre de pathos, prenons l'exposé prononcé en 1932 par le prof. Kazimierz Twardowski (enseignant ayant de nombreuses années d'expérience universitaire) à l'occasion de l'attribution du doctorat *honoris causa* décerné par l'Université de Poznań[1]. Même son titre – *De la dignité de l'Université* – est grave, et ce n'est qu'une annonce de ce pathos qui est exprimé dans des déclarations comme, par exemple : « Chaque fois que je prononce le mot « université » je le fais – je l'avoue – avec une certaine solennité. » On peut, bien sûr, trouver des exemples d'exposés donnés à la même occasion, qui manquent de cette gravité purement académique, mais que l'on devine à travers des allusions ou même à travers certaines confidences. Pour donner un autre exemple – qui sera invoqué et développé dans un des chapitres suivants de cette réflexion – prenons l'exposé du professeur Leszek Kołakowski, à l'occasion de l'attribution du titre de docteur *honoris causa* par l'Université de Łódź[2]. Si je devais mieux expliquer ce parler de la république des savants sans révérence, le thème qui m'est relativement proche, j'indiquerais *L'Âme désarmée* d'Allan Bloom. Toutefois, ce n'est pas en m'inclinant que j'aborde ce sujet. Je suis différent de Bloom, non seulement par l'opinion générale sur celui et ce qui « a déçu la démocratie et a appauvri l'âme de nos étudiants » (selon cet auteur, il s'agit de l'enseignement supérieur américain), mais aussi et surtout par la perspective de réflexion que j'ai adoptée (constituée des universités européennes, y compris polonaises).

Quelque peu mystérieux semble le terme *république* qui apparaît dans le titre de ce livre, par conséquent, une brève explication s'impose. Etymologiquement, le terme est dérivé du latin, *res publica*, en traduction littérale, signifie : *chose commune*. Au sens le plus courant, le terme désigne une forme de régime d'État où les organes de l'autorité sont issus de l'élection de ses citoyens qui ont un certain contrôle sur l'exercice de leurs fonctions par ces organes. Cette forme de régime, à différents moments et à différents endroits, contenait des solutions très diverses concernant les pouvoirs et les devoirs des autorités. Au XVIIe siècle (dans les écrits de John Locke) et XVIII (dans les écrits de Montesquieu) paraissent des concepts de séparation des pouvoirs entre : législatif, exécutif et judiciaire. Dans les républiques des savants, bien qu'on puisse trouver des

---

1 Cf. K. Twardowski, *O dostojeństwie Uniwersytetu [De la dignité de l'Université],* Uniwersytet Poznański, Poznań MCMXXXIII.

2 Déjà, son titre (*Le diable ment aussi quand il dit la vérité*) prouve que son auteur n'est pas très révérencieux. Cf. *Honoris Causa. Livre commémoratif en l'honneur de Leszek Kołakowski*, Wydawnictwo Łódzkie, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 1994, p. 17 et s.

analogies avec cette division, d'importants détails diffèrent des solutions politiques. Je vais essayer de le montrer dans la première partie de mes réflexions. En ce qui concerne les autorités scientifiques, il y a des considérations à prendre en compte – non seulement parce que la notion *d'autorité* en langues occidentales signifie également pouvoir, mais aussi et surtout, parce que dans la sphère d'activité humaine aussi spécifique que la science, ce sont justement les autorités qui portent toute la signification. Ces autorités ont également connu de diverses façons de fonctionner à un endroit et à un moment différent. Parfois même elles échangeaient leur position avec celles qui existaient auparavant en marge des sciences. Ce problème est directement lié à la question de la sensibilité et de l'irritabilité des chercheurs que je développerai dans la partie suivante de mes considérations. En somme, il m'est difficile en quelque sorte, d'imaginer un succès scientifique important sans ce genre particulier de sensibilité, voire d'irritabilité qui caractérise les chercheurs. Parfois, ces dispositions posent un problème pour l'entourage plus ou moins proche, et même pour les chercheurs eux-mêmes. Mais il arrive aussi qu'elles s'avèrent être la solution, sinon un salut, qui leur fait oublier la pensée de ce qu'il faut faire pour que le monde ou au moins l'environnement immédiat ne les oublie pas. D'une manière ou d'une autre, il faut vivre avec cette sensibilité et cette irritabilité. Ni l'une ni l'autre cependant, n'assurent le succès scientifique sans l'expérience spécifique et sans l'enthousiasme de chercheur. Le problème ne réside pas seulement dans le fait de posséder l'un et l'autre, mais aussi de les faire correspondre l'un à l'autre, de façon à ce qu'ils se rapprochent du but recherché – (d'après K. Twardowski) – « atteignant des vérités et des probabilités » et en les partageant avec tous ceux qui ne les ont pas encore atteintes, mais qui le souhaitent. En règle générale, cet enthousiasme est propre à la jeunesse plutôt qu'à l'âge mûr, mais pour l'expérience c'est l'inverse. En sciences, cependant, cette règle comporte de nombreuses exceptions. Je consacre à cette question une partie de mes considérations. À la fin, je soulève le problème de la compréhension écrite. Elle s'appliquera également à la lecture de ce livre.

Quelques mots sur l'originalité des considérations qui y figurent. Probablement plus d'un de mes lecteurs aura sa propre opinion sur ce sujet. Ici, je voudrais seulement répondre à la question de savoir comment se rapportent-ils à mes déclarations précédentes sur les savants et les sciences. J'admets modestement qu'il y en a déjà un certain nombre (surtout au cours des dernières années). Malheureusement, je n'ai pas trop d'excuses pour cela, mais je voudrais dire ouvertement que je considère l'écriture comme une obligation professionnelle à laquelle je réponds sans hésitation ni difficulté. Il faut ajouter à cela l'intensité

de la vie universitaire en Pologne, en nette augmentation au cours des douze dernières années.

Toutes ces questions n'auraient pas pu voir le jour sous forme des nombreuses publications sur les universités et les universitaires, sans la bienveillance et la compréhension des rédacteurs en chef des revues, qui ont toujours gardé la place pour mes écrits. Je voudrais remercier tout particulièrement le professeur: Jerzy Brzezinski (rédacteur en chef de « Science. Trimestrielle PAN ») et Piotr Kieraciński (rédacteur en chef du « Forum académique »), ainsi que Grzegorz Filip (vice-rédacteur en chef du mensuel). Certaines des considérations contenues dans le présent ouvrage ont connu leur version originale dans ces revues, mais aucune d'entre elles ne paraît pas ici sans mises à jour.

Je suis également reconnaissant aux nombreuses personnes qui, au cours de ces longues années à l'Université Adam Mickiewicz de Poznań, ont soutenu mes travaux et l'enseignement universitaire, ainsi que celles qui ne m'ont pas aidé, mais qui, par leur attitude, ont fait qu'il ne me restait rien d'autre à faire que d'écrire, de publier et de montrer que je pouvais faire plus que simplement occuper un poste à l'université. Je tiens aussi à remercier mes collègues et collaborateurs qui, pendant toutes ces années, ont écouté mes confidences sur les travaux de recherche que j'entreprenais. J'espère que, même si je ne les ai pas tous aidés à réaliser leurs projets professionnels, au moins je ne les ai pas trop freinés.

J'ai une dette de gratitude envers mon Épouse qui, les années durant, a toujours accepté que je consacre autant de temps à mes activités universitaires.

I Gouvernances universitaires

Tous ceux qui avaient le pouvoir de gouverner les universités ou remplissent le devoir d'autorité sur l'enseignement supérieur ont toujours eu et continuent d'avoir l'influence sur le destin des universités, mais on connaît aussi des situations où ils décidaient du devenir des universités. C'est un argument pour ceux qui pensent que les autorités devraient disposer de pouvoirs suffisamment larges pour intervenir dans la résolution des problèmes les plus importants pour le bon fonctionnement de l'université. Parmi les défenseurs de cette thèse il y a ceux qui ont donné la forme finale à la loi sur l'enseignement supérieur en vigueur en Pologne depuis le 1er octobre 2018 (dite *Loi 2.0*). Selon le texte de cette loi, les présidents, les sénats et les conseils des universités d'état se voient attribuer de tels pouvoirs qu'il est effrayant d'imaginer ce qui peut se passer dans une université qui se retrouverait entre des mains inappropriées. Il convient donc d'examiner ce problème de plus près. Le problème ne date pas d'aujourd'hui et, en fait, ne concerne pas seulement l'enseignement supérieur polonais. L'histoire de ces universités dont les origines remontent au Moyen Âge le prouve, mais à cette époque lointaine, l'autorité universitaire était exercée non seulement par des organes propres à l'université, mais aussi par les pouvoirs ecclésiastiques ou laïcs. Par conséquent, dans mes considérations, je ne parlerai pas seulement des autorités universitaires, mais également des autorités situées en dehors des structures de l'université. Dans les pays européens qui encore récemment prônaient la formation au marxisme-léninisme en visant, au moins en théorie, cette « oasis » appelée communisme, le rôle des véritables décideurs demeurait, jusqu'à l'avancée de l'année 1989, entre les mains des forces politiques qui croyaient savoir mieux que d'autres, ce qu'il faut pour la société, y compris pour les communautés universitaires. On peut bien sûr spéculer sur l'aspect que prendra la *Loi 2.0* dans un avenir proche et lointain des universités polonaises. Il ne fait aucun doute, cependant, qu'il faudra donner de l'importance non seulement à la réglementation formelle, juridique, mais aussi aux besoins réels des communautés universitaires et à leur capacité à résoudre leurs problèmes. Globalement, je pense que la condition de l'enseignement supérieur dépend dans une grande mesure des actions de personnes, et dans une moindre mesure de solutions définies par un cadre juridique.

Bien entendu, cela ne signifie pas que ceux qui ont le rôle de décideurs universitaires ne doivent pas compter avec des conditions telles que les attentes et les besoins spécifiques de la communauté universitaire. Cependant, je suis prêt

à considérer tout cela comme les défis auxquels les pouvoirs en place doivent faire face, même s'ils ne peuvent pas se pencher sur chacun d'entre eux, ils devraient au moins faire un effort pour finalement affirmer avec conviction que tout ce qui était possible a été fait. Bien entendu, ce sera plus facile pour eux tant qu'ils pourront comprendre cette communauté, mais ce n'est pas une chose aisée, même pour ceux qui veulent et peuvent écouter tout le monde et voudraient rendre heureux tout le monde. Le fait est que, ce que certains perçoivent comme « bonheur », d'autres préfèrent éviter, et à la fin, il se peut que personne ne soit vraiment satisfait. Tel semble être le cas des pouvoirs qui souhaitent vivre avec tout le monde en harmonie, mais aussi de ceux qui se contentent de la complaisance ou de la satisfaction d'un groupe relativement restreint de personnes. En ce qui concerne la question des autorités universitaires, je le présenterai plus loin.

Il faut tout de même dire clairement dès le départ que la force des communautés universitaires ne provient pas tant de la sagesse collective que de la sagesse à laquelle elle est mieux préparée pour exercer ses fonctions et de celle qui est la plus mobile. Dans cet ensemble, on trouve bien sûr des personnes qui sont chefs d'équipe ou qui forment des équipes dirigeantes de l'université, mais on peut parfois rencontrer des décideurs universitaires qui se prennent pour une sorte d'hommes providentiels de leur université et regardent de travers ceux qui doutent de leur infaillibilité. À cet égard, je proposerai mon avis un peu plus large dans la partie intitulée *De la sensibilité et de l'irritabilité des savants*.

1 Traditions médiévales

Pour quiconque connaît les réalités des universités, il ne fait aucun doute que leur condition et leur position sociale ne sont pas seulement ce qu'elles sont aujourd'hui, mais aussi ce qui s'est construit par le passé, parfois si lointain que seuls les historiens s'en souviennent. En Europe, ces universités sont relativement peu nombreuses. Je ne les énumérerai pas ici, car de telles informations peuvent être trouvées sans trop de difficulté dans diverses études consacrées à l'enseignement supérieur européen. Mais je voudrais rappeler les paradigmes dans le domaine du développement de modèles de ce qu'on appelle système universitaire et qui existaient dans les universités européennes au Moyen Âge.

Depuis leur apparition à la fin du XIe et au début du XIIe siècle, les universités restent des institutions ecclésiastiques. Jusqu'à nos jours, d'ailleurs, les postes de recteurs, doyens et chanceliers apparaissent dans les structures organisationnelles des églises, où ils sont même plus diversifiés que dans les

universités[3]. Cependant, dans différents modèles de système universitaire, il y avait différentes manières de sélectionner ces autorités et elles avaient des pouvoirs différents. Selon le modèle bolonais, la fonction de recteur (*rector* en latin – souverain, administrateur) était tenue par un étudiant[4]. Il était élu pour cette charge par la communauté étudiante et disposait des droits souverains non seulement vis-à-vis des étudiants mais aussi des professeurs. Il était assisté d'un syndic (il s'occupait des affaires financières), d'un notaire (il s'occupait des affaires du bureau et des archives de l'université) et d'un avocat (il défendait les étudiants devant les tribunaux). Ce modèle de système universitaire est apparu non seulement dans les universités italiennes, mais également dans d'autres régions d'Europe à cette époque (y compris à l'Académie de Cracovie).

En revanche, selon le modèle parisien, les fonctions de recteur et de doyen étaient réservées aux professeurs d'université. Jacques Le Goff, décrivant le système de l'Université de Paris, souligne qu'il était bâti sur le modèle des corporations d'artisans. Le système était effectivement une corporation ecclésiastique

---

3 En l'état actuel du *Code de Droit canonique*, un recteur peut être un membre du clergé, nommé par l'Ordinaire à ce poste. Outre ses fonctions liturgiques, ses tâches consistent notamment à s'occuper d'une paroisse ou d'une église paroissiale appartenant à une maison religieuse ou à une association de vie religieuse. Le doyen est le prêtre responsable du doyenné. On distingue dans ce *Code*, entre autres, les postes de doyen général, capitulaire et honoraire. En revanche, le chancelier est un membre du clergé chargé du bureau de l'épiscopat. Cf. *Kodeks prawa kanonicznego [Code de droit canonique]*, Wydawnictwo Pallottinum, Poznań 1984. Compte tenu des dispositions légales applicables en Pologne, le recteur peut être une personne diplômée au moins d'un doctorat, et employée à l'université à titre principal. Les statuts des établissements d'enseignement supérieur publics relèvent généralement des seuils minimaux (y compris l'obligation d'être titulaire d'un diplôme postdoctoral). Le recteur des universités civiles a droit au titre *Magnificence* (du latin) et au droit de porter une toge avec fourrure d'hermine ou zibeline, un sceptre et une chaîne avec les symboles de l'université. Par ailleurs, les recteurs des académies militaires, lors de diverses cérémonies officielles, portent des uniformes de leurs formations et des colliers portant les symboles de leur université.

4 « A Bologne première originalité : les professeurs ne font pas partie de l'Université. La corporation universitaire ne regroupe que les étudiants. Les maîtres forment le *collège des Docteurs*. A vrai dire Bologne comprend plusieurs universités. Chaque faculté forme une corporation à part. Mais la prépondérance des deux universités de juristes – la civile et la canonique – est presque totale. (…) Un seul recteur est le plus souvent à la tête de l'institution. Comme à Paris il est l'émanation des *nations* dont le système est à Bologne très vivace et très complexe ». Cf. J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Age*, Seuil, Paris 2014, p. 83.

(« même si ses membres sont loin d'avoir tous reçu les ordres »), mais contrairement aux corporations d'artisans, il n'avait pas le monopole du marché local (« son aire, c'est la Chrétienté »).

> Au cours du XIIIe siècle elle définit à la fois son organisation administrative et son organisation professionnelle. Elle se compose de 4 Facultés (*Arts, Décret* ou *Droit Canon* (...) *Médecine* et *Théologie*.) Les facultés dites supérieures : Décret, Médecine et Théologie sont dirigées par des maîtres titulaires ou régents avec à leur tête un doyen. (...) Au cours du siècle enfin un chef de l'Université émerge : le recteur de la Faculté des Arts. (…) Cette Faculté *leader* de l'Université (...) doit cette prééminence au nombre de ses membres, à l'esprit qui l'anime, plus encore à son rôle financier[5].

Au cours des siècles suivants, non seulement les universités européennes se sont développées, mais de nombreuses modifications ont également été apportées à ces deux modèles de système universitaire. Dans les universités françaises, par exemple, le poste de chancelier devient moins important[6], par contre, dans les universités anglaises il le devient davantage, par exemple : « À Oxford, l'évêque Lincoln, éloigné de 120 miles de l'université, gère officiellement l'Université, la préside officiellement par l'intermédiaire de son chancelier (…). Mais bientôt le chancelier est absorbé par l'Université, élu par elle… » Et surtout, la position des maîtres et des enseignants d'université se renforçait (de même à l'Université de Bologne)[7]. Jacques Le Goff l'appelle « aristocratisation des universités » et la lie à l'émergence de collèges qui réunissent maîtres et enseignants[8]. En

---

5 « Le recteur des *artistes*, qui dispose des finances de l'Université, préside l'assemblée générale. A la fin du siècle il est la tête reconnue de la corporation. Son autorité sera pourtant toujours limitée dans le temps. Bien que rééligible, il ne tient ses fonctions que pour un trimestre. On retrouve, avec des variantes souvent considérables, cette organisation dans les autres universités. A Oxford il n'y a pas de recteur unique. Le chef de l'Université c'est le *chancelier*, choisi (…) par ses collègues. » (*Ibidem*, p. 82–83).

6 « A Paris le chancelier perd pratiquement en 1213 le privilège de conférer la licence, c'est-à-dire l'autorisation d'enseigner le droit passe aux maîtres de l'Université. (…) En 1301 il cessera même d'être le chef officiel des écoles » (*Ibidem*, p. 75).

7 « Les maîtres de Bologne sont appelés dans les documents : *nobiles viri et primarii cives* – nobles hommes et principaux citoyens – et dans la vie courante *domini legum*, les seigneurs juristes. » (*Ibidem*, p. 144).

8 « Fondations charitables, les collèges n'ont d'abord accueilli qu'une très faible minorité de privilégiés, et n'ont pas été non plus les centres d'études qu'on a dits. Si, plus tard, quelques-uns accaparèrent certains enseignements au point que le collège fondé en 1257 par Robert de Sorbon finit par se confondre avec la Faculté de Théologie et donner son nom à l'Université de Paris, si les universités d'Oxford et de Cambridge

revanche, il faut noter l'affaiblissement des autorités des universités qui étaient soit composées d'étudiants, soit en dépendaient au moins dans une large mesure et ce, pour une approche du devoir assez libre chez les étudiants et les divertissements estudiantins qui nécessitaient souvent l'intervention des forces de l'ordre. L'auteur de *l'Histoire sociale de l'Angleterre* parle des étudiants d'Oxford et de Cambridge au XIVe siècle en ces termes : « arrogants et menant une vie de débauche. » Il rappelle également que « en 1355 les habitants de la ville ont organisé un véritable massacre de clercs et d'étudiants ; les survivants se sont enfuis en panique d'Oxford et l'université est restée fermée jusqu'à l'intervention royale qui a su protéger les maîtres et leurs élèves et les venger »[9].

Les collèges universitaires étaient financés par le clergé et les laïcs, y compris les dirigeants laïques, les aristocrates et les riches bourgeois. J. Le Goff, dans sa monographie, cite plusieurs exemples de fondateurs (dont Robert de Sorbon). Jacob Burckhard, dans *La civilisation de la Renaissance en Italie* évoque d'une part, un rôle important des universités dans la renaissance de la culture italienne aux XIVe et XVe siècles et, d'autre part, le soutien financier et spirituel considérable pour les universités de renom, telle que l'Université de Florence, aidée par la famille Médicis (« principalement par Côme l'Ancien et Laurent le Magnifique »)[10]. De toute évidence, cela influait aussi bien sur ce qui était

---

s'éparpillèrent dans les collèges devenus la base de l'enseignement suivant un système qui demeure encore en grande partie intact… » (*Ibidem*, p. 147)

9 « L'Angleterre, cependant, a trouvé un remède à ce mal. Le système collégial, bien qu'initialisé en France, est finalement devenu la caractéristique commune des deux universités anglaises. (…) Ainsi, au quinzième siècle, lorsque l'étouffement du débat religieux et ecclésiastique a paralysé pour cent ans la vitalité intellectuelle des universités anglaises, le développement rapide du système collégial a entraîné des améliorations sur le plan de moralité et de discipline, ainsi que l'humanisation de la vie universitaire… ». Cf. G.M. Trevelyan, *Histoire sociale de l'Angleterre*, R. Laffont, Paris 1993, p. 86 et s.

10 « Un homme comme Côme, qui, étant marchand et chef du parti local, a également de son côté tous les érudits et écrivains, étant par naissance le premier dignitaire de Florence, était également considéré de par son éducation, comme le plus grand des Italiens. Cosme a également remporté un titre spécial à la gloire, reconnaissant la philosophie platonicienne comme la plus belle fleur de la pensée antique, cette conviction lui a permis d'inspirer son environnement, contribuant ainsi à la deuxième renaissance, plus élevée, celle de l'antiquité dans l'humanisme ». Cf. J. Burckhardt, *La civilisation de la Renaissance en Italie*, Bartillat, Paris 2012, p. 141 et s. Parmi les différentes formes de mécénat de l'époque Peter Burke distingue le patronage académique, dont une variante où les mécènes s'immiscent dans les affaires de l'université et une autre, où ils n'interviennent pas. Cf. P. Burke, *Kultura i społeczeństwo*

enseigné et sur la qualité de l'enseignement, que sur le choix des responsabilités des universités. Il convient toutefois de rappeler que le corps enseignant de l'Université florentine comptait des noms d'humanistes remarquables de l'époque, tels que Marsile Ficin et Jean Pic de la Mirandole, ainsi que d'éminents érudits tels que Galilée (il enseignait les mathématiques et l'astronomie). De tels exemples de l'impact positif des laïcs sur la condition des universités peuvent également être trouvés dans d'autres parties de l'Europe, y compris en Pologne (comme la réactivation en 1400 par le roi Ladislas Jagellon de l'Académie de Cracovie). L'Université de Cracovie a connu ses années glorieuses à la fin du siècle et au début du siècle suivant (Nicolas Copernic était parmi ses étudiants à cette époque).

Un examen plus attentif des réalités des universités à l'époque permet d'indiquer non seulement ceux qui ont contribué à leurs succès, mais aussi ceux qui ont fait en sorte que ni les enseignants ni leurs étudiants n'aient pas à faire d'efforts pour s'élever aux sommets intellectuels. Je me réfère ici à l'exemple décrit dans *Traditions de l'Université de Poznań*. Ces traditions remontent au XVIe siècle et sont associées à la création en 1519 par l'évêque de Poznań, Jan Lubrański, d'un collège qui, après sa mort en 1520, a reçu le nom de *Collège Lubrański* (plus tard appelé *Académie de Lubrański*). Grâce aux efforts menés par son fondateur, le roi Sigismond Auguste a concédé le privilège sur l'éducation scolaire des jeunes.

> L'école comportait cinq départements : mathématiques et astronomie, rhétorique et dialectique (discussions), poétique, grammaire et théologie. Le patron et en même temps le chef suprême de la nouvelle université était l'évêque de Poznań, qui nommait les recteurs et décidait du profil scientifique de l'Académie. En outre, le chapitre cathédral avait beaucoup à dire, car auparavant c'était au recteur de présenter un rapport financier chaque année. Le roi Sigismond Jagellon, en confirmant le privilège de la nouvelle université, lui a accordé de nombreuses libertés. Les recteurs avaient notamment le droit d'approuver officiellement tous les testaments des maîtres subordonnés (...). Aux maîtres religieux de l'école revenait le droit de censurer les livres et les écrits provenant de l'ensemble du diocèse de Poznań[11].

---

w renesansowych Włoszech [*La Renaissance en Italie, art, culture, société*] PWN, Warszawa 1991, p. 81 et s.

11 Cf. Z. Boras, *Tradycje uniwersyteckie Poznania*, [*Traditions de l'Université de Poznań*], Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2003, p. 32 et s. Avant sa création à Poznań, il existait « deux écoles, mais des écoles secondaires. Il y avait une école mineure, c'est-à-dire une école de l'église paroissiale *ad Sanctum Mariam Magdalenam* (ses traditions sont aujourd'hui suivies par le Lycée Marie Madeleine – NDA), où on enseignait à lire et à écrire en polonais, en allemand et en latin, ainsi que l'initiation à l'arithmétique et à l'éthique. (…) L'école était généralement dirigée par un

Dans la seconde moitié du XVIe siècle, l'Académie connaît diverses difficultés (en raison notamment du manque de personnel qualifié), mais elle a encore élargi son infrastructure (« à la fin du XVIe siècle, le collège était puissant en termes de bâtiments, ainsi que des matières enseignées »). Cela a conduit au fait qu'en 1611, le roi Sigismond III Vasa lui accorde l'acte de fondation « en conférant à ses maîtres et ses étudiants le droit de soustraire à la juridiction sacerdotale et laïque malgré le pouvoir du recteur selon la très pieuse institution de Compagnie de Jésus, les libérant également de tous taxes et impôts », et « élevant le Collège de Compagnie de Jésus de Poznań au statut de l'Académie et de l'université ». Cela n'a pas plu aux jésuites de l'académie de Cracovie qui l'ont exprimé en présentant cet acte juridique comme une violation de leur privilège à l'éducation académique des jeunes. Certes, l'auteur de la monographie citée ici affirme que « le raisonnement des universitaires de Cracovie était faible et peu logique, et l'argument selon lequel, si Cracovie donnait des titres universitaires pendant cent ans, elle acquérait ainsi le monopole, était insensé », mais il s'est avéré efficace au point que l'académie n'a pas été fondée dans la ville et qu'il a fallu attendre la création de l'université jusqu'en 1919 (la première année de son existence, elle était connue comme Ecole Supérieure de Poznań *Wszechnica Poznańska* et de 1920 à 1956 sous le nom de l'Université de Poznań).

La seconde moitié du dix-huitième siècle a conduit à une véritable catastrophe de la Compagnie de Jésus. La campagne menée à son encontre (non seulement par les laïcs, mais aussi par les membres du clergé qui rivalisaient avec les jésuites dans l'éducation de l'époque) a provoqué l'interdiction de ses activités dans de nombreux pays européens, puis le pape Clément XIII en 1773 a supprimé l'ordre. Un historien de l'Église catholique, décrivant cet événement de l'époque, admet que « cet ordre est resté la principale barrière contre le rationalisme et le naturalisme » (des Lumières) et constate même que « l'enseignement qu'il proposait a toujours été de qualité et qu'il œuvrait pour l'Église de manière désintéressée et avec dévouement »[12]. Cette opinion, cependant, n'a pas été partagée par les adversaires des jésuites de l'époque, y compris

---

magister artium, maître appelé aussi recteur. Une fois cette initiation terminée, les jeunes pouvaient poursuivre leurs études dans une école supérieure (*scholar maior*), située dans l'école cathédrale, car celle-ci était située à Ostrów Tumski, près de la cathédrale. Elle était dirigée par un prêtre, magister scholae, généralement licencié en théologie. » (*Ibidem*, p. 32)

12 Cf. Père. B. Kumor, *Historia Kościoła [Histoire de l'Eglise]. Partie 6*, Wydawnictwo KUL, Lublin 1985, p. 90 et s.

par les éclairés polonais tels que Hugo Kołłątaj et Stanisław Staszic[13]. Dans les pays protestants, les universités n'étaient pas confrontées à l'expansionnisme éducatif des jésuites, mais elles devaient souvent faire face non seulement à l'influence des églises et de leurs prédicateurs, mais également à celle de leurs propres professeurs qui, comme l'affirme l'auteur déjà mentionné de *l'Histoire sociale de l'Angleterre*, protégés par leurs nombreux privilèges, « se sentaient absous des peines de la lecture, de la pensée et de l'écriture », ainsi que des cours et des examens pour les étudiants[14]. Toutefois, il faut noter que la légèreté avec laquelle certains professeurs traitaient leurs fonctions ne concernait pas toutes les universités de l'époque, les personnes plus ambitieuses ne recherchaient pas diplômes et titres universitaires et les esprits les plus novateurs cultivaient leurs idées scientifiques en dehors de l'université. Des exemples positifs se trouvent dans diverses parties de l'Europe, y compris les îles Britanniques – dans les universités non pas anglaises, mais écossaises (telles que l'Université d'Edimbourg)[15]. Les universités européennes ne connaîtront d'importants changements que dans la seconde moitié du XIXe siècle, période où, l'anticléricalisme est entré dans de nombreux milieux universitaires. Les bouleversements ont été les plus dramatiques dans les pays catholiques (tels que la France et l'Italie)[16].

---

13 Ce premier, dans son rapport sur la visite de l'Académie de Cracovie en 1777, a écrit que l'université « a été pendant des siècles persécutée par les jésuites », qui l'ont amenée à un tel état qu'elle « ressemble à un mammouth antédiluvien », Cf. H. Kołłątaj, *Wybór pism*, [*Œuvres choisies*], PWN, Warszawa 1953, p. 155 et s.

14 « Vers 1770 à Oxford, il n'y avait pas d'examen sérieux pour obtenir un diplôme universitaire. (…) La poursuite de la réforme interne, grâce à laquelle les deux universités anglaises sont entrées dans la voie de l'amélioration, ne s'est manifestée que dans les dernières années de ce siècle au Trinity College à Cambridge, cette tendance s'observe à partir du tournant de 1787 où, après une bataille acharnée qui a mené les débatteurs jusqu'au tribunal du recteur, il a été décidé que les titres de membres de ce collège devaient être équitablement attribués à l'issue d'un examen approfondi ». Cf. G.M. Trevelyan, *Histoire sociale de l'Angleterre*, Op. cit., p. 461 et s.

15 « Les universités écossaises à l'aube de ce siècle ont connu l'immobilisme, qui a pris fin avec l'arrivée glorieuse du recteur William Robertson, d'Adam Smith et des philosophes d'Édimbourg. » (*Ibidem*, p. 543).

16 En France, les anticléricaux « cherchent à priver le clergé de son influence sur la société. (…) Dans les années 1880–1886, la même conviction concernant la nécessité de priver le clergé de l'exclusivité dans l'éducation des jeunes fut annoncée dans les lois scolaires (…). Le droit d'enseigner, que l'ordre moral a divisé en 1875 entre enseignants publics et enseignants privés, est restitué aux professeurs de l'enseignement supérieur public ». Cf. G. Duby, R. Mandrou, *Histoire de la civilisation française X-XX siècles*, A. Colin, Paris 1984, p. 246 et s. En revanche, en Italie, ce processus

2 Gouvernance moderne des universités

Si je devais définir brièvement les modèles de gestion, je dirais qu'ils sont caractérisés par les différences et la diversité – non seulement en fonction de pays, mais également dans le même pays, mais en fonction de différents types d'universités. Cela ne signifie pas qu'aucun modèle ne se dessine dans cet ensemble diversifié (il existe déjà un terme *de modèle universitaire humboldtien*). Cependant, ils n'ont plus la même importance que par le passé (dans l'exemple dont nous parlons, il s'agit davantage de lier la recherche universitaire à la formation des étudiants que de la façon de gérer une université). Cela peut se comprendre dans la mesure, où le rythme de la vie sociale semble aujourd'hui de plus en plus accéléré et les universités, si elles veulent être prises en compte dans ce grand jeu de reconnaissance sociale, doivent suivre ces changements. Bien sûr, elles essaient de le faire (tant bien que mal) et aucune d'entre elles ne veut rester derrière, tel un monument d'un passé glorieux. Il ne faut pas confondre les différentes formes de maintien des traditions académiques avec ce qui constitue réellement sa vie scientifique et éducative quotidienne. Des éléments historiques de rituels tels que le port de la toge ou de la toque sont présents dans de nombreuses universités modernes – dont celles qui ne peuvent pas se prévaloir de compter parmi ce qu'on appelle universités anciennes. Vu d'extérieur, cela peut même sembler anachronique, mais pas aux yeux des membres de cette communauté ou de ceux qui voudraient y appartenir (si seulement on les acceptait)[17]. La culture des traditions académiques ne se manifeste pas seulement par

---

a été associé à ce qu'on appelle la question romaine – la controverse signifiant non seulement la réduction de l'immense Etat pontifical à un petit Vatican en 1870, mais aussi l'attribution à l'université romaine La Sapienza du caractère d'une université laïque.

17 La description de cette coutume dans Oxford d'aujourd'hui se trouve notamment dans les mémoires du prof. Andrzej Walicki, qui l'a connu lors de son séjour – le premier à St. Anthony's Colllege (en 1960), puis au célèbre All Souls College (9 mois en 1966–1967 et 3 mois en 1973). « C'était un monde complètement différent, charmant et anachronique. Repas communs, le soir en toges, avec majordome de service, strict respect des rituels établis (par exemple, ce dont on peut parler et quand, jamais de sa propre profession ou de la politique), et maintien rigoureux des traditions spécifiques de chaque collège. A All Souls, il y avait une soirée dans l'année, où il fallait « boire » et il régnait l'interdiction de recevoir les femmes, à l'exception du Ladies 'Day et du Ladies' Night, c'est-à-dire d'un déjeuner et d'un dîner par an ». Cf. A. Walicki, *Réponse à l'enquête du « Przegląd Filozoficzny » sur la condition de la philosophie polonaise*, dans : *Przegląd Filozoficzny* nr 1/2014, p. 18 et s.

les tenues mentionnées ici, quelques exemples des universités appartenant à l'école ancienne s'imposent.

Les plus anciennes parmi les universités anglaises ont déjà été citées : Oxford (fondée avant 1167) et Cambridge (fondée en 1209). Le pouvoir exécutif le plus élevé dans la première est entre les mains du vice-chancelier (*vice-chancellor*) : « Le chancelier est un poste honorifique, alors que la personne en charge des affaires administratives au niveau universitaire est un registrar (…). Le plus haut organe administratif collégial au niveau universitaire est le *court*. Il s'agit d'un groupe, souvent important, pouvant compter jusqu'à 100 personnes, composé de représentants de la communauté locale, d'organisations sociales et de syndicats, de professeurs hauts gradés, de représentants d'autres employés de l'université et d'étudiants. (…) Le Sénat est l'organe supérieur, il est généralement composé de professeurs, de chefs de département et de représentants de groupes d'employés, tels que d'autres professeurs, des syndicats, etc. »[18]. Les médias ont récemment rapporté que l'Université d'Oxford est entrée sur la voie du politiquement correct : dans les principaux bâtiments du collège, les portraits de « Blancs plus âgés ont été remplacés par des portraits de femmes, de gays et de Noirs ». Il y avait aussi la question : « Est-ce que l'échange d'images ornant les murs de l'université d'Oxford sert vraiment à quelque chose ? » Et un bref commentaire justifiant ces doutes : « indépendamment de nos opinions personnelles, le fait est que pendant des centaines d'années, des hommes blancs ont étudié et enseigné à l'université et c'est parmi eux que se trouvaient les personnalités immortalisées sur les portraits ornant les murs de l'université ».

L'université de Cambridge dispose d'autorités et d'organes consultatifs qui diffèrent non seulement par leurs noms, mais aussi par l'étendue de leurs devoirs et pouvoirs. Dans ce cas, la plus haute autorité unique, soit le vice-chancelier, depuis 1922, n'est plus élue par la direction des différents collèges (dans cette université il y en a 31), mais par le conseil universitaire. Ce dernier est composé de

---

18 « La législation sur l'enseignement supérieur (Royaume-Uni) n'oblige pas les universités à garantir aux étudiants la participation de leurs représentants à ce qu'on appelle organes collégiaux. Dans la pratique, cependant, les organes collégiaux de nombreuses universités sont représentés par 1 ou 2 représentants en qualité d'observateurs (avec le droit de parole mais pas de vote). Lorsque le sujet de la discussion touche des questions qui ne devraient pas les concerner, ils peuvent être demandés de quitter la réunion ». Cf. R. Mosakowski, *Szkolnictwo wyższe w krajach Unii Europejskiej. Stan obecny i plany reform*, [*Enseignement supérieur dans les pays de l'Union Européenne. Situation actuelle et projets de réforme*] Wydawnictwo Politechniki Gdańskiej, Gdańsk 2002, p. 224 et s.

16 membres de la communauté universitaire, de 4 personnes extérieures à la communauté et de 3 étudiants. Il dispose de pouvoirs de surveillance et de prise de décision, et son président est le vice-chancelier. Le corps le plus nombreux de la gestion de l'université est la chambre de régence (*The Regent House*). Il est composé du chancelier (élu par le sénat de l'université et, à l'instar d'Oxford, il exerce des fonctions honorifiques présidant diverses cérémonies universitaires), de doyens et de présidents de collèges et d'autres personnes désignées. Cet organisme universitaire remplit des fonctions consultatives. Son organe est également le Sénat, dont la compétence est aussi de choisir le chancelier et d'adopter les divers types de règlements universitaires. L'un des traits distinctifs de cette université est, outre son caractère élitiste (seuls 18 000 étudiants sont admis aux études), et l'emploi de chercheurs de renom (65 d'entre eux ont reçu le prix Nobel), une utilisation répandue par ses employés et ses étudiants des moyens de transport tels que le vélo. On pourrait même dire : « qui ne pédale pas, ne correspond pas vraiment à l'image d'un membre de cette communauté » (ceci est évidemment un clin d'œil).

La France compte aujourd'hui plus de 90 universités publiques et 5 privées (principalement catholiques). En outre, il existe un groupe d'instituts d'enseignement supérieur, appelé Grandes Ecoles chargées à la fois de la recherche et de la formation des élèves. L'Ecole Nationale d'Administration, qui forme le personnel pour les besoins des institutions publiques (parmi ses diplômés, il y a notamment des hommes politiques occupant des postes ministériels) jouit d'une réputation particulièrement élevée. Un impact significatif sur le système actuel de ces établissements a été porté par les événements que l'histoire de ce pays a connu sous le nom de *Mai 68*. Ils ont été initiés par une grève étudiante à l'Université de Nanterre ; les étudiants ont exigé, entre autres, la libération des personnes arrêtées pour avoir participé à des manifestations de rue. Le refus des autorités a entraîné l'escalade du conflit. Le 13 mai 1968, les plus grands syndicats français ont annoncé une grève générale et des manifestations étudiantes ont également eu lieu dans d'autres universités – d'abord parisiennes, y compris la Sorbonne (les grévistes l'ont nommée « commune libre »), et plus tard également dans d'autres villes françaises (comme Montpellier, avec sa très ancienne tradition universitaire). Les manifestants exigeaient la modernisation des universités et l'adaptation aux normes contemporaines des programmes d'enseignement et de l'organisation administrative. De tels changements ont été introduits en 1968. Le plus important d'entre eux consistait à accorder une autonomie aux universités en ce qui concerne la mise en place des programmes d'enseignement et l'organisation des structures universitaires. Dans le cas de la Sorbonne, ils ont conduit à la division de cette grande université, difficile à

gérer, en 13 unités autonomes (dont trois seulement ont conservé en leur nom le terme : *Sorbonne*)[19].

Actuellement, la base légale de cette autonomie est la Loi dite *Savary* (de 1984). A la lumière de cette loi, le ministre de l'éducation et de la recherche supervise le fonctionnement des universités publiques françaises. Les recteurs et les présidents des universités représentent le ministre (ils sont obligés, entre autres, de lui faire un rapport sur leurs activités). L'organe consultatif du ministre est le Conseil National de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche[20]. Le caractère des organes centraux possède également : la Conférence des présidents des universités (présidée par le ministre), le Conseil national des universités (qui donne son avis sur les candidats à des postes universitaires) et le Conseil national des programmes (sa tâche consiste, entre autres, à assurer la conformité des programmes dans l'enseignement secondaire et supérieur). Cependant, les universités jouissent d'une grande indépendance non seulement dans le champ de la recherche, mais aussi dans les programmes d'éducation et dans l'établissement de la structure des autorités. Par conséquent, ce qui se décide au niveau de certaines instances, peut ne pas apparaître sur d'autres.

Conformément à la loi *Savary* les organes des universités publiques sont : le Président, le Conseil d'administration et le Conseil académique. Le premier est élu à la majorité absolue pour quatre ans par le Conseil d'administration. Celui-ci est composé de représentants du personnel académique et enseignant, d'étudiants et d'institutions économiques et culturelles associées à l'université. Dans le cas de Paris IV, ce conseil est composé de 60 personnes – dont 26 enseignants qui sont des enseignants de cette université, 6 enseignants non universitaires, 12 étudiants et 16 représentants d'institutions externes. Dans le cas de Paris XI ce conseil est composé de 36 personnes – dont 16 enseignants universitaires employés dans cette université, 6 enseignants non universitaires, 6 étudiants, et 8 représentants d'institutions externes. Leurs pouvoirs incluent l'approbation des accords universitaires et des règlements internes tels que les statuts. Dans chaque cas, c'est le président de l'université qui représente l'université à l'extérieur et qui est habilité à signer des contrats et accords universitaires. Le troisième organe décisionnel des universités publiques françaises, c'est-à-dire le

---

19 Ce sont : Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Université de Paris III Sorbonne Nouvelle et Université de Paris IV Paris-Sorbonne. Ce dernier établissement est considéré héritier direct de la tradition de l'ancienne Sorbonne.

20 « (…) il est composé de 61 personnes dont : (29) enseignants universitaires, (11) étudiants, et un groupe d'intérêt, surtout sans le domaine d'éducation, de culture, de science, d'économie et de société (21) » (*Ibidem*, p. 90).

Conseil académique possède, entre autres responsabilités et pouvoirs, la compétence de façonner la politique académique et éducative de l'université, définir les critères de qualification du personnel et les règles de leur évaluation périodique. Dans sa composition, il compte différents comités – tels que le Comité scientifique (à Paris XI, il est composé de 32 représentants du corps enseignant de cette université, 4 représentants d'étudiants et 4 représentants d'institutions externes). À Paris IV, la Commission scientifique est un organe collégial distinct (composé de 40 membres comme à Paris 11). Le Conseil des directeurs fonctionne également dans ces universités, en tant qu'institution à caractère consultatif. Il comprend les directeurs des unités de recherche, didactiques et auxiliaires. Parmi d'autres activités, les décisions prises par les présidents d'université sont consultées avec le Conseil des directeurs.

En République Fédérale d'Allemagne, à la fin du siècle dernier, il y avait 344 établissements d'enseignement supérieur, dont 115 universités. La plus ancienne d'entre elles est l'Université de Heidelberg fondée en 1386, connue sous le nom d'Université de Ruprecht et Charles (le premier en était le fondateur, alors que le second, le réformateur en 1802). Pour cette université et d'autres universités allemandes, l'autorité suprême est le ministre du gouvernement national chargé de l'éducation et de la recherche. Ses pouvoirs incluent non seulement les décisions relatives au financement d'une université avec des fonds publics, mais aussi l'emploi du personnel enseignant. D'après la législation en vigueur en Allemagne, l'emploi du personnel scientifique et de recherche dans les établissements d'enseignement supérieur se fait par voie de concours dont les conditions sont déterminées par les universités, mais la décision finale d'embaucher les candidats sélectionnés à la suite de la procédure, appartient au ministre. Dans chaque cas, l'université est obligée de soumettre deux candidatures, ensuite le choix final revient au ministre. Il arrive que l'université effectue une analyse approfondie de ses besoins en personnel et que les membres des jurys de concours sélectionnent deux candidats correspondants (en Allemagne, il y a parfois plus d'une centaine de candidats pour un poste à l'université), toutefois, le ministre n'acceptera pas de les employer (par exemple, pour des raisons financières). En Allemagne, le gouvernement fédéral est l'autorité centrale. L'un de ses membres est le Ministre de l'Éducation, des Sciences, de la Recherche et de la Technologie. Il dispose de pouvoirs de contrôle et de surveillance sur ses homologues au niveau des instances locales. Pour lui, des fonctions consultatives exercent : le Conseil scientifique, le Comité de planification pour le renforcement des institutions de l'enseignement supérieur, le Conseil d'agrément et la Conférence des recteurs des universités.

Dans les universités allemandes, les organes administratives sont : le Président ou le Recteur, le Sénat, le Conseil universitaire et d'autres organes collégiaux mentionnés dans leurs statuts (appelés *Constitution de l'université*). Dans le cas de Heidelberg, l'organe universitaire le plus élevé et composé d'une seule autorité est le président, élu parmi ses professeurs pour un mandat de 4 ou 6 ans. Il est soutenu par le Bureau de l'université, appelé le Rectorat. Il est composé de 5 vice-présidents (ressources financières et humaines, recherche et transfert, coopération internationale, qualité et développement, affaires étudiantes et didactique). Dans l'exercice de ses fonctions, il a également recours à l'aide du chancelier de l'université (il est notamment responsable de la gestion des finances). Le sénat de l'université est composé de 19 membres permanents (recteurs, doyens et commissaire aux affaires de l'égalité des chances) et de 20 membres élus (8 représentants du personnel académique indépendant, 4 membres du personnel scientifique auxiliaire, 4 représentants du personnel technique et 4 étudiants)[21]. Compte tenu des lois adoptées dans ce Land, le Sénat a notamment pour tâches : définir la stratégie et l'orientation des recherches menées à l'université, ainsi que définir et approuver les programmes d'études. Dans cette université, les organes consultatifs sont : le Conseil Académique des Conseillers (composé de 11 membres dont 9 intervenants externes, et chargé de préparer une stratégie de développement de l'université à long terme), le Conseil de l'Université (composé de 11 membres nommés par le Ministre de la Science du Bade-Würtemberg, élus parmi des personnes n'ayant aucun lien professionnel avec l'université et de 5 membres élus parmi le corps enseignant de l'université) et Collège Universitaire (composé de 50 membres, dont nombre de professeurs, 15 membres du personnel administratif et scientifique auxiliaires et 15 étudiants. Ses responsabilités et pouvoirs incluent notamment la nomination de membres du Conseil de l'Université parmi des personnes n'ayant pas de lien professionnel avec l'université ainsi que la nomination du chancelier).

Toutes les universités énumérées ici ainsi que celles qui prennent exemple de leurs succès et prestige, doivent faire face aux défis dictés par l'économie – non seulement au niveau de leurs pays, mais aussi au niveau mondial. Ce problème est également mentionné dans divers règlements et directives de l'Union

---

21 « Dans le contexte de la composition des organes collégiaux, il convient de mentionner la décision de la Cour constitutionnelle de 1973, qui a garanti aux professeurs des organes collégiaux la majorité des 51% des suffrages sur les questions importantes de la recherche et 50% des suffrages en matière d'enseignement. En 1998 la modification de la loi-cadre sur l'enseignement supérieur a légalement garanti aux professeurs au moins la moitié du vote d'enseignement, sauf l'évaluation » (*Ibidem*, p. 189)

Européenne. Je me dois de rappeler brièvement que l'Union Européenne a été créée en tant que communauté économique et qu'elle a, dans une large mesure, conservé ce caractère jusqu'à aujourd'hui. Ces indications se retrouvent également dans les déclarations de programme concernant directement l'enseignement supérieur des pays de cette communauté (pour ne citer que l'exemple de la *Déclaration de Bologne* du 19 juin 1999)[22]. Les économistes connaissent bien les réalités économiques actuelles du monde occidental et les réalités des universités qui atteignent leur position sociale élevée en raison de leur gestion efficace par des présidents ou des recteurs-dirigeants[23]. Dans le même temps, ils comparent les modèles de gestion pratiqués par les principales universités américaines et ceux mis en œuvre dans les universités européennes et négligent souvent le fait que les premières dominent les secondes – non seulement en termes d'efficacité de gestion, mais également en termes d'efficacité de la recherche et d'attractivité de l'offre éducative. (« Il suffit de comparer l'Université de Cambridge avec l'Université de Californie »)[24]. Vraisemblablement, le président américain Bill Clinton avait ses raisons de dire « c'est l'économie, idiot ! ». Cependant, il faut aussi donner raison à ceux qui pensent que seule l'économie ne peut définir les activités et les défis des universités, car sans certaines disciplines qui ne se

---

22 Elle souligne, entre autres, la nécessité de « construire une Europe plus complète et plus large, surtout en renforçant ses dimensions intellectuelle, culturelle, sociale, scientifique et technologique », ce qui est considéré comme « la clé de la promotion de la mobilité des citoyens, des nouvelles opportunités d'emploi et du développement continental global » (*Ibidem*, p. 251).

23 « (…) une gestion professionnelle – telle que nous la retrouvons dans les meilleures entreprises et dans la performance des meilleurs gestionnaires – n'est pas obligée et ne peut pas uniquement être caractérisée par des entreprises. Parler de gestion d'institutions éducatives ou artistiques ne signifie pas du tout assimiler une école secondaire à une entreprise de services, et une galerie d'art à un magasin ». Cf. Z.W. Puślecki, *Le management stratégique et l'idée d'une université*, dans : *Les Universités. Les traditions, le présent, l'avenir*, Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2009, p. 169 et s.

24 La première est élitiste, la seconde est égalitaire et appelée par l'économiste cité ici « multi-université ». Selon lui, « les deux types d'écoles ont des inconvénients, bien que différents » ; mais la nécessité de créer une société de la connaissance, de massifier l'enseignement supérieur, de perdre l'exclusivité dans la création de connaissances a dépassé le modèle traditionnel et le modèle d'entreprise pose une grave menace à la mission fondamentale de l'université : son service à la vérité, la servitude publique, une gouvernance d'entreprise basée sur des principes éthiques, etc. Il n'existe pas de consensus dans la communauté universitaire européenne ni pour l'un ni pour l'autre sous forme pure. (*Ibidem*, p. 181).

traduisent pas en application industrielle, l'émergence et le fonctionnement des disciplines dites d'application ne seraient pas possible. Sans aucun doute, il est souvent difficile d'accorder le premier aspect au second, mais c'est tout de même possible, et la confirmation se retrouve non seulement dans les universités et instituts techniques, mais aussi dans les anciennes universités qui occupent aujourd'hui les premières places dans divers classements.

3 Gestion des universités polonaises

Quelques-unes des réalités liées à ces établissements ont été rappelées dans la partie historique de mes considérations. Dans cette section, je dois aborder principalement le thème des solutions actuelles dans le domaine de la gestion des universités polonaises. Toutefois, il est nécessaire de rappeler la situation de la Pologne universitaire avant la Seconde Guerre mondiale, pendant l'occupation nazie puis soviétique, ainsi que pendant les premières décennies après cette période. En quelques mots : pour un pays aussi vaste (la Pologne englobait, entre autres, la Lituanie actuelle et une grande partie de l'Ukraine) jusqu'en 1939, il y avait relativement peu d'universités dans notre pays, pas plus de 20, dont 13 publiques[25]. Les plus importantes sont alors les universités de Varsovie, Cracovie et Poznań, ainsi que des universités techniques telles que l'Ecole Polytechnique de Varsovie ou l'Université des Sciences de la Vie de Varsovie. Leur structure organisationnelle, y compris les organes de gouvernance, était semblable à celle des universités occidentales (surtout allemandes), c'est à dire, les plus hautes autorités étaient les autorités rectorales, soutenues par les sénats et les chanceliers des universités, tandis que le Ministère des Affaires Religieuses et de l'Instruction Publique (un de ses départements était le Département des Sciences et de l'Enseignement Supérieur)[26] était chargé de la supervision de

25 Ces dernières sont mentionnées dans la Loi sur les écoles universitaires du 15 mars 1933. Cf. A. Ostrowski (red.), *Ensemble de règlements sur l'enseignement universitaire. Lois – règlements – circulaires*, Książnica Atlas, Lwów – Warszawa 1938, p. 25 et s.

26 À la lumière de la loi mentionnée ici, les autorités académiques comprennent : une assemblée générale des professeurs (« elle est composée des membres des conseils de faculté »), un sénat académique (« comprenant le recteur, le vice-recteur, les doyens et d'autres membres dont le nombre et la méthode de choix détermine le statut de l'école »), le recteur (« élu parmi les professeurs ordinaires pour une période de deux ans par l'assemblée des délégués du corps professoral à la majorité simple », mais son « élection est soumise à l'approbation du Président de la République de Pologne à la demande du ministre de W.R. i O. P. »), le vice-recteur (« élu pour une période de deux ans par l'assemblée des délégués du corps professoral du groupe des professeurs

tous les niveaux d'enseignement (du primaire au supérieur). Ces établissements avaient à résoudre des problèmes similaires à ceux de nombreuses universités occidentales d'avant-guerre, tels que des efforts pour trouver des ressources financières suffisantes pour mener des recherches scientifiques, ainsi que du personnel enseignant et scientifique capable de s'acquitter de ses tâches à un certain niveau. Toutefois, dans les universités polonaises de l'époque, ces problèmes se sont manifestés avec une intensité plus grande. D'autres problèmes ont également apparu et leur solution dépassait apparemment les capacités des autorités de l'époque (pas seulement de l'université). L'un d'entre eux était la question de l'antisémitisme. Certes, cela n'avait pas l'air aussi dramatique que dans les universités allemandes après l'arrivée au pouvoir d'Hitler (les personnes d'origine non aryenne en ont été renvoyées), mais le fait de désigner des bancs à part pour ces personnes n'était pas glorieux pour les universités polonaises de l'entre-deux-guerres. Malgré ces difficultés et bien d'autres encore, quelques-unes de ces universités ont obtenu des résultats scientifiques de classe mondiale. À titre d'exemple, on peut rappeler le succès des philosophes de l'école Lviv-Varsovie et des mathématiciens de l'Université de Lviv. J'ai pu rencontrer les historiens experts de cette période dans les années 90 du siècle dernier, entre autres dans les universités françaises, alors que les représentants les plus importants de l'Université de Lviv à partir de 1945, se trouvaient dans les universités américaines[27].

Après le déclenchement de la guerre en septembre 1939, l'éducation en Pologne s'est trouvée dans une situation dramatique à tous les niveaux. Dans les zones occupées par le Troisième Reich, les autorités d'occupation ont mené une vaste politique visant à priver la société polonaise de son intelligentsia. Elle

---

ordinaires et extraordinaires », et son choix « est soumis à l'approbation du Ministre de W.R. i O. P. »), le conseil de la faculté (composé de professeurs titulaires, de professeurs associés et de délégués extraordinaires) et le doyen (« élu par le conseil de la faculté pour une période d'un an parmi les professeurs ordinaires et extraordinaires à la majorité simple ») (*Ibidem*, p. 27 et s.)

27 L'initiateur et le patron de l'école Lvov-Varsovie était Kazimierz Twardowski, parmi ses représentants les plus importants, sont à noter : Stanisław Leśniewski, Jan Łukasiewicz et Alfred Tarski, tandis que : Kazimierz Ajdukiewicz, Tadeusz Czeżowski et Aleksander Bocheński ont marqué la génération suivante (après la guerre ce dernier était maître de conférences à l'Université de Fribourg). Pour l'activité scientifique de cette école, Cf. J. Woleński, *Ecole philosophique Lviv-Varsovie*, PWN, Warszawa 1985. Sur l'activité de l'école de mathématiques de Lviv, Cf. R. Duda, *Ecole de mathématiques de Lviv*, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2010

passait par l'interdiction des activités des universités et des lycées et la réduction au primaire de l'enseignement dans les écoles publiques. L'Université de Poznań a été fermée et à sa place l'Université de Troisième Reich a été créée en 1941 (son personnel était amené des pays baltes occupés et des universités allemandes). Dans l'est de la Pologne, envahi le 17 septembre 1939 par l'Union Soviétique, deux nouvelles républiques soviétiques, biélorusse et ukrainienne ont été créées. Bien que les nouvelles autorités aient permis le fonctionnement des universités de Lviv et de Vilnius, elles ont toutefois réclamé d'importants changements dans les programmes d'enseignement (notamment l'obligation d'étudier les œuvres de Lénine et de Staline), et la partie du personnel qui n'avait pas accepté la politique des nouvelles autorités a subi une répression sévère[28]. Après l'agression allemande contre l'Union Soviétique en juin 1941 et l'occupation de ces terres, les deux universités ont été fermées. Dans les territoires occupés par le Troisième Reich, un enseignement secret a été organisé (à la fin de la guerre, plus de 100 000 écoliers et plusieurs milliers d'étudiants y participaient), mais cette éducation ne pouvait pas atteindre le niveau de l'enseignement d'avant-guerre.

Après la guerre, suite aux accords de Yalta conclus par les trois grandes puissances, la Pologne s'est retrouvée aux frontières modifiées et a été reconnue comme zone d'influence soviétique. Au-delà de ses frontières orientales se trouvait le territoire appelé Confins de l'Est (*Kresy*), avec les villes de Lviv et Vilnius. L'une des mesures prises pour que les universités qui y exercent des activités suivent un cours de sciences et d'éducation conforme aux attentes des autorités soviétiques, consistait à supprimer la partie du personnel académique qui était considérée comme « ennemi de classe ». Une grande partie des professeurs polonais y appartenait et dès le début de janvier 1945, ils ont connu une véritable purge du personnel : certains professeurs ont été arrêtés, d'autres contraints de chercher du travail en dehors de l'Union Soviétique. Quelques-uns de ces professeurs se sont trouvés dans les pays occidentaux, une bonne partie d'entre eux a intégré les universités polonaises (notamment celles de Cracovie, Poznań, Toruń et Wrocław).

Au lendemain de la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'intelligentsia polonaise semblait convaincue que les nouvelles réalités politiques pourraient

28 Pour en savoir plus, cf. M. Walczak, *Szkolnictwo wyższe i nauka w latach wojny i okupacji 1939–1945* [*Enseignement supérieur et sciences pendant les années de guerre et d'occupation 1939 – 1945]*, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław –Warszawa-Kraków-Gdańsk 1978.

apporter à notre pays plus de bien que de mal[29]. Une telle conviction a été renforcée non seulement par l'emploi de professeurs d'avant-guerre dans les universités polonaises, y compris ceux qui ont été expulsés des universités de Lviv et de Vilnius, mais également par le fait de confier à certains des fonctions de direction. Par exemple, en 1945, la fonction de recteur de l'université de Poznań a été prise par le professeur Stefan Dąbrowski, diplômé de l'Université de Lviv, mais il était déjà enseignant à cette université dès sa création[30]. Après sa démission (forcée par les autorités politiques et le parti de l'époque), les fonctions du recteur de cette université ont été reprises par le professeur Stefan Błachowski[31]. Ensuite, en 1948, elles ont été confiées au professeur Kazimierz Ajdukiewicz, représentant de la jeune génération de philosophes de l'école Lviv-Varsovie (il a exercé ses fonctions jusqu'au 30 septembre 1952)[32]. Cela montre à la fois les

29 Henryk Słabek évaluant l'état d'esprit de l'intelligentsia polonaise de ces années, déclare que « la majorité des intellectuels polonais était à l'apogée de la dictature stalinienne sans objection apparente », et il ajoute que « une partie de l'intelligentsia, particulièrement expérimentée, en avait assez de drames nationaux, familiaux et propres » et elle « est tombée dans les bras de la Nouvelle Foi ». Cf. H. Słabek, *Intelektualistów obraz własny w świetle dokumentów autobiograficznych. 1944–1989* [*Les intellectuels possèdent leur propre image. 1944 – 1989]*, Wydawnictwo Książka i Wiedza, Warszawa 1997, p. 9 et p. 49.

30 Prof. Stefan Tytus Dąbrowski était médecin et biochimiste spécialisé en physiologie nutritionnelle. Entre 1920 – 1921 il était vice-ministre des Affaires étrangères de la Deuxième République de Pologne, et entre 1922 – 1935 il était membre du parlement. En 1939 il a été élu recteur de l'Université de Poznań, mais, en raison du déclenchement de la guerre et de la liquidation par les autorités du Troisième Reich de cette université, il n'a pas pu assumer ces fonctions. Plus d'informations sur ce savant, cf. A. Gąsiorowski, J. Topolski (Dir.), *Wielkopolski Słownik Biograficzny*, [*Dictionnaire biographique de Grande-Pologne*] PWN, Warszawa – Poznań, p. 346 et s.

31 « La démission de Dąbrowski des fonctions de recteur était liée aux allégations des autorités de l'État et du Parti Ouvrier Polonais pour avoir soutenu et participé activement au congrès des aumôniers universitaires et des représentants des comités académiques de toute la Pologne lors des vœux de Jasna Góra. (…). Il y avait d'autres réprimandes, notamment pour son discours du 15 décembre 1945 lors de l'inauguration de l'année universitaire 1945/1946 et pour son activité au sein du Parti National. Les vues politiques et religieuses du recteur de l'Université de Poznań étaient inacceptables pour les autorités de l'État et du parti ». Cf. J. Matysiak, *Stefan Błachowski (1889 – 1962),* Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2017, p. 134 et s.

32 « Ajdukiewicz a été nommé recteur en vertu du décret du 28 octobre 1947 relatif à l'organisation de l'éducation et de l'enseignement supérieur (…). Le décret précisait que le recteur, pour un mandat de trois ans, avait été nommé par le président de la République de Pologne parmi trois candidats élus par l'assemblée électorale.

réalités académiques avec lesquelles les autorités politiques de cette époque (telles que la véritable pénurie de professeurs hautement qualifiés) ont dû composer de différentes manières, ainsi que la méthode de la carotte et du bâton adoptée par ces autorités. Au début, c'est la « carotte » qui était visible mais, assez rapidement, car au début des années 1950, c'est le « bâton » que l'on ressentait davantage. Cette situation est expliquée notamment dans la biographie de K. Ajdukiewicz[33]. Les auteurs rappellent que « les problèmes personnels (…) étaient a priori exclus des compétences du recteur. Ils étaient entre les mains du vice-recteur (…) C'était lui qui, avec plusieurs autres personnes, représentait l'université (…) lors des assises du Collège de l'Enseignement Supérieur auprès du Comité départemental du Parti Ouvrier Unifié Polonais (PZPR), où – dans l'atmosphère du *tribunal*, des décisions attendues ont été prises ». Ils rappellent également les documents qui montrent comment la politique du « bâton » a été appliquée, et comment cela se traduisait par l'expulsion des universités des « personnes qui n'étaient pas loyales » (ce groupe comptait, entre autres, ses futurs professeurs : Zygmunt Ziembiński et Kazimierz Kolańczyk), ou par l'action de sanctionner les autorités universitaires[34].

La première moitié des années 1950 est devenue la page la plus sombre de l'histoire de toute la société polonaise, de même que de tous les pays appartenant à la sphère d'influence de l'Union Soviétique. Ces années sont entrées dans l'histoire sous le nom de répression stalinienne, autrement dit, dans la langue des auteurs du *Livre Noir du communisme*, les années de « terreur de masse »[35]. Après avoir écrasé l'opposition politique, les autorités communistes

---

La nomination elle-même a eu lieu à la demande du ministre de l'Éducation, qui avait préalablement consulté le Conseil Principal de l'Enseignement Supérieur ». Cf. K. Gan-Krzywoszyńska, P. Leśniewski, *Kazimierz Ajdukiewicz (1890 – 1963)*, Wydawnictwo Naukowe UAM, Poznań 2016, p. 85 et s.

33 Ses auteurs affirment que « l'université a été traitée comme une arène de forte confrontation politique. » Une des tâches principales était de combattre le « professorat réactionnaire », dont il a été dit à juste titre : « les professeurs (…) se sont rendu compte qu'ils étaient autorisés à retourner au poste, car après 1945, ils ne pourraient être remplacés par personne » (*Ibidem*, p. 86 et s.).

34 « À la fin du rectorat d'Ajdukiewicz, au début de 1952, il a été une fois de plus noté son soutien aux scientifiques non marxistes du *professorat réactionnaire* » (*Ibidem*, p. 89).

35 « En automne 1947, la résistance organisée et coordonnée était complètement brisée » et « le parti communiste pouvait passer à l'étape suivante : la soviétisation de la Pologne et l'assujettissement de toute la société ». Cf. S. Courtois (et all.), *Le livre noir du communisme. Crimes, terreur, persécutions*, R. Laffont, Paris 1998, p. 442 et s.

se sont attaquées à l'Église, (« à partir du printemps 1948, elle était de plus en plus observée et suivie »), ensuite aux écoles supérieures, puis à la partie du personnel académique considérée comme « réactionnaire » qui a subi des répressions. Bien que le professeur Kazimierz Ajdukiewicz ne soit pas inscrit sur la liste « noire », il appartenait au groupe de professeurs observés par l'autorité répressive (alors connue sous le nom de Bureau de la Sécurité Publique) et en 1952 le principal marxiste polonais de cette époque, professeur Adam Schaff l'a accusé du plus grave des « péchés » de l'époque, c'est-à-dire d'idéalisme[36]. K. Ajdukiewicz (grand spécialiste de la méthodologie et de la logique), a répondu à ces allégations par des arguments logiques. Cependant, dans ces années difficiles, ce n'était pas la force des arguments qui comptait, mais l'argument de force de ceux qui étaient alors au pouvoir politique et qui soutenaient leurs idéologues comme A. Schaff, évoqué ici (« auteur de manuels et d'ouvrages de propagande de la version léniniste-staliniste du matérialisme dialectique et historique »)[37]. Pour l'université, cela signifiait non seulement l'élimination d'un certain nombre de professeurs qui, selon les autorités de l'époque se plaçaient du mauvais côté de la barricade, mais aussi la surveillance des programmes universitaires de recherche et des programmes d'éducation. On peut dire que les événements de mars 1968 (liés, entre autres, à des discours d'étudiants en

36 Plus précisément, « faire une analyse sémantique, en plus d'une mesure radicale malicieuse, comprise de façon idéaliste, comme une panacée particulière pour les conflits de vision du monde ». Cf. K. Ajdukiewicz, *Język i poznanie [Langue et connaissance]*, PWN, Warszawa 1985, v. II, p. 155 et s.

37 Selon Leszek Kołakowski, « ces livres étaient moins primitifs que les ouvrages appropriés des philosophes soviétiques ». Cf. L. Kołakowski, *Główne nurty marksizmu, Powstanie-rozwój-rozpad [Principaux courants du marxisme, soulèvement – développement – désintégration*], Wydawnictwo ANEKS, Londyn 1988, p. 927 et s. Cet expert du marxisme avait probablement une bonne connaissance de cette idéologie et philosophie – acquis non seulement en tant qu'analyste, mais également en tant que pratiquant qui succomba pour la première fois à son « charme » et – en tant que chercheur à l'Université de Lodź et à l'Université de Varsovie, il a essayé d'infecter les gens avec une attitude critique à son égard et, plus tard (après avoir été libéré de cet engouement), comme l'un de ses critiques. Il en a également parlé lors de sa conférence donnée en 1992 à l'Université de Lodź, dans le cadre de l'attribution du titre de docteur *honoris causa* à l'université (il a admis qu'il se sentait « omniscient de sa ferveur marxiste et qu'il devint peu à peu insensé »). Cf. *Honoris Causa. Księga pamiątkowa ku czci Leszka Kołakowskiego [Honoris Causa. Livre commémoratif en l'honneur de Leszek Kołakowski*], Wydawnictwo Łódzkie, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 1994, p. 17 et autres.

faveur de l'autonomie des universités) sont bien illustrés par cet adage populaire polonais dont on peut rendre le sens par : « un loup qui chasse deviendra gibier ». Des professeurs d'origine juive qui avaient soutenu avec tant de zèle les autorités communistes avec leur parole et leur plume, se trouvaient parmi les personnes remerciées par les universités polonaises (dont Adam Schaff). C'est désagréable, non seulement pour ceux qui ont déjà joué le rôle du « loup » (car il ne devrait y avoir aucune sanction en raison d'origine pour les membres de la communauté universitaire).

Les années suivantes, les tensions et les manifestations du mécontentement social grandissant se sont intensifiées en Pologne, mais le pouvoir politique est resté entre les mains du parti « unique et juste » (à savoir : le Parti Ouvrier Unifié Polonais) qui régnait si fermement qu'il était impossible à l'opposition de lutter efficacement. Pour l'université, cela signifiait notamment que les candidats au poste de recteur étaient élus par la communauté universitaire, mais ils devaient être approuvés par le ministre responsable. D'autre part, les cellules universitaires du parti avaient leur mot à dire sur les décisions concernant le personnel de niveau inférieur. Parfois l'absence d'un avis favorable de leur part rendait difficile la possibilité de confier la fonction universitaire à plus d'une personne. Poznań, dans les années 1970, se souvient encore de l'histoire d'un candidat au poste de recteur, un professeur titré qui s'est trouvé bloqué dans sa démarche à cause d'un avis défavorable du secrétaire de la cellule universitaire du parti (titulaire d'une maîtrise). L'époque compte plusieurs exemples similaires concernant non seulement les élections de recteurs, mais aussi et surtout la nomination à des postes inférieurs dans les universités. En tout état de cause, il était de règle que pour pouvoir occuper des postes de direction dans les universités il fallait non seulement, réaliser son programme scientifique et démontrer le succès dans la gestion d'équipe de chercheurs, mais aussi et surtout, être soutenu par les décideurs du parti politique. Il est facile d'imaginer comment cela influait sur le domaine du fonctionnement et le niveau d'activités scientifiques et éducatives dans les universités polonaises.

Cette situation a changé pour peu de temps après les soulèvements des ouvriers en août 1980 et avec la création de ce qu'on appelle la première « Solidarnosc ». Pour toute la Pologne, cela signifiait un souffle de liberté – mais une liberté contrôlée par les autorités politiques de l'époque. En ce temps-là, un nouveau joueur, le Syndicat Indépendant et Autonome de Travailleurs « Solidarité », est entré en jeu pour obtenir une reconnaissance sociale. Dans les universités, le syndicat a acquis une position telle que, lors de l'élection des nouvelles gouvernances universitaires, un candidat qui n'était pas soutenu par le syndicat ne pouvait pas compter sur le succès aux élections. Je ne veux pas dire que

l'idéologie ait changé, cependant, aucun changement n'a été apporté aux mécanismes de sélection des autorités, ce qui a amené aux postes de dirigeants des gens sans aucune expérience ni préparation à leurs fonctions. La question reste toujours ouverte, mais il y a eu des cas discutables. Durant la période de la première « Solidarnosc », les autorités politiques de l'époque n'ont pas laissé beaucoup de temps pour débattre de ce genre de questions sociales. En décembre 1981, elles en sont venues à la conclusion que la situation commençait à devenir incontrôlable et ont décrété la loi martiale. En principe, il s'agissait d'une tentative de revenir à la situation d'avant les accords d'août 1980, ce qui signifiait pour les universités la destitution des recteurs et des doyens et le retour à leurs mandats d'autrefois. Cette situation a duré jusqu'au tournant de 1989, ce qui signifiait d'abord de partager le pouvoir politique et social avec l'opposition. Plus tard, quand il s'est avéré que cette opposition avait en fait un soutien social bien supérieur à celui du parti « unique et juste » et de la « seule idéologie juste », se traduisant par la prise du pouvoir par ceux qui se trouvaient de l'autre côté de cette barricade sociale et en fait, ceux qui n'ont opté ni pour la présumée démocratie populaire ni pour la liberté du peuple, mais pour la démocratie et la liberté à l'occidentale. En fin de comptes, ni l'un ni l'autre n'ont persisté, mais cela n'a pas empêché de profonds changements sociaux en Pologne.

Dans le cas de la vie universitaire, ces changements se manifestaient par l'apparition de nombreuses nouvelles universités privées (officiellement « non publiques ») et une augmentation significative du nombre d'étudiants. Le phénomène a atteint son apogée en 2014. Selon la liste ministérielle, à cette époque il y avait 434 universités en Pologne, avec près de 1,5 million d'étudiants (avant le tournant de 1989, leur nombre ne dépassait pas 900 000). La grande majorité des universités privées ont connu deux problèmes majeurs comparables à ceux du lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à savoir un intérêt relativement élevé pour l'offre de formation et, en même temps, le manque du personnel enseignant qualifié. Le problème a été résolu assez simplement, c'est-à-dire en « contractant » du personnel académique des universités sur des postes non-publiques (certains professeurs pouvaient desservir plusieurs établissements non publiques). Les problèmes de gestion et de gouvernance des universités privées ont été résolus aussi de manière simple. En général, elles ont adopté le principe selon lequel, celui qui est le fondateur d'une université détient l'autorité. Dans certaines universités, ces personnes ont assumé les fonctions de recteurs, à une condition formelle et légale, d'avoir un doctorat. Ceux qui ne l'avaient pas et qui sont les fondateurs de ces universités et les véritables décideurs, se présentent en tant que chanceliers ou chanceliers fondateurs, mais, dans ces conditions, cette fonction n'est pas comparable à leurs homologues dans les universités

occidentales. Pour ces derniers, en règle générale, il s'agit d'enseignants chercheurs diplômés possédant une expérience universitaire considérable. Dans les cas où celle-ci n'est pas significative, elle est compensée par une sérieuse expérience politique et l'exercice de fonctions gouvernementales importantes (par exemple, l'actuel vice-chancelier de l'Université de Cambridge). Dans les réalités académiques polonaises, ces personnes manquent souvent, non seulement de cette première, mais aussi de la seconde expérience. Par ailleurs, elles ont souvent une riche expérience dans les affaires ce qui les pousse à considérer leurs universités comme des entreprises privées (malgré les interdictions légales en la matière). Des recteurs, des sénats et d'autres autorités interviennent également dans ces universités, mais ils ont rarement un pouvoir décisionnel important (sauf dans les cas où le fondateur de l'université est aussi son recteur). En règle générale, leur rôle se résume à des fonctions représentatives et parfois uniquement décoratives.

Dans les universités publiques la situation se présente différemment. Bien que, dès le début de l'année 1989, plusieurs tentatives aient été faites pour modifier de manière significative le mode de fonctionnement des universités en Pologne, aucune d'entre elles ne prévoyait de modifier la structure administrative universitaire sans laisser de place pour le recteur ou une assemblée universitaire. En plus de ces deux instances, la *Loi 2.0,* mentionnée au début, introduit la troisième instance, à savoir : le conseil de l'université. Pendant près de deux ans de discussions sur le projet de loi, de nombreuses réserves ont été faites sur cette solution, mais ces auteurs l'ont défendue obstinément. Bien qu'ils n'aient pas défendu sa version originale (selon laquelle le conseil de l'université disposait, entre autres, de pouvoirs de décision et de contrôle), cette troisième instance a finalement été incluse dans la réglementation en tant qu'organe de l'université, donnant des avis sur sa stratégie et son statut, et contrôlant son économie financière et les décisions du recteur. Lors des discussions, l'objection a également été soumise à la proposition d'une certaine extension des pouvoirs du recteur de l'université publique qui devient en fait, non seulement le plus haut organe décisionnel autonome de l'université, mais également le seul organe de ce genre. Néanmoins, cette solution est restée dans la version finale de la *Loi 2.0*. Pourtant, je ne formulerai pas ici d'hypothèses sur son fonctionnement réel, je n'évaluerai pas non plus les recteurs successifs ou actuel de mon université – non seulement parce que l'évaluation impliquerait la nécessité de rappeler des circonstances expliquant ou justifiant telle ou autre façon d'aborder ses devoirs, mais aussi et surtout, parce qu'une telle évaluation pourrait être subjective ou même émotionnelle. Je ne peux que constater qu'au cours de mes nombreuses années de service à l'Université Adam Mickiewicz

de Poznan, certains recteurs ont laissé l'empreinte positive, d'autres moins, et je reste convaincu que de nombreux collègues à expérience universitaire semblable à la mienne, pourraient faire le même genre d'observation.

Je me permets une réflexion plus générale, en partant du bureau du recteur de mon université, où les portraits de tous ses prédécesseurs sont alignés sur les murs. Il ne faudrait pas se laisser impressionner par la taille des tableaux ; la renommée d'une université ne passe pas non plus par l'expression de gravité émanant des visages dépeints par des artistes au talent parfois douteux. Leurs modèles, s'ils étaient vivants, n'auraient pas été fiers du résultat, peut-être qu'ils protesteraient haut et fort. Mais trêve d'ironie, il faut avouer qu'il est plus facile de lire la gloire dépeinte sur les tableaux que de chercher en vain de réelles contributions du bon nombre des anciens recteurs, au développement de leur université.

Il convient à ce stade de formuler quelques remarques au sujet des élections universitaires. J'ai mes propres idées et expériences vécues dans ce domaine. A deux reprises, j'ai été élu doyen d'une grande faculté, et à plusieurs reprises, j'ai eu un mandat électoral lors des élections du recteur. En ce qui concerne le poste de recteur, dans une université aussi grande que la mienne (comptant plus de 5000 enseignants, dont près de 3000 maitres de conférences et formateurs), trouver des candidats ne devrait pas poser trop de problèmes. Les exigences formelles à cet égard n'étaient pas et ne sont pas excessives. Avant la *Loi 2.0*, l'une d'elles stipulait la nécessité d'être titulaire d'un doctorat HDR. Il y a beaucoup d'enseignants académiques qui répondent à cette exigence dans mon université, pourtant, aux élections universitaires, seuls quelques noms figurent sur la liste, y compris ceux qui, pour diverses raisons, ne sont pas éligibles. Néanmoins, l'apparition de ces derniers sur les listes de candidats peut dissuader une bonne partie de la communauté universitaire et en même temps, peut alimenter l'électorat de ceux qui ont réellement la chance d'être élus à ce poste. Plus la date de l'élection est proche, plus la liste est courte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques candidats au poste de recteur. Est-ce bon ou mauvais ? Cela dépend de circonstances. En règle générale, les candidats doivent quand même batailler sérieusement, mais cette règle a ses exceptions, car dans le cas où le recteur en poste cherche à être réélu, ses adversaires ont moins de chances de remporter l'élection, et il arrive parfois que leurs chances soient proches de zéro. Cette bataille, bien sûr, n'est pas prévisible. Elle est particulièrement féroce lorsque l'université est profondément divisée, d'autant que les groupes d'intérêts académiques sont nombreux et influents. Les candidats sérieux au poste de recteur doivent non seulement connaître ces réalités, mais aussi manœuvrer de manière à ce que ces groupes, du moins pendant la campagne électorale, ne

semblent être mis en marge de la vie universitaire, ce qui est plus facile pour les candidats auparavant vice-recteurs, ce sont souvent eux qui gagnent la bataille. Tout de même, il arrive fréquemment que deux vice-recteurs ou plus, se présentent à l'élection. Ensuite, ces candidats doivent prouver leur supériorité oratoire (ce n'est pas toujours apprécié par la communauté universitaire), ou bien démontrer d'avoir commis moins d'erreurs dans l'exercice des fonctions antérieures, ou encore, se démarquer par des caractéristiques personnelles, difficiles à estimer, comme attitude positive et bienveillance aux autres. Ils ne doivent certainement pas manifester leur supériorité, cela ne les aiderait pas à gagner la bataille. Cependant, on a des exemples de tels candidats et parfois ce sont eux qui remportent les élections.

De l'autre côté de la barrière, il y a un électorat très diversifié. Les plus nombreux, jusqu'à 60% du groupe, sont les professeurs titulaires et les docteurs HDR. J'ai appartenu à ce corps professoral pendant de nombreuses années, je me suis aussi retrouvé à ses côtés lors des élections du doyen. Malheureusement, il n'était pas toujours aisé de comprendre ses attentes et exigences, et ce, tout au long de mes huit années passées au bureau du doyen. Au Conseil de la Faculté, on entendait des discours que nous ne savions pas commenter – car dire à quelqu'un que son propos n'a pas le niveau ne pourrait que rendre les choses encore plus difficiles (cependant, il y avait la tentation). Des contacts « face à face » me mettaient parfois dans l'embarras : valait-il mieux accorder le financement demandé, ou ne pas le donner et rappeler que l'université ne finance pas le « tourisme scientifique » (et qu'il faut comprendre par ce terme : « participation à une conférence scientifique »). Dans de nombreux cas, il fallait faire preuve de tolérance face à l'imperfection humaine, mais aussi contrôler ses propres émotions pour répondre à un quémandeur en larmes en se demandant si les larmes sont authentiques ou feintes…

Un autre groupe d'électeurs, moins problématique, est constitué d'un corps appelé auxiliaires scientifiques d'enseignement. Ils représentent 15% du collège électoral universitaire qui a pour particularité d'être un groupe assez soudé et ce, grâce à une bonne communication basée sur un consensus entre les enseignants et leurs supérieurs. Bien évidemment, leur vote n'est pas toujours unanime, mais les exceptions à la règle sont relativement rares. Il en va de même pour les membres du personnel administratif des universités, qui représentent 5% de l'électorat. En règle générale, les personnes appartenant à ce groupe d'électeurs sont choisies soit, parce qu'elles sont déjà cadres à l'université, soit parce qu'elles sont mandatées. Les candidats aux fonctions universitaires doivent donc tout d'abord convaincre leurs supérieurs hiérarchiques.

L'électorat composé d'étudiants présente de nombreuses incertitudes. Non seulement il a une représentation relativement importante de 20%, mais il est également divisé en groupes d'intérêts divergents. Les candidats aux fonctions de recteur et de doyen formulent des projets et font des promesses parmi lesquelles il est difficile pour les étudiants de distinguer les vrais projets des fausses promesses électorales. Même désorientés, les étudiants préfèrent soutenir les candidats capables de prononcer de belles promesses et ne tiennent pas toujours compte de l'expérience académique du candidat, indispensable pour exercer correctement les fonctions de recteur, directeur ou doyen. Dans mon université, nous avons connu une situation où le groupe majoritaire, constitué par les étudiants soutenait un candidat au poste de vice-recteur chargé des affaires sociales qui était en réalité sans aucune expérience de responsabilité universitaire. Face à un autre candidat qui lui avait de vraies compétences d'administrateur, mais ne convenait pas aux étudiants, la situation semblait bloquée, d'autant que, selon la législation en vigueur, le candidat à ce poste devait être soutenu par la majorité de l'électorat d'étudiants. En fin de comptes et après de nombreuses négociations, nous avons réussi à obtenir le soutien de la majorité pour un candidat ayant l'expérience du doyen. Cependant, le malaise était perceptible et ce, malgré le vote en règles démocratiques. On peut se demander si dans les milieux universitaires, les principes de la démocratie ordinaire fonctionnent véritablement dans la pratique.

Postscriptum

Quelques considérations sur les responsables universitaires chargés de fonctions administratives qui, ayant terminé leur mandat sont censés passer à la catégorie des « anciens », situation plus ou moins facile à vivre. Il se trouve que certains d'entre eux essaient de devenir « anciens » le plus tard possible et « s'accrochent » au poste malgré l'indignation publique. La durée des fonctions de recteur et de doyen, selon la législation universitaire est limitée à deux mandats consécutifs, ce qui n'exclue pas de possibilité de prolongation exceptionnelle de mandat ou de retours au poste après une pause résultant des dispositions légales. Dans ce cas, tout dépend de la qualité de service, des qualifications et des traits de personnalité qui ont fait que momentanément, le responsable perd le soutien de son électorat et acquiert de nouveaux partisans. Dans ce domaine, tout est délicat et le problème concerne non seulement des personnes précises, mais aussi leur environnement universitaire. Il est important d'informer et de sensibiliser tous les acteurs, afin d'aborder la problématique des élections

universitaires sans conflit. J'aurais quelques commentaires et suggestions à apporter à ce sujet.

Il existe certaines similitudes entre le fonctionnement des « anciens » en politique et dans la vie universitaire. Dans les deux cas, un principe semble commun : peu importe ce que les « anciens » ont à dire à leur sujet : l'essentiel c'est ce que les autres en disent. Le fait qu'ils soient parfois invités à toutes sortes de réunions plus ou moins importantes – pour recevoir des compliments en référence à leur ancienne carrière – ne signifie pas le réel soutien. Les compliments ne coûtent rien et appeler quelqu'un « premier ministre », « recteur » ou « doyen » – même si la personne a terminé son mandat – appartient aux bonnes manières. Cependant, il existe des différences significatives entre le fait d'être « ancien » en politique et dans la vie universitaire. Un ancien politique reste dans la mémoire citoyenne avec son activité plus ou moins glorieuse, alors que ses échecs du passé passent souvent au silence. Selon le degré de responsabilité et le poste occupé, on entend les politiques dire beaucoup sur ce qu'il convient de faire et ce qu'ils feraient, mais aucune action concrète ne suit les paroles ou bien, leurs actions remettent en question leur véracité, et souvent aussi, le sérieux de la fonction. Dans le milieu universitaire, ce type de comportement n'est plus toléré et les erreurs commises par ceux à qui la communauté universitaire avait fait confiance en les chargeant de postes importants, sont rappelées plus ou moins ouvertement à diverses occasions. Ceux qui prétendent en vain à un autre mandat, même après le délai légal de cessation des fonctions universitaires, en sont la preuve.

Qu'en pensent-ils ? Certains d'entre eux ne sont probablement pas à l'aise, mais dire que tous se sentent mal dans cette situation semblerait improbable à ceux qui connaissent bien l'univers universitaire. Il n'est pas difficile de trouver dans le milieu universitaire des exemples de hauts fonctionnaires du passé qui, certes, avaient beaucoup de satisfaction de se trouver sous les projecteurs durant leur mandat, mais apportaient peu à leur université ou à leur faculté. Néanmoins, bon nombre des « anciens » n'admettent pas cette vérité et s'estiment les bienfaiteurs de l'université. Il est inutile d'en citer des exemples précis, ce ne sont pas les noms qui comptent. Le problème général est d'assumer ses fonctions, remplir sa mission et la réaliser de manière à ne pas avoir honte de croiser plus tard les étudiants dans les couloirs de l'université, car on ne saura pas si les termes « monsieur le recteur », ou « monsieur le doyen » ne seront pas emplis d'amertume, en souvenir aux promesses non tenues. Ceux qui ne se sont pas occupés des problèmes difficiles à résoudre ne devraient pas s'attendre à plus de respect que de simples mots de courtoisie. Il faut tout de même se

réjouir du fait que ces considérations ne se rapportent qu'à une minorité des « anciens ».

La plupart des « anciens » dirigeants, tôt ou tard, se résigne à son sort, ou du moins ne démontre pas la difficulté de leur « nouvelle vie » après avoir été recteur, doyen ou directeur d'une autre unité organisationnelle de l'université. Il est évident que plus la position dans la hiérarchie universitaire était élevée, plus il était problématique de redevenir simple professeur – avec ou sans titre. Et ce, non seulement sans les symboles de pouvoir universitaire, mais aussi et surtout sans le groupe de collègues et d'auxiliaires qui s'occupaient de nombreuses questions banales de la vie professionnelle au quotidien, telles que : surveiller l'agenda des cours, organiser diverses réunions ou – comme dans le cas des recteurs – avoir à sa disposition la voiture de service quand on est attendu à une heure précise. On peut vivre sans tout cela jusqu'à la retraite et même – à condition de vivre sa vie antérieure avec prudence, bienveillance ou au moins simple gentillesse envers ses collègues et subordonnés – on peut vivre bien. Il y a des points positifs dans cette « nouvelle vie » – comme être invité à divers types de cérémonies universitaires sans avoir à prononcer le discours de circonstance, ou prendre plaisir de la gentillesse et de la sympathie que les employés administratifs de l'université nous témoignent, soit parce qu'ils se sentent redevables, soit parce qu'ils ne voient pas la différence entre recteur ou doyen et ancien recteur ou doyen.

Ces remarques sont basées sur ce que j'appelle « observations participatives », pourtant, je ne voudrais réduire le problème général à l'expérience personnelle – non seulement parce qu'elle ne reflète pas toute sa complexité, mais aussi parce que, comme c'est souvent le cas – la vision subjective peut toujours susciter des objections de toute sorte. Je ne peux m'empêcher de formuler quelques suggestions plus générales. Tout d'abord, il convient de penser au fait que nous serons tous des « anciens » non seulement au terme d'un mandat d'une fonction publique, mais également avant la prise des fonctions. Par ailleurs, il faut tenir compte de la différence qu'il y a entre notre conviction sur la manière d'avoir accompli le devoir et ce que nous disent nos proches, mais également de notre attitude envers l'entourage plus éloigné. Il ne sert à rien de prêter attention à la mémoire reconnaissante de ceux à qui, à notre avis, nous avons rendu service car la mémoire humaine n'est pas fiable. S'il y a quelque chose de plus pérenne, ce sont les dommages qu'on a subis (réels ou supposés) plutôt que ce qu'on appelle les bonnes actions.

II Autorités scientifiques au fil des siècles

Dans un monde de valeurs fluctuantes dont la culture fait partie, les autorités scientifiques sont également soumises aux changements qui font que celles qui en son temps brillaient au firmament des sciences ont totalement perdu leur splendeur d'antan, ou du moins, l'ont réduite de beaucoup. Bien entendu, pour les unes ces changements se produisent plus rapidement, pour d'autres plus lentement et cela ne dépend pas toujours de la valeur qu'elles représentaient. En règle générale, leur environnement proche et plus distant n'étaient jamais sans importance. Ces altérations se sont toujours produites et se produisent encore, à la vitesse variée. Cela signifie non seulement le déclin plus ou moins rapide des autorités scientifiques existantes, mais aussi l'émergence de nouvelles. La science ne tolère pas un vide qui serait leur absence totale. La question qui mérite d'être examinée n'est pas seulement l'origine de ces autorités scientifiques, mais aussi les rôles qu'elles ont joués et la façon dont elles sont passées à une « retraite » respectable, ou sont restées sur les pages de l'histoire sous des formes beaucoup moins respectueuses. Néanmoins,, j'aimerais partager quelques commentaires et suggestions sur certains de ces aspects.

1 Exemples de problématique

Le problème des autorités a été analysé et présenté à plusieurs reprises par des représentants de diverses disciplines scientifiques. Je me référerai tout d'abord à la démarche, appelée par son auteur « socio-historique ». Elle présente une certaine rétrospective historique de la naissance et du fonctionnement de divers types d'autorités dans la culture occidentale, par ailleurs, elle en généralise certains aspects. Il s'agit du traité de Frank Furedi (professeur émérite de sociologie à l'Université du Kent à Canterbury) *Autorité*. Dans l'introduction, l'auteur rappelle que le concept employé dans le titre, dans sa forme latine d'origine (*auctoritas* – prestige moral) a été utilisé pour la première fois « comme une forme de découverte de soi d'Auguste, empereur romain, pour indiquer qu'il disposait de quelque chose de plus important qu'un simple dirigeant militaire ou politique »[38]. Plus loin dans ses réflexions, il montre que la compréhension et

38 « A partir de l'époque d'Auguste, il y avait des tentatives de gagner plus que la force. Cependant, à maintes reprises, les sociétés ont reconnu qu'il était difficile de trouver la bonne façon de la conceptualiser ». Cf. F. Furedi, *Authority. A sociological history*, Cambridge University Press, New York 2013, p. 1 et s.

la représentation de l'autorité ont pris place dans l'empire romain sous forme de mise en question des progrès de la Grèce antique, puis au Moyen Âge à travers des débats sur l'autorité religieuse et laïque, et ensuite, à l'époque moderne et contemporaine, à travers des débats sur le fonctionnement de la démocratie, l'opinion publique et le monde de l'enseignement. Sur ces questions, certains auraient beaucoup à dire, comme ces « pionniers des sciences sociales comme Marx, Durkheim, Simmel, Tönnies, et surtout Max Weber ». Dans différentes parties du traité, l'auteur analyse le fonctionnement des autorités dans chacune des périodes évoquées, et indique des processus qui se produisent à des moments différents et dans des sociétés différentes, tels que « rationaliser l'autorité et ses limites », « se familiariser avec l'autorité de l'opinion publique », ou « transférer le pouvoir par la rationalisation de la persuasion ». Il indique également différents types de variables, provoquant l'apparition de certaines autorités et la disparition d'autres (comme « épidémie de grippe, catastrophe naturelle, accident ou crise financière »), leurs justification et validation (« dans toute l'histoire, des normes de base telles que – autorité divine, tradition et coutumes, raison et science, consentement universel – forment la base du discours sur la légitimité de l'autorité ») ainsi que la mise en lumière de leurs faiblesses, lorsque la société fait apparaître la nécessité d'un dialogue[39]. L'autorité invoquée souvent par Furedi dans son ouvrage est Max Weber. Bien qu'il ne se réfère pas à lui sans discernement (l'une des critiques formulées contre lui est l'absence de réponse claire à la question de savoir si l'autorité est basée sur le pouvoir en place ou si ce pouvoir est basé sur l'autorité dominante), mais c'est cet érudit qu'il considère comme chercheur le plus important capable d'analyser les relations d'autorité avec la hiérarchie sociale.

Il convient de rappeler au moins certaines des indications de Weber. Ce problème est analysé de manière particulièrement large et approfondie dans son ouvrage *Économie et société*. Dans sa partie III – intitulée *Types de domination* – il affirme qu'aussi bien la domination que l'autorité « comportent un minimum de volonté d'obéir », et ajoute qu'aucune d'entre elles « ne se contente de bon gré de fonder sa pérennité sur des motifs ou strictement matériels, ou strictement affectifs, ou strictement rationnels en valeur. Au contraire, toutes

39 « Ce besoin de dialogue et de persuasion à l'époque moderne témoigne généralement de l'absence de pouvoir et constitue le thème principal de ce livre. Notre objectif n'est pas de présenter l'histoire de l'autorité, mais d'examiner ses significations changeantes de la Grèce antique à nos jours, et de démontrer que les croyances, les coutumes et les conventions constituent le fondement de l'organe qui la légitime » (*Ibidem*, p. 4).

les dominations cherchent à éveiller et à entretenir la croyance en leur *légitimité* »[40]. Il distingue « trois types de domination légitime », à savoir : 1. « rationnel, reposant sur la croyance en la légalité des règlements arrêtés et du droit de donner des directives qu'ont ceux qui sont appelés à exercer la domination par ces moyens (…) ; 2. traditionnel, reposant sur la croyance quotidienne en la sainteté de traditions, valables de tout temps et en la légitimité de ceux qui sont appelés à exercer l'autorité par ces moyens (…) ; et 3. charismatique [reposant] sur la soumission extraordinaire au caractère sacré, à la vertu héroïque ou à la valeur exemplaire d'une personne, ou encore [émanant] d'ordres révélés ou émis par celle-ci… ». Weber présente et analyse de manière approfondie chacun de ces types de domination.

J'évoquerai en particulier l'analyse de la domination charismatique. En premier lieu, Weber explique ce qu'il comprend par *charisme*. Il appelle charisme « la qualité extraordinaire (…) d'un personnage qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels. » L'auteur répond également aux questions suivantes : 1 : qu'est-ce qui détermine la « validité du charisme » ? (ce qui le détermine, entre autres, c'est « la confiance dans le dirigeant, sa reconnaissance par les personnes dominées ») ; 2 : quel est le rôle du charisme à différentes époques (aux époques associées plus traditionalistes, il s'agit d'une « grande force révolutionnaire », provoquant un « changement de l'orientation des principes et des actes ») ; ainsi que 3 : qu'est-ce qui fait que le charisme se routinise pour ensuite perdre sa domination – selon les sociétés et le niveau atteint pour une société donnée, les facteurs sont différents mais il y a un mécanisme lié, par exemple, au fait de la constitution d'un successeur, appropriation des pouvoirs, perte des partisans et l'apparition de nouveaux charismatiques. Selon Weber, aussi bien la routinisation que la perte du charisme, ne se produisent pas sans combat[41].

Les observations de Weber sur le fonctionnement social des intellectuels et leurs relations avec le charisme et avec différents types de domination sont

---

40 « Mais, selon le genre de légitimité revendiquée (et l'autorité – NdA), le type d'obéissance de la direction administrative destiné à le garantir et le caractère de l'exercice de la domination sont fondamentalement différents (et de l'autorité) ». Cf. M. Weber. *Economie et société*, Plon, Paris 2018, p. 286 et s.

41 « Au début, il n'est pas possible d'oublier les prétentions personnelles du seigneur au charisme, et la lutte entre charisme de fonction ou charisme héréditaire, d'une part, et charisme personnel, de l'autre, est un phénomène historique type. » (*Ibidem*, p. 332).

également intéressantes. Cette question apparaît dans diverses parties de son ouvrage. Dans la partie V, consacrée à l'analyse des « types de communalisation religieuse », il distingue une couche « sociale la plus négativement privilégiée » (« leur besoin spécifique est d'être délivrés de la souffrance »). Les intellectuels appartiennent à cette couche. « Ces couches ne sont pas liées par les conventions sociales pour ce qui est du « sens » à attribuer au cosmos, et l'intense passion éthique et religieuse dont elles sont capables n'est pas freinée par des considérations matérielles ». Cela ne signifie toutefois pas que l'intellectuel ne cherche aucun salut. Cela signifie cependant que le type de salut qu'il recherche « est toujours fondé sur une « nécessité [ou détresse] intérieure » ; c'est pourquoi il est d'une part, plus étranger à la vie et, d'autre part, plus enclin à s'appuyer sur des principes, plus systématique que dans le cas du salut propre aux couches non privilégiées (…) L'intellectuel cherche par des voies diverses, dont la casuistique s'étend de l'infini, à conférer de bout en bout un « sens » à sa façon de vivre, il cherche « l'unité » avec lui-même, avec les autres hommes et avec le cosmos (…) Du fait que l'intellectualisme repousse la croyance à la magie, les processus de ce monde se « désenchantent », perdent leurs sens magique, ils « sont » et « se passent » seulement, mais ils ne « signifient » plus rien. D'où un accroissement pressant de l'exigence pour que le monde et « la façon de vivre » ne fassent qu'un tout soumis à un ordre ayant une « signification ». Le conflit entre ce postulat, les réalités du monde tel qu'il est organisé, et les possibilités offertes à la façon de vivre dans le monde, conditionnent la fuite hors du monde caractéristique des intellectuels. Celle-ci peut être une fuite dans la solitude absolue, ou sous une forme plus moderne, une fuite dans une « nature » restée à l'abri du contact des institutions des hommes… »[42].

La liste wébérienne des types d'intellectuels et d'intellectualisme citée ici n'est pas complète. Cependant, même sur cette base sélective, on peut indiquer un « pont » menant aux philosophes et à la philosophie. Pourtant, dans aucune partie de ce traité, ils n'apparaissent dans les rôles principaux, et dans les passages où ils apparaissent assez souvent, ils n'appartiennent pas au groupe de personnes respectueuses et socialement reconnues. Ceci est particulièrement visible lorsque leur fonctionnement social est évalué du point de vue religieux,

42 « Mais l'intellectualisme philosophique, dont les porte-parole appartiennent à des classes relativement bien pourvues en avantages sociaux et économiques (…), n'est pas le seul type d'intellectualisme à avoir de l'importance sur le plan religieux et, souvent, il n'est pas le plus influent. A côté de lui, on rencontre un intellectualisme prolétaroïde qui, partout, est lié à l'intellectualisme aristocratique par des transitions insensibles et n'en diffère que par la direction typique qu'il adopte. » (*Ibidem*, p. 269).

comme c'est le cas dans la partie 4 du traité, où l'on trouve, entre autres, l'affirmation que toute leur philosophie est simplement du « bavardage intellectuel »[43]. Ils sont présentés plus favorablement lors d'évaluation d'un point de vue politique (adopté dans les parties 5 et 6 du traité). En tout état de cause, non seulement ils acquièrent un « charisme réifié », mais ils ont également un impact significatif sur son acquisition par d'autres (y compris par la mise en œuvre dans les théories et les pratiques d'éducation selon leur modèle de charisme) [44].

Dans cette large étude, il existe peu de propos où les érudits jouent un rôle social significatif. Weber comble cette lacune en quelque sorte, dans une conférence donnée en 1917 à l'Université de Munich et intitulée : *La science comme profession* (*Wissenschaft als Beruf*). La question de l'autorité des savants traitée ici, présente au moins deux « facettes » sensiblement différentes et chacune d'elles est associée dans une certaine mesure à la gouvernance des universités – pas tant au sens de la gestion des personnes, que la gestion des systèmes dans lesquels elles exercent leur profession. Le premier de ces aspects – et pas le plus glorieux – est le « système bureaucratique » qui règne dans les universités américaines. La position sociale du savant est mesurée selon sa place dans la hiérarchie académique et le montant des honoraires correspondant. Au rang le plus bas se trouve le jeune chercheur-assistant recevant « au début un modeste salaire »[45]. Le professeur est le plus haut placé, recevant dans ce système un honoraire correspondant au niveau de cadre moyen. Cependant, le problème

---

43 De ce point de vue, leur besoin de chercher un « sens » et de le trouver, dans une certaine mesure, par la démystification de la religion et de la religiosité et par « une indifférence méprisante à l'égard des problèmes religieux et de ceux de l'Église » a pour effet que « jamais encore une nouvelle religion n'est née des bavardages de ces derniers. » (Cf. *Ibidem*, p. 281).

44 « L'éducation initialement charismatique peut devenir, au cours du processus de transformation, une institution d'état ou religieuse, ou peut être laissée à la formellement libre initiative de la corporation d'artisans. (…) Dans la *polis* et à Rome, il y avait un appareil bureaucratique non seulement d'état, mais aussi sacerdotal qui permettait de créer un système d'éducation clérical… » (*Ibidem*, p. 161). Il en était de même au Moyen Âge, à l'époque moderne, et pratiquement jusqu'au milieu du XIXe siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où le système d'éducation devient laïque (à différents niveaux d'éducation et d'enseignement), où il avait l'exclusivité pour la création de ce système.

45 « La plupart du temps cela correspond à la rémunération d'un ouvrier juste au-dessus de l'ouvrier non-qualifié ». Cf. M. Weber, *La science comme profession et vocation*, dans : Z. Krasnodębski, *M. Weber*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1999, p. 199 et s.

ne réside pas seulement dans la différence des traitements, mais aussi et surtout dans le fait que ce système s'inspire du modèle en vigueur dans les usines de production capitalistes. Par conséquent, dans les universités américaines, « un assistant dépend autant du directeur de l'institut qu'un employé d'usine (car le directeur de l'institut croit en une assez bonne foi que cet institut est « le sien » et que c'est lui qui commande) ». Weber n'exclut pas la possibilité qu'un tel directeur soit doté d'un certain charisme, mais il est d'un genre différent de celui que possèdent ou devraient posséder, les chercheurs.

Comme point de départ pour définir cette image Weber a pris le modèle d'université qui était en vigueur en Allemagne (et dans une certaine mesure il l'est encore), où la carrière du cadre universitaire va de l'assistant au professeur. Toutefois, sur ce chemin il ne s'agit pas seulement du poste de maître de conférences avec, éventuellement, le passage au grade de HDR, mais également du « dilemme douloureux de donner l'habilitation à tout scientifique qui démontre ses capacités, ou de prendre en compte seulement les maîtres de conférences, donc réserver le monopole d'enseigner aux enseignants déjà titrés »[46]. Dans ce modèle frappe le fait de ne pas pouvoir être habilité dans la même université où l'on a obtenu son doctorat. Cela signifie que les maîtres et les enseignants-chercheurs reconnus en tant qu'autorités dans une université, peuvent ne pas l'être dans une autre. Cela conduit au fait que « l'un des éléments inhérents à une carrière universitaire est le simple hasard », ou – ce qui revient au même – un coup de chance (ou de malchance) de se trouver comme fruit d'une coïncidence. Weber admet ouvertement que c'est le hasard qui a joué un certain rôle lorsqu'il « a été nommé très jeune au poste de professeur ordinaire dans l'une des disciplines où ses collègues avaient alors certainement plus d'expérience que lui ». Cela ne devrait pas se passer ainsi, ou du moins ce n'est pas une coïncidence ou un hasard qui devrait porter la chance à une carrière scientifique et aux résultats significatifs dans le domaine de la science, de même que l'on ne devient pas une autorité scientifique par hasard.

Cette dernière question constitue l'objet essentiel de sa conférence. Le point de départ est la problématique de la « vocation intérieure pour la science ». Ce qui est surprenant, ce n'est pas tant de l'associer à la figure du savant passionné et inspiré par la pratique de la recherche, que de l'imaginer « capable de

46 « Le plus souvent, on choisit cette deuxième solution. Cependant, cela signifie qu'il faut augmenter le risque de favoriser ses propres étudiants. (…) En résultat, l'un de mes plus brillants élèves a été rejeté dans une autre université, seulement parce que personne n'a cru que tels étaient mes principes » (*Ibidem*, p. 200)

s'imposer des œillères et de rester persuadé que le sort de son âme dépend des modifications à apporter à un endroit précis du manuscrit étudié » (ou d'une autre « matière » sur la planche). Cependant, les deux s'appuient sur un travail dur et persistant. Il arrive que, au cours de ce travail « le savant ne trouve aucune idée directrice de ses calculs, ni de l'importance des résultats partiels ». De plus, « l'idée d'un amateur peut avoir la même portée scientifique, ou encore plus d'importance que l'idée d'un spécialiste. Nombre de nos plus belles réussites, telles que problématiques spécifiques ou raisonnements, sont dues à des dilettantes ». Il ne s'agit pas d'accorder aux dilettantes un rôle majeur dans le développement de la science. Cela signifie toutefois qu'il n'existe pas un seul moyen de devenir une autorité en science, ni un modèle unique d'être une telle autorité, mais selon Weber, il ne peut s'agir que de ceux qui traitent leur profession comme une vocation à « servir la science » (« et non seulement la science »), et qui trouvent un sens profond aussi bien dans l'objet de leur recherche, que dans l'effort même de mener la recherche[47].

Des compléments aux affirmations wébériennes sont apportés, entre autres, dans le travail collectif *Les autorités en science*, sous la direction de Paweł Rybicki et Janusz Goćkowski. Dans leurs considérations, ce dernier s'appuie sur l'exemple de Weber non seulement en ce qui concerne les types de domination, mais aussi pour formuler des thèses beaucoup plus catégoriques que son prédécesseur. Il constate que « il n'y a pas de science sans autorité, comme il n'y a pas d'école sans professeurs, pas d'artisanat sans maître, il n'y a pas de création sans modèles, ni de mœurs sans normes »[48]. Il indique également (en référence, cette fois-ci, à des autorités dans le domaine de la philosophie de la science comme Thomas Samuel Kuhn ou Karl Raimund Popper) leur différenciation dans les nombreuses disciplines scientifiques et l'évolution de leur statut et de leurs

---

47 « Ainsi, nous en arrivons au problème du sens de la science. Il n'est pas du tout évident que ce qui est soumis à ce genre de principe soit en soi sensé et rationnel. Pourquoi entreprendre un travail qui, en réalité, n'a pas de fin ou ne s'en approche même pas. » (*Ibidem*., p. 205).

48 Il ajoute que « les autorités sont indissociables de la tradition de la pensée et de l'activité scientifiques et la relation entre les chercheurs. Elles font partie de l'héritage acquis par les savants de toutes les disciplines grâce aux réalisations de leurs prédécesseurs. ». Cf. J. Goćkowski, *Funkcja autorytetów naukowych w świecie uczonych [Fonction des autorités scientifiques dans le monde des savants]*, dans : P. Rybicki, J. Goćkowski (dir.) *Autorytety w nauce*, [*Les autorités en science*] Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo PAN, Wrocław – Warszawa – Kraków – Gdańsk 1980, p. 40 et s.

fonctions sous l'influence de la critique scientifique. Malgré la diversité des autorités, à son avis, « on peut distinguer trois catégories de savants de référence qui ont une influence sur les modes de pensée et les activités des chercheurs et des enseignants dans un domaine de connaissance donné. Ce sont : a) grands prédécesseurs d'une discipline donnée ; b) « pères fondateurs » – créateurs des fondements d'une discipline donnée ; c) sommités scientifiques d'aujourd'hui – présentant par leur créativité une « situation problématique » et la manière de pratiquer la science à une période donnée de l'histoire d'une discipline déjà constituée »[49].

Dans ce recueil de réflexions sur la spécificité et le rôle de l'autorité en sciences, on trouve également l'analyse de Janusz Sztumski sur les relations et les différences entre autorité et prestige. À son avis, il s'agit de deux questions différentes, mais liées entre elles. Les différences peuvent être observées notamment lorsqu'on se réfère à l'étymologie latine des deux concepts (*auctoritas* veut dire « fondé sur la déférence, au pouvoir », alors que *prestigia* « signifiait à la fois sort, prestidigitation, illusion, etc. phénomène, tromperie »). Dans le cas du savant, il peut s'agir à la fois d'autorité et de prestige. Le premier « peut résulter à la fois d'une évaluation approfondie de ses compétences et de ses qualités personnelles ainsi que de sa position dans la communauté scientifique ou en général, dans la hiérarchie sociale … », alors que l'autre « est principalement le résultat de la relation affective à ses caractéristiques personnelles ou à la science qu'il représente et au titre académique qu'il possède. Sa fonction essentielle est d'apporter au savant un certain éclat semblable à celui que possède l'autorité »[50]. Aujourd'hui, ce premier « dépendra en grande partie du processus de suggestions sociales, par exemple, à partir d'une publicité bien gérée ».

2 Prétendus maîtres-penseurs

Avant de décrire et d'analyser le contexte de l'apparition et du fonctionnement des autorités en question, je vais essayer de préciser ce qui est souvent entendu par ce terme – car le fait est qu'il existe dans le langage courant, comme il ne fait aucun doute qu'il peut porter des connotations différentes. Cependant, même avec ces divergences, les maîtres-penseurs ont un pouvoir d'attirer l'attention aussi bien des étudiants que des enseignants. Si l'évocation de la personnalité

49 Cf. *Ibidem*, p. 47. Pour la sociologie, il donne les noms de ceux qui, à son avis, relèvent de l'une de ces catégories.

50 Cf. J. Sztumski, *Autorytet i prestiż uczonego [L'autorité et le prestige de savant]*, *Ibidem*, p. 37 et autres.

est accompagnée d'une réflexion historique, elle est parfois perçue et présentée comme symbole, voire emblème d'une époque, ou de la science en général, ou de l'une de ses disciplines. Toutefois, ils peuvent apparaître soit dans l'un de ces rôles, soit sans les deux en même temps. L'histoire connaît des tentatives de créer et de définir des autorités censées avoir un caractère historique, par exemple : *l'Académie Française* fondée en 1635 par le cardinal de Richelieu. Le nombre de ses membres ne pouvait pas et ne peut être supérieur à 40, ils sont élus à vie et chacun d'eux est appelé « immortel » (*l'immortalité*).[51]. En effet, c'était le cas des membres des académies de sciences émergentes plus tard dans différents pays, ce qui montre non seulement les aspirations des savants et de leurs promoteurs, mais aussi les expressions arbitraires exprimées à cette occasion – car il ne fait aucun doute que les membres de ces organismes ne sont pas immortels – de plus, nombre d'entre eux ont fait peu de choses pour le mériter. J'espère justifier ainsi la présence de l'adjectif « présumé » dans le titre de cette partie de ma réflexion. Le fait que ces autorités ne remplissent pas ou ne peuvent pas remplir cette condition ne signifie pas qu'elles ne puissent pas remplir celles que propose J. Goćkowski dans son classement des autorités par type. De toute évidence, certaines d'entre elles s'y prêtent bien, tandis que d'autres, le font dans une moindre mesure. Néanmoins, on peut donner des exemples de savants qui ont été précurseurs dans leur discipline, leurs « pères fondateurs », et « sommités » à la fois. Je citerai quelques exemples.

Pythagore (né vers 572, av. J.-C.) était et reste dans une certaine mesure l'un des meilleurs exemples. Aujourd'hui, dans les programmes scolaires, il est cité avant tout comme l'auteur de ce qu'on appelle le théorème de Pythagore.[52] Ceux qui étudient la philosophie ou du moins s'y intéressent, le connaissent également comme celui qui a fondé sa philosophie et sa façon de philosopher

---

51 Cela est dû au fait que leur fonction est de normaliser et de perfectionner la langue française (l'Académie accueille principalement les écrivains), ce qui devait inscrire durablement l'Académie dans la culture française. Dans une certaine mesure c'est réussi (les Académiciens ont en fait mis au point un tel dictionnaire), mais ce n'est pas « pour toujours ». Les sites Web dédiés publient la liste complète de tous les membres « immortels » de ce groupe, dont bon nombre peut être considéré comme l'autorité dans le domaine de la littérature.

52 Il faut rappeler que ce théorème s'applique uniquement au triangle rectangle et permet de calculer la longueur d'un côté du triangle lorsqu'on connaît les longueurs des deux autres côtés – car dans un triangle rectangle, la somme des carrés des longueurs des deux côtés est égale au carré de la longueur de l'hypoténuse qui est le côté opposé à l'angle droit.

(il aurait méprisé la philosophie dite de la rue la considérant indigne d'un vrai philosophe), et qui voulait et savait la partager avec d'autres, grâce à quoi il était suivi par de nombreux élèves et continuateurs. Il n'est pas aisé de définir la philosophie et la façon de philosopher de Pythagore d'une manière univoque. Tout dépend de la référence historique sur laquelle nous nous appuyons, car elles viennent toutes « de seconde main » et étaient formulées de nombreuses années après la mort de Pythagore[53]. L'une d'elles est rédigée vers le milieu du IIIe siècle après J.-C. Par Diogène Laërce *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*. Selon le récit de cet historien (se référant également à des sources diverses et pas toujours fiables), Pythagore avait à la fois d'excellents professeurs (il prétendait que leur âme était passée à son âme) et un groupe important d'élèves qui le suivait et « restaient près de lui, et même des étrangers venaient assister à ses conférences »[54]. Cependant, au moins certaines de ses recommandations (maximes) peuvent susciter l'étonnement chez les uns et en amuser d'autres – à titre d'exemple, citons une de ses recommandations : « ne vous tournez pas vers le soleil pour uriner », puis : « n'urinez point et ne mettez point le pied sur les rognures de vos ongles et sur les débris de votre barbe ». On pourrait se demander si ce grand savant et philosophe n'avait pas de problèmes plus graves à résoudre et s'il était convenable de s'exprimer publiquement sur des questions aussi intimes que celle d'uriner ?

Ce genre de questions n'a pas sa place dans *Vie de Pythagore* par Porphyre (mort vers 305 après J.-C). Son personnage apparaît ici non seulement comme un savant et philosophe important et sérieux, mais aussi comme celui qui commençait par écouter attentivement : « il aurait (…) entendu non seulement Pherecyde et Hermodamas, mais encore Anaximandre » ; son fils Arimnestos lui « consacra un monument de bronze » avec une épigramme pour « lui qui m'a révélé par sa parole bien des secrets ». De plus, « il avait montré tant de pureté, tant de soin à fuir les meurtres et les meurtriers que, non content de s'abstenir de ce qui avait eu vie, jamais il ne s'approcha des bouchers ou des chasseurs »[55]. Certes, ce sont des compléments importants pour créer la figure monumentale

53 « Pythagore lui-même n'a rien écrit et très peu d'informations à son sujet ont été confirmées … ». Cf. G. Reale, *Historia filozofii starożytnej*, *[Histoire de la philosophie antique*] t. I, Wydawnictwo KUL, Lublin 1993, p. 105 et s.

54 Cf. Diogene Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre VII, Charpentier, Paris 1847, en ligne : http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/laerce/8pythagore1.htm

55 Cf. Porphyre, *Vie de Pythagore*, Les Belles Lettres, Paris 2003, en ligne : https://archive.org/stream/PorphyreVieDePythagore/Porphyre-Vie-de-Pythagore_djvu.txt

de Pythagore, mais il ne s'agit que des ajouts. Porphyre, cependant, ne s'y limite pas et ajoute que Pythagore s'opposait aux tyrans et à la tyrannie (comme celle que le tyran Polycrate a imposée aux Samians). « Quand il eut débarqué en Italie et se trouva à Crotone (…), bien doué par la Fortune en ce qui concernait sa personne, – grand, un aspect noble, beaucoup de charme, la parure de l'élocution, du caractère, de tout le reste, – il fit une telle impression sur la cité des Crotoniates qu'après avoir enthousiasmé le conseil des anciens par nombre de beaux discours, il adressa encore aux jeunes, sur l'ordre des magistrats, des exhortations adaptées à leur âge ; puis il s'adressa aux enfants, rassemblés nombreux des écoles ; ensuite aux femmes ; et une association de femmes se constitua pour lui ». Certes, il est important de savoir, non seulement ce à qui et comment il enseignait, mais aussi ce qu'il enseignait. Suivant ce qui nous est transmis, le plus important de son enseignement était l'affirmation que « l'âme est immortelle ; ensuite qu'elle passe dans d'autres espèces animales ; en outre, qu'à des périodes déterminées ce qui a été renaît, que rien n'est absolument nouveau, qu'il faut reconnaître la même espèce à tous les êtres qui reçoivent vie ». Il faut également considérer la perception de son enseignement par ses élèves et auditeurs. A en croire le récit, il était reçu avec admiration par « plus de deux mille auditeurs » et ce, avec une telle déférence qu'ils « comptèrent Pythagore parmi les dieux »[56]. Aujourd'hui, cette manière de façonner les autorités susciterait probablement diverses réserves au sein de la communauté scientifique et pourrait même être considérée comme une manifestation à connotation religieuse qui n'a rien en commun avec la science. Au temps de Porphyre, cependant, ce mode n'étonnait pas et était traité avec tout le sérieux, ce que confirme également l'image de Pythagore et de pythagoriciens présentée par Jamblique[57]. Il convient de rappeler que le premier et le second étaient des opposants aux croyances et aux pratiques chrétiennes.

Rappelons le dialogue que tentait de mener avec eux Saint Augustin dans, entre autres, sa *Cité de Dieu*, une œuvre qui, au-delà de tout, constitue un chapitre important dans l'histoire de démystification de certaines autorités et de la création de nouvelles, dont celle de son auteur (il est compté parmi les Pères de l'Église). La perception et la représentation de Pythagore peuvent présenter un

---

56 « Aussi, choisissant un de leurs secrets scientifiques (…), ils prirent l'habitude de jurer (…) en invoquant Pythagore comme un dieu, tous et dans toutes leurs assertions. » (*Ibidem*).

57 Cf. Jamblique, *Vie de Pythagore*, (*Ibidem).* Cet ouvrage est l'un des dix livres de *Sur le mode de vie pythagoricien* (seuls quatre livres sont conservés).

intérêt non seulement en mathématiques, mais aussi comme avis du principal philosophe et fondateur de l'école italique qui a donné sens au concept même de la philosophie : « interrogé sur sa profession, il répondit qu'il était philosophe, c'est-à-dire ami de la sagesse, estimant que faire profession d'être sage, c'était une arrogance extrême ».[58] Pythagore a été suivi par d'autres philosophes italiques, dont ceux que Saint Augustin estimait particulièrement : « Platon, principal disciple de Socrate ». Des spécialistes de la tradition philosophique tels que, déjà mentionné Giovani Reale, partagent cet avis, et au-delà de l'estime, indiquent la contribution de Platon et du platonisme au renforcement de l'autorité de Pythagore dans la civilisation occidentale en tant que philosophe et savant d'envergure.

Parmi les maîtres-penseurs de tous les temps il faut évoquer également un savant anglais (mathématicien, physicien, astronome, alchimiste et chercheur biblique), Isaac Newton (1642 – 1727). Il apparaît, lui aussi, dans les manuels scolaires, pour « persécuter » les écoliers quelque peu fâchés avec les sciences physiques et les sciences naturelles, ou du moins peu passionnés par la loi universelle de la gravitation, ou par l'analyse mathématique permettant de répondre à la question : pourquoi la célèbre pomme tombe sur la tête et ne vole pas dans l'espace. Cependant, dans mes considérations, je ne me pencherai ni sur la question des écoliers ni même sur celle de la pomme. Je voudrais rappeler quelques éléments du contexte qui a permis à Newton de se trouver, à l'époque moderne, parmi les autorités scientifiques les plus éminentes, et pour certains aussi philosophiques. Cette question a été analysée et présentée à plusieurs reprises. Je me réfère ici à quelques-unes des présentations qui, si elles ne sont pas entièrement convaincantes par la précision des analyses, peuvent du moins constituer une contribution intéressante au débat sur la création de l'image de l'autorité présumée de maître-penseur à l'époque moderne et contemporaine.

La première d'entre elles est parue quelques années après la mort de Newton, soit en 1734, et fait partie des *Lettres philosophiques*. Son auteur, le philosophe français Voltaire – qui n'a jamais reçu de formation scientifique approfondie (il a fait deux années d'études au collège jésuite Louis-le-Grand à Paris), mais il possédait un esprit d'analyse critique, un grand courage personnel et un talent littéraire considérable (reconnu même par ses adversaires). On le découvre, entre autres, dans trois des vingt-quatre *Lettres*, à savoir dans la quatorzième (*Sur Descartes et Newton*), la quinzième (*Sur le système de l'attraction*) et la seizième (*Sur l'optique de M. Newton*). Dans le premier de ces textes on apprend

58 Cf. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*. Livre VIII, Guérin & Cie, Paris 1869, p. 156.

que « ce fameux Newton, ce destructeur du système cartésien (…), a vécu honoré de ces compatriotes et a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets »[59]. Son alter-ego est Descartes – si l'on en croit Voltaire, un piètre chercheur, mais encore pire en philosophe (« la nature en avait presque fait un poète »). Pour créer son personnage, il semble en déconsidérer un autre et ce procédé continue dans les *Lettres* suivantes. Pour mieux rendre son style narratif, citons l'auteur lorsqu'il affirme que « M. Newton semble anéantir sans ressource tous ces tourbillons » conçus par Descartes pour construire sa théorie, tout comme « il se trompait sur la nature de la lumière » (« il n'avait aucune raison d'assurer que c'était un corps globuleux »). Dans la seizième *Lettre*, de nombreux scientifiques sont évalués, et notamment Galilée (« a vu la mécanique des ressorts du monde par ses découvertes astronomiques »), Kepler (l'a vue « par ses calculs »), Descartes (« au moins dans sa dioptrique ») et Newton (« dans tous ses ouvrages »). On pourrait se demander comment ce philosophe et écrivain de talent a pris connaissance des recherches et de leurs résultats dans des domaines aussi spécialisés. Cette question est d'autant plus justifiée que, dans *Éléments de la philosophie de Newton* écrit un peu plus tard (publié en 1740), où l'analyse détaillée met en évidence des erreurs commises non seulement par Descartes, mais aussi par d'autres savants, même Newton n'échappe pas à cette critique. L'un des reproches de Voltaire concerne la question de « l'examen de la matière première » que Newton partageait avec Descartes en défendant la « chimère de ces trois éléments » (feu, air et terre)[60].

On remarque chez Voltaire cette manière particulière de donner de l'autorité scientifique à des maîtres-penseurs en omettant d'évoquer ce qui pourrait les exclure de cette catégorie. Pour l'auteur de *Lettres anglaises*, une des erreurs manifestes était, entre autres, d'adopter la religion chrétienne. La position de Newton à ce sujet est analysée par Frank E. Manuel dans son ouvrage consacré à la vie du savant. L'auteur écrit notamment que « pendant trente ans d'intense activité intellectuelle à Cambridge (ce savant était d'abord professeur de mathématiques, puis d'optique – NdA), qui était une longue période d'efforts incomparables, Newton puisait ses forces de la conscience du contact direct

59 Cf. Voltaire, *Lettres philosophiques*, Mille et une nuit, Paris 1999, p. 70.

60 « (…) Newton pensait en ce point sur la matière comme Descartes ; mais il était arrivé à cette conclusion par une autre voie. Comme il ne formait presque jamais de jugement qui ne fût fondé, ou sur l'évidence mathématique, ou sur l'expérience, il crut avoir l'expérience pour lui dans cet examen. Malheureusement, il s'est laissé tromper, comme il a été induit en erreur dans la fameuse question de *l'illustre Robert Boyle* ». Cf. Voltaire, *Eléments de la philosophie de Newton*, Garnier, Paris 1878, p. 427 et s.

et personnel avec Dieu, son Père. C'était pour sa gloire qu'il travaillait continuellement… »[61]. Pour dessiner un portrait intellectuel de Newton, un autre auteur – Jerzy Kierul – rappelle que Newton s'intéressait depuis sa jeunesse aux questions religieuses et que plus tard, il tentait de « réconcilier de différents récits historiques tant sur la chronologie des événements liés à la religion chrétienne que sur des questions théologiques »[62].

Je serais prêt à inclure Albert Einstein (1879–1955) parmi ceux qu'on appelle maîtres-penseurs, en mettant davantage l'accent sur « ceux qu'on appelle » – non pas parce que je minimise l'importance de ses découvertes scientifiques (telles que la théorie de la relativité restreinte et la relativité générale), mais parce que ses recherches et succès scientifiques sont situés, dans une certaine mesure, déjà dans les temps modernes et que, prétendre à une position éminente à cette époque-là, semble quelque peu troublant[63]. Ce qui s'explique dans la suite de mes considérations. Je tiens ici seulement à évoquer la figure du grand savant fabriquée et médiatisée – à des niveaux différents, car il apparaît à la fois dans le rôle principal d'une production télévisée documentaire et dans un feuilleton de fiction. Certes, Albert Einstein est le créateur de la théorie restreinte de la relativité et l'auteur de l'équivalence entre la matière et l'énergie d'un système, formulée par la célèbre formule E = mc2. Le créateur de la théorie générale de la relativité – considérée comme son œuvre principale – et des premiers modèles cosmologiques basés sur celle-ci ainsi que des premiers travaux sur

---

61 « Au cours de ses délibérations théologiques secrètes, il examinait les problèmes délicats de la Sainte Trinité – il a étudié toutes les traductions du récit biblique sur la sainteté du Christ qu'il avait trouvées ». Un peu plus loin, l'auteur ajoute que « malgré les difficultés à comprendre les propos religieux de Newton et beaucoup d'entre eux étaient philosophiquement inexactes, on peut certainement dire qu'il n'était ni partisan d'une vision mécaniste ordinaire du monde, ni d'une religion naturelle déiste. Faire référence à un témoin aussi impie que Voltaire, lorsque nous avons de nombreux témoignages d'évêques dévots, peut passer pour malicieux … ». Cf. F.E. Manuel, *Portret Izaaka Newtona* [*Portrait de Newton*], Wydawnictwo Prószyński i S-ka, Warszawa 1998, p. 130 et s.

62 « Le travail historique et théologique de Newton n'a jamais été apprécié au même titre que ses travaux en physique ou en mathématiques. (…) Dieu a toujours occupé une place centrale dans sa pensée. (…) Le même Dieu qui gouverne la nature et occupe l'espace est aussi Dieu de l'Ancien Testament, le souverain de l'histoire ». Cf. J. Kierul, *Izaak Newton*, Oficyna Wydawnicza Quadrivium, Wrocław 1996, p. 254 et s.

63 De nombreuses monographies ont été écrites sur la vie et l'œuvre scientifique d'A. Einstein. Cf. par exemple : J. Bernstein : *Albert Einstein i granice fizyki* [*Albert Einstein et les frontières de la physique*] Jarosław Włodarczyk. Warszawa : Świat Książki, 2008.

les ondes gravitationnelles ; co-créateur du concept de photon et de la théorie de la lumière par ondes corpusculaires, et donc de la mécanique quantique et, en même temps, le premier critique de son interprétation la plus courante, celle de Copenhague, et le co-auteur du paradoxe de l'EPR. Il a aussi découvert les émissions forcées, les statistiques de Bose-Einstein et possibilité d'existence du condensat appelé de Bose-Einstein.

Postscriptum

Une voix importante dans le débat sur les autorités scientifiques et universitaires, mais aussi dans d'autres domaines de la vie et des relations humaines, est *L'Âme désarmée* d'Allan Bloom, philosophe américain (appartenant au courant de néo-conservatisme), professeur dans plusieurs universités prestigieuses (comme Cornell, Yale et Paris). Il critique principalement leur système de l'enseignement supérieur (par son sous-titre « Essai sur le déclin de la culture générale » il voulait attirer l'attention sur l'inconsistance, voire la « platitude » du discours moderne sur les valeurs). C'est également une excellente occasion de s'interroger sur la perception et la représentation de l'Amérique comme un pays dont la civilisation est à bien des égards, supérieure à la civilisation européenne, y compris la culture académique. L'auteur de l'ouvrage tente de convaincre son lecteur du contraire. Les valeurs chères aux Américains mises en doute par Bloom dès la partie introductive du livre, sont la liberté et la démocratie, très proches l'une de l'autre. Elles sont inscrites « à la lettre et à l'esprit de la Déclaration d'indépendance, attachement qui était communiqué sans violence par l'appel à la raison de chaque individu » de la jeunesse américaine. « Elles produisaient un patriotisme instinctif, sans réserve et même fanatique, qui ne ressemble en rien à la loyauté réfléchie, rationnelle, calme et même en un certain sens égoïste à l'égard de notre forme de gouvernement – non pas tant, donc à l'égard du pays qu'envers une forme de gouvernement et ses principes rationnels – qui est exigée eux Etats Unis »[64]. C'est l'origine du modèle de l'éducation américaine actuelle – décrite par Bloom comme « doctrine éducative de l'ouverture ». Cette « ouverture » signifie que « l'éducation n'exige pas qu'il y ait accord fondamental et elle n'oblige pas à renoncer à d'anciennes ou à de nouvelles croyances au profit des croyances naturelles. Elle est ouverte à toutes les espèces d'hommes, à tous les styles d'existence, à toutes les idéologies ».

64 Cf. A. Bloom, *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Les Belles Lettres, Paris 2018, p. 27 et s.

Cherchant à comprendre les raisons de l'apparition de ces éléments dans la culture américaine, l'auteur indique les idéologues libéraux qui proposaient et défendaient dans la société américaine cet « l'insatiable appétit de liberté ». Parmi eux, notamment, des philosophes tels que Hobbes et Locke, ainsi que les pères fondateurs de l'État américain, qui les estimaient comme autorités et s'inspiraient de leurs idées. Il y avait parmi eux aussi les membres de sectes puritaines qui, fuyant les persécutions en Europe, s'établissaient en Amérique et « étaient contraints d'obéir aux lois et à d'être loyaux envers la Constitution », mais espéraient en retour que la société les laisserait « en paix, quelle que fût leur hostilité à leur égard ». Plus tard, ces idées et des idées similaires ont été développées et renforcées dans la conscience collective par des autorités philosophiques telles que John Stuart Mill et John Dewey. En revanche, « John Rawls est un représentant presque caricatural de cette tendance : cet auteur a écrit des centaines de pages pour persuader les hommes de ne mépriser personne et il a même proposé un modèle de gouvernement qui les y contraindrait ». Tout cela et beaucoup d'autres valeurs libérales semblent traitées dans l'ouvrage de manière « négative ».

Il y a aussi beaucoup de « positif » sur ses pages, car en effet, l'ouvrage n'est pas seulement un acte d'accusation du libéralisme, ancien et moderne, mais aussi une tentative de soutenir certaines idées du conservatisme plus ou moins contemporain, ainsi que le devenir des autorités le défendant. La présence de la plus importante parmi les figures représentant l'autorité, à savoir Platon, ne devrait surprendre personne, et surtout ceux qui apprécient l'essai de K.R.Popper *Société ouverte et ses ennemis* (où il apparaît comme l'un des partisans les plus influents de la société fermée). Pourtant, plus loin, on peut être surpris, ou même avoir des doutes sur la possibilité de compter les autorités philosophiques évoquées comme opposants au libéralisme et partisans du conservatisme. On se pose encore plus de questions en lisant le chapitre intitulé *Un sol vierge*. L'auteur tente de nous convaincre que ce « sol vierge » – représente d'abord la jeunesse américaine, qui vient à l'université « inconsciente et ignorant le monde au-delà d'une expérience superficielle », par opposition aux « étudiants européens qui ont la sensibilité beaucoup plus raffinée ». De plus, cette jeunesse américaine est dans l'ignorance totale des œuvres des philosophes européens aussi importants que Descartes et Pascal, Rousseau et Kant, ou encore Montaigne, Rabelais, Racine et Montesquieu, ainsi que de nombreux symboles culturels (ou icônes, comme on entend les appeler de nos jours) tels que Jeanne d'Arc, Louis XIV ou Napoléon, qui concentrent notre attention sur des notions difficiles à définir explicitement, mais qui enrichissent malgré tout l'esprit humain et donnent un profond sentiment de lien avec les autres et avec sa famille (« la famille requiert

un alliage subtil de la nature et des conventions, de la dimension humaine et divine »). A ce point de ses considérations Bloom soulève la question de l'autorité parentale. Il constate, entre autres, que dans la société américaine « les parents n'ont plus l'autorité légale et morale, qu'ils avaient dans le Vieux Monde. Ils manquent de confiance en eux-mêmes en tant qu'éducateurs de leurs enfants et n'ont plus de recettes pour l'avenir, qui reste totalement ouvert et qui cache le passé, dont ils savent qu'il n'est pas bon »[65]. Cette voix critique sur la culture américaine s'accorde dans une certaine mesure avec l'opinion de Max Weber, déjà mentionné, sur l'enseignement supérieur américain. Le fait qu'ils représentent des options idéologiques et politiques fondamentalement différentes – Bloom conservateur, Weber libéral – semble paradoxal. Toutefois, dans ce cas concret, cela confirme l'opinion que les différentes options peuvent avoir effet fédérateur, et qu'il est utile de mettre en valeur non seulement ce qui divise, mais aussi ce qui unit. Je suis prêt à affirmer que c'est de cette manière que l'on acquiert la valeur d'autorité authentique – en sciences et dans l'enseignement universitaire et bien entendu, au-delà.

65 « Les parents ne contrôlent plus l'ambiance à la maison, ils n'ont même plus envie d'essayer. Furtivement et fermement, la télévision fait son entrée non seulement dans la chambre, mais aussi dans les habitudes des jeunes et des anciens en agissant sur le besoin du plaisir immédiat détruisant tout ce qui s'y oppose. » (*Ibidem*, p. 65)

III Autonomie des scientifiques

L'acquisition de l'autonomie scientifique, à certains égards, est comparable à celle de la vie, au sens où les passages d'une étape à l'autre se font en grandissant : on franchit les seuils de maturité au fur et à mesure tout en acquérant des compétences – en commençant par apprendre à marcher et bien se tenir à table jusqu'à quitter sa maison natale pour vivre à son propre compte. Dans la vie il existe, bien entendu, beaucoup plus de seuils décisifs à franchir, et le choix de ceux que l'on prend en compte dépend non seulement de celui qui cherche à s'affranchir, mais également de ceux qui l'évaluent et permettent (ou non) de les atteindre et les dépasser. Il n'est pas rare que ce qui signifie franchir le seuil d'indépendance supérieur pour les uns, n'ait pas la même signification pour d'autres. Ceux-là peuvent croire s'en approcher, mais en fait ils s'en éloignent, ou même prennent un chemin erroné. En tout état de cause, la réussite de l'autonomie scientifique ne passe ni par la seule définition de la problématique, ni par la résolution des difficultés de manière autonome, ni même à leur résolution en équipe de collaborateurs bien choisis et visant le même objectif. On sait depuis longtemps que dans ce domaine de l'activité humaine – comme dans beaucoup d'autres – les objectifs et les moyens de les atteindre et de mesurer leur valeur et leur importance peuvent être différents. Dans ces considérations, je vais essayer de le montrer avec des exemples spécifiques. Déjà en guise de remarque préliminaire, on peut dire que ces différences se manifestent non seulement à des moments différents, mais également à des endroits différents. D'une manière ou d'une autre, on a toujours essayé de remédier à cette diversité et variété d'aspects d'autonomie en les inscrivant dans un cadre formel et légal. Reste le problème suivant : pour obtenir des résultats significatifs dans le domaine scientifique, ce n'est pas tant l'autonomie formelle qui est nécessaire, mais surtout une indépendance réelle, et cela manquait souvent à ceux qui avaient déjà franchi formellement le seuil d'autonomie de chercheur.

1 Un peu d'histoire

Même si l'affirmation selon laquelle « la science est fondée sur la tradition » n'est pas une évidence que tous les savants ou presque seraient disposés à signer, tous ceux qui hésitent admettent que les universités d'importance sont forcément fondées sur les traditions. Si des doutes demeurent à ce sujet, référons-nous à la période de la naissance des universités, c'est-à-dire à l'époque du Moyen

Âge marquée par des maîtres et personnalités exceptionnelles qui enseignaient en accomplissant leur mission de vie. Je rappelle que la première, en 1088, était l'Université de Bologne et peu de temps après les universités de Paris et d'Oxford. Même aujourd'hui, on y ressent l'air que respiraient ses universités à leurs débuts, on peut apercevoir un peu de ce qui appartient à leur histoire et dont elles sont si fières aujourd'hui. J'avoue que j'ai été impressionné par la plus ancienne salle de conférence de l'Université de Bologne, qui était auparavant une nef d'église et par des gravures nous regardant du haut des murs (dont l'une représente une jeune femme saluant de sa fenêtre son bien-aimé étudiant). Bien évidemment, l'ambiance, les couleurs et l'empreinte que la vie universitaire de l'époque nous lègue sont significatifs, mais pas les plus importants. Le fait que les universités européennes étaient alors liées à l'Eglise a beaucoup plus de poids. Cela signifie que la mission de l'enseignement était non seulement de soutenir l'acquisition de la vraie connaissance, mais aussi celle de la vraie foi. Il était plus important pour la hiérarchie ecclésiastique de garder la main sur les communautés universitaires et de proposer les formes de protectorat spirituel propres à l'Église (comme mentionné dans la première partie de ce livre). C'est aussi cette pratique ecclésiastique qui engendre des formes de dépendance entre les professeurs (maîtres et enseignants) et les étudiants.

Jacques Le Goff, dans sa brillante étude sur la naissance d'un nouveau type d'intellectuels au Moyen Âge, souligne que depuis les premières universités et la prise des postes par les premiers professeurs, il est apparue une sorte de tension entre l'autorité ecclésiale et la communauté universitaire qui certes, garde les relations avec le christianisme, mais pas seulement avec lui, car elle en a aussi avec la tradition préchrétienne et avec le pouvoir séculier qui lui offre à la fois un soutien financier et l'aide à se libérer un peu de la hiérarchie de l'église. L'Université de Paris est un exemple de cette aide et d'une autonomie croissante (jusqu'à la délivrance de la juridiction de l'évêque dans les années 1229 – 1231)[66]. Cependant, avant que cette autonomie ne soit acquise, les professeurs et les étudiants de l'université ont dû mener de nombreuses batailles assez difficiles. Il en était de même pour d'autres universités qui ont dû faire face à une ingérence dans leur vie de la part non seulement de la hiérarchie ecclésiastique, mais aussi de la part de celle des autorités municipales locales[67].

---

66 Cf. J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Age*, Op.cit., p. 75 et s.

67 « A Oxford, c'est après la pendaison arbitraire de deux étudiants par les bourgeois (…) que l'Université fera, en 1214, les premiers pas vers l'indépendance. A Bologne enfin le conflit entre l'Université et les bourgeois est d'autant plus violent que la Commune

Ce genre de combats était mené par des groupes d'activistes aujourd'hui oubliés, ainsi que par des militants dont on parle non seulement lorsqu'on évoque les siècles difficiles pour l'enseignement supérieur. À l'Université de Paris c'est Pierre Abélard (1079–1142) qu'il faut citer, théologien et philosophe, l'un des participants d'un mouvement qui a fait couler l'encre, appelé *Querelle des Universaux* (il était aux côtés des partisans du réalisme modéré) et du différend sur le statut du péché originel (sa compréhension et sa représentation en tant que confession du péché de ses ancêtres étaient contraires au sens de la justice)[68]. À l'Université d'Oxford, Robert Grosseteste (né vers 1175), homme d'église anglais (évêque de Lincoln) au temps du roi d'Angleterre Henri III – mais aussi un érudit qui participait à de vives polémiques avec le pape (pour la défense des évêques locaux) et un sujet du roi qui savait demander la libération des savants emprisonnés injustement. Au cours des dernières années de sa vie, il est entré en conflit avec son supérieur, l'archevêque de Canterbury (il s'agissait d'une divergence d'opinions sur le fonctionnement de l'Église d'Angleterre). Une chapelle érigée à son nom témoigne de sa présence dans les murs de l'université. L'auteur de *l'Histoire de la science au Moyen Age et les débuts de la science moderne* l'a appelé « véritable créateur de la tradition de la pensée scientifique à Oxford médiévale et, dans une certaine mesure, le créateur de la tradition intellectuelle moderne »[69]. Wilhelm Ockham (1284–1349) a fait perdurer ce fonctionnement à Oxford ainsi que cette façon de considérer les théories scientifiques et les savants. Il est entré dans l'histoire, entre autres, par le terme du « rasoir d'Ockham » (qui exprime l'idée que « les multiples ne doivent pas être utilisés sans nécessité »). L'historien des sciences cité ici lui attribue toutefois une réussite plus importante car, selon lui, Ockham a contribué de manière significative à « la destruction de la foi dans la plupart des principes sur lesquels reposait le système de physique du XIIIe siècle ». Qu'est-ce qui rapproche ces scientifiques si différents ? On peut sans doute affirmer qu'ils partagent l'indépendance intellectuelle de la pensée et le courage de dire ce qu'ils pensent réellement. Cela les a fait entrer non seulement dans l'histoire de leurs universités, mais aussi dans l'histoire des sciences.

---

jusqu'en 1278 gouverne la ville pratiquement sans partage, sous la suzeraineté lointaine de l'Empereur… » (*Ibidem*, p. 77).

68 Jacques Le Goff l'appelle « gloire du milieu parisien », « la première grande figure d'intellectuel moderne – dans les limites de la modernité du XIIe siècle » (Cf. *Ibidem*, p. 40).

69 Cf. A.C. Crombie, *Histoire des sciences de Saint-Augustin à Galilée*. T.II, PUF, Paris 1959, p. 241.

La fin du Moyen Âge et le début de la période moderne ont connu une sorte d'éruption d'universités – si l'on peut utiliser cette expression pour leur apparition en relativement grand nombre, dans divers pays européens[70]. Le besoin et la demande d'établissements universitaires et du personnel enseignant possédant les qualifications appropriées pour former les étudiants étaient en effet croissants. La question du personnel, dans la pratique, était bien sûr, différente, selon les universités, tel exemple de l'Université Jagellonne à Cracovie (une université qui a connu deux inaugurations dans un délai relativement court). Dans la seconde moitié du XVe et la première du XVIe siècle, sur plusieurs universités européennes, le vent de liberté académique a commencé à souffler assez fortement. L'indépendance gagnait peu à peu en laissant la place, aussi bien à ceux pour qui la foi chrétienne et l'Eglise comptaient avant tout, qu'à ceux qui doutaient, mais qui n'hésitaient pas à exprimer, plus ou moins ouvertement, leur *votum separatum* aux supérieurs et aux responsables de l'intégrité religieuse.

Erasme de Rotterdam (1466–1536), professeur dans plusieurs grandes universités (dont Louvain, Oxford et Bâle), était avant tout un polémiste courageux et brillant (entre autres, il discutait avec Martin Luther). Son art d'argumenter est perceptible avant tout dans *Eloge de la folie*, l'œuvre dont le titre déjà éveille chez le lecteur une certaine objection (car toute personne saine d'esprit pourrait s'interroger), et son contenu, même s'il ne suggère pas de revenir sur ses positions et idées, invite à une réflexion critique. De toute évidence, Erasme était conscient du fait que le lecteur visé ne devait avoir fait ses études dans une université catholique (mais, en Europe occidentale à cette époque, il n'y en avait pas d'autres). Il était convaincu que rien de ce que proposait ce genre d'université n'était sérieux et plus encore, qu'elles n'assuraient aucune formation raisonnable, au sens commun du terme. Comment peut-on prendre au sérieux ces « philosophes, leur profession n'est qu'une ânerie ; cependant, ces ânes ont en main les plus grandes comme les plus petites affaires » ; ces rhéteurs qui enseignent à la faculté des arts et qui « entre autres sottises, (…) [écrivent] tant de fois, et avec tant de sérieux, sur l'art de plaisanter » ; ces avocats qui enseignent à la faculté de droit et qui « accumulant glose sur glose, opinion

70 J. Le Goff le nomme « la nouvelle géographie universitaire » et évoque « la fondation de nombreuses universités nouvelles dont le recrutement prend un aspect de plus en plus national ou même régional » dans les pays germaniques (Vienne – 1383, Erfurt – 1379, Heidelberg – 1385, Cologne – 1388, Würzburg – 1402 ; Leipzig – 1409 et al.), en Bohême (Prague – 1347), en Pologne (Cracovie – 1364–1400), sans oublier les universités en Écosse, en Espagne, au Portugal, en France, en Italie, etc… Cf. J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Age*, Op. cit., p. 156 et s.

sur opinion, (…) donnent l'impression que leur science est la plus difficile » ; ces médecins qui donnent des cours à la faculté de médecine « et dans cette profession, le plus ignorant, le plus aventureux, le plus étourdi est aussi le plus couru,.. » ; ou ces maîtres en théologie, spécialistes « des subtilités plus subtiles encore encombrent les voies où vous conduisent les innombrables scolastiques ». Il a évoqué beaucoup plus de « ceux », car à son avis la stupidité « en aime beaucoup », et la sagesse beaucoup moins. Bien sûr, ce qui apparaît dans les pages de *l'Eloge de la folie* n'est pas une vision optimiste des universitaires, ni de ceux qui n'ont approché aucune université toute leur vie. La conclusion générale de l'ouvrage est également pessimiste, l'auteur déclare que « la Fortune aime les gens peu réfléchis, les téméraires »[71]. Quelqu'un dira peut-être que dans une période où le vent de liberté commence à se ressentir, le courage n'est plus au rendez-vous. C'est probablement vrai, mais il faut quand-même ajouter que dans ce cas, le courage devrait être indissociable de la prudence – pour ne pas dire d'une certaine sagesse, que peu de gens pouvaient alors atteindre. En fait, certains lecteurs d'œuvres d'Erasme ont su la trouver et l'apprécier, parmi eux il y avait ceux qui la traitaient comme une sorte d'instruction pour leurs actes. Le roi Henri VIII d'Angleterre en est un exemple : sur ses activités de réformiste, l'ombre de l'esprit érasmien plane et se fait écho, mais aussi des idées d'Erasme, pour résoudre certains problèmes sociaux[72].

A la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, le vent de liberté académique dans les universités s'est affaibli, face à d'autres fronts plutôt à tendance contraire. Dans les pays catholiques, ce phénomène était dû aux dispositions du Concile de Trente (il a terminé ses délibérations en décembre 1563) et ensuite, à leur mise en œuvre[73]. Un des savants qui a subi le changement des temps était

---

71 « La Sagesse rend les gens timides ; aussi trouvez-vous partout des sages dans la pauvreté, la faim, la vaine fumée ; ils vivent oubliés, sans gloire et sans sympathie. Les fous, au contraire, regorgent d'argent, prennent le gouvernail de l'État et, en peu de temps, sur tous les points sont florissants ». Cf. Erasme, *Eloge de la folie*, Flammarion, Paris 1964, p. 59 et s.

72 L'auteur de *l'Histoire sociale d'Angleterre* écrit que « Henry VIII avait lui-même été élevé dans l'anticléricalisme érudit d'Erasme et de ses amis d'Oxford » et ajoute que « de même que les réformateurs d'Oxford furent sensibles aux écrits d'Erasme sous le règne d'Henri VIII, de même, sous le règne de son fils, les réformateurs de Cambridge (…) réagirent à l'impulsion donnée outre-Manche par Luther ». Cf. G.M. Trevelyan, *Histoire sociale de l'Angleterre*, Laffont, Paris 1993, p. 141 et s.

73 L'historien de la papauté Leopold von Ranke écrit: « il y avait dans diverses localités une tolérance pratique. Mais l'attaque se ranima avec plus de force et d'animosité".

Galilée (Galileo Galilei, 1564–1642), enseignant à l'université de sa ville natale de Pise, et plus tard (de 1592 à 1610) à l'université de Padoue (il a enseigné les mathématiques, la mécanique et l'astronomie). Sa bataille intellectuelle contre les autorités religieuses menée au sujet de la légitimité de la nouvelle conception héliocentrique du monde est entrée dans l'histoire. De nombreux travaux qui ont suivi ont donné raison à Galilée et non à ses adversaires (l'Eglise ne l'a admis que dans la seconde moitié du XXe siècle). L'indépendance du savant ne s'exprime pas tant dans la négation du concept géocentrique du « système du monde » et l'acceptation de la théorie héliocentrique (celle-ci est apparue dans l'ouvrage de Copernic *Des révolutions des sphères célestes* publié en 1543), que dans les manières de le présenter et de le défendre – elles ont été non seulement variées, mais aussi adaptées aux destinataires.

Son biographe James Reston Jr. en présente plusieurs variantes. L'une d'entre elles est celle où les destinataires étaient les étudiants. Bien entendu, « il parlait en latin et, comme il sied à un bon professeur, il a d'abord joué sur les sentiments des auditeurs, puis il s'est appuyé sur la connaissance en opposition à la superstition »[74]. Selon quelques témoignages conservés, il s'adressait aussi à ceux qui avaient l'appui de l'autorité de l'Eglise et ceux-là n'étaient pas dépourvus de bon sens. Galilée y croyait, au moins jusqu'à avril 1611, lorsqu'il « étonna d'importantes personnalités romaines par une autre affirmation choquante : il annonça qu'il y avait des taches sur le Soleil »[75]. La situation est devenue dramatique pour lui quand, en avril 1633, il a été emprisonné puis placé devant le tribunal de l'Inquisition romain pour suspicion d'hérésie. Il a d'abord essayé d'expliquer son soutien au système copernicien en invoquant, entre autres, ses

---

Cf. L. von Ranke, *Histoire de la papauté pendant le seizième et le dix-septième siècle*, Laffont, Paris 1986, p. 351 et s.

74 « Vous tous, jeunes qui êtes venus ici pour écouter mon cours sur ce phénomène extraordinaire, êtes appelés à témoigner de la vérité. (…) C'est votre grand désir de savoir qui mérite les plus grandes têtes ! Si seulement mon infime esprit pouvait faire face à l'immensité de la question et satisfaire vos attentes. Je ne l'espère pas ». Son biographe, qui cite ce passage du récit académique de Galilée, affirme que « sa modestie n'était pas nécessairement fausse. Galilée savait mieux ce qu'il y a à critiquer que quel théorème à démontrer ». Cf. J. Reston Jr. *Galileusz [Galilée]*, Wydawnictwo Prószyński i S-ka, Warszawa 1998, p. 93 et s.

75 « Il les observait toute l'année depuis l'époque de Padoue. Il les montrait à des personnalités de Padoue et de Venise (…), mais avec Rome, les choses étaient complètement différentes. Avec le sens théâtral, il attendait pour présenter au mieux la dernière des nouvelles choquantes. Selon les personnes à l'esprit limité, Galilée ne faisait que de la sorcellerie blasphématoire … » (*Ibidem*, p. 157).

échanges avec les autorités ecclésiastiques de l'époque dans le domaine de l'astronomie – telles que Cardinal Robert Bellarmin (Galilée a affirmé qu'« il lui avait fait comprendre que le concept de Copernic est acceptable seulement *ex suppositione* »). Mais il n'a pas réussi à convaincre les juges du tribunal de l'Inquisition, ce qui les a étonnés eux aussi. Il a donc essayé de sauver la situation (et sa tête) en déclarant qu'il « s'était laissé emporter par la fierté de sa sagesse, mais aussi par l'orgueil et le désir de la gloire ». Cela, cependant, était également insuffisant pour ces juges, et ils ont exigé qu'il s'engage, « avec un cœur sincère et véritable foi, à renoncer à ses erreurs, à les maudire et à les condamner », et à jurer de « ne jamais prêcher à l'avenir et de ne rien dire ni écrire qui puisse faire naître un tel soupçon ». Comme on le sait, il a accepté cette offre « impossible à refuser ». C'était une brève victoire de l'Église qui, bien entendu, n'a pas pu « arrêter la Terre de tourner », mais qui a contribué dans une large mesure de ralentir les progrès de la science.

On peut en dire beaucoup sur les savants et la science au XVIIIe siècle, mais on ne peut certainement pas affirmer qu'ils disposaient des meilleures conditions dans les universités de l'époque. Dans de nombreux pays, les universités commençaient à souffrit d'une sorte d'essoufflement, que l'on peut même qualifier d'état pathologique. Il se manifestait par la conviction du personnel qu'il suffisait de relativement peu de temps à consacrer au travail pour mener une vie confortable, digne et prospère. Des efforts éventuels pour se distinguer passaient rarement par un réel engagement dans l'enseignement ou dans la recherche universitaire – c'était plus souvent la démonstration de l'attachement à l'église, aux privilèges et aux postes universitaires[76]. À cet égard, peu de choses ont changé jusqu'à la première moitié du XIXe siècle, sinon au pire, surtout pendant la restauration – qui débute en 1815 et qui est une tentative de retour à la situation d'avant la Révolution Française, période appelée *ancien régime*. Dans la vie de nombreuses universités de cette époque, cela se traduisait par

76 George Macaulay Trevelyan évoquant la situation à Oxford et à Cambridge, « les deux seules universités d'Angleterre », rappelle qu'elles excluaient tous ceux qui n'étaient pas membres de l'Eglise anglicane et offraient une instruction si médiocre et si onéreuse à ceux qu'elles daignaient admettre que le nombre d'étudiants se réduisit lamentablement et devint inférieur de plus la moitié à ce qu'il avait été à l'époque de Laud et de Milton [c'est-à-dire deuxième moitié du XVIe siècle – NdA], leurs professeurs « avaient absous leur conscience de l'obligation de lire, de penser ou d'écrire. Leur conversation tournait uniquement autour des affaires du collège, de la politique tory, d'anecdotes personnelles et de scandales privés ». Cf. G.M. Trevelyan, *Histoire sociale de l'Angleterre*, Op., cit. p. 460.

écarter des postes les professeurs dont la pensée ne correspondait pas à l'image du « bon vieux temps », ni même à l'image de l'époque passée à l'histoire sous le nom de « temps des machines à vapeur » (comme celle des premiers chemins de fer). Cela a fait que beaucoup de chercheurs indépendants et – ce qui n'est pas moins important – qui prenaient mal la rigueur imposée par l'Eglise (comme les injonctions que l'on trouve dans le *Syllabus* du pape Pie IX publié en 1864) cherchaient à mettre en œuvre leurs projets scientifiques en dehors des universités de l'époque.

Charles Darwin (1809–1882) en fait partie et, bien qu'il soit diplômé de l'Université de Cambridge (où il a étudié les sciences naturelles), à aucun moment de sa vie scientifique, il n'était lié professionnellement, ni à cette université, ni à une autre. Cependant, il était tellement passionné par la recherche, que ses succès sont inscrits en « lettres d'or » dans l'histoire des découvertes scientifiques (il serait intéressant de voir au moins l'une de ces « lettres d'or »). Son voyage à bord du navire Beagle est entré dans l'histoire, ainsi que ses recherches indépendantes en Amérique du Sud sur les espèces de plantes et d'animaux qui s'y trouvent. Ses biographes – Michel White et John Gribbin – décrivant le déroulement de cette expédition déclarent que « Charles était en pleine forme, il était en bonne santé, il était assoiffé de découvertes et de savoir. Chaque nouvelle expérience générait des milliers de questions. Certaines ont pu trouver la réponse immédiatement grâce à des expériences appropriées, d'autres ont dû attendre jusqu'à ce qu'il trouve le temps d'entériner ses expériences et de créer un système cohérent qui expliquerait ce qu'il a pu voir »[77]. Et il l'a créé (il se présente sous le nom de théorie de l'origine des espèces par sélection naturelle), sauf qu'il n'a pas été le seul à le faire, le démontrer et expliquer que les espèces apparaissent et se reproduisent de cette manière. De façon convaincante le présentent les biographes de Darwin, rappelant les travaux de plusieurs autres savants du passé (tels que, entre autres, Th. Malthus) et ses contemporains (tels que W. Hooker et A. R. Wallace). Darwin a d'ailleurs maintenu des contacts scientifiques avec certains d'entre eux, a échangé des idées et des expériences, ainsi que son œuvre principale, le traité intitulé *L'origine des espèces* publié en 1858 « motivé par la crainte que le livre de Wallace ne le devance »[78]. De toute évidence, cela ne signifie pas non plus un manque d'indépendance dans la

77 Cf. M. White, J. Gribbin. *Darwin. Żywot uczonego [Darwin. La vie d'un savant]*, Wydawnictwo Prószyński I S-ka, Warszawa 1998, p. 82 et s.

78 « (…) en fait, après la publication de *L'origine des espèces*, Wallace a abandonné tous ses projets d'écrire un livre similaire » (*Ibidem*, p. 228)

recherche, ni une suggestion qu'il s'attribue les mérites de quelqu'un d'autre. En revanche, cela signifie une situation dans laquelle l'indépendance se mesure à la capacité de trouver des scientifiques qui mènent des recherches similaires aux nôtres, qui partagent nos découvertes avec nous et qui, malgré tout, nous devancent juste avant la ligne d'arrivée – si l'on peut appeler ainsi la publication des résultats de ses propres recherches avant ceux des autres. De nos jours, il est courant (du moins dans les disciplines qui ne posent pas de problèmes majeurs avec leur aspect scientifique) que les devancés l'acceptent parfois avec compréhension et dignité, et parfois ils s'offensent, mais tous doivent le supporter d'une manière ou d'une autre. Après tout, si les savants devaient penser à ne blesser personne, alors la science ne ferait pas de progrès.

2 L'autonomie des scientifiques aux Etats-Unis

Selon le pays, la recherche d'autonomie par les scientifiques et son appréciation change de caractéristiques. La tradition académique y est pour beaucoup, ainsi que les réalités sociales que la communauté académique doit prendre en compte ; et même si elle n'y est pas particulièrement disposée, ceux dont dépend leur vie professionnelle y penseront et ce ne sera pas forcément avantageux. Bien évidemment, dans cette évaluation, on peut se limiter à ce qui se passe autour des réalisations scientifiques de d'un seul pays, mais en règle générale, il est assez difficile de copier avec précision. Dans les pays où la tradition académique est relativement courte, et même si elle est assez longue, mais n'a pas survécu ou s'est effacée pour diverses raisons, de nombreuses tentatives ont été faites visant à aligner leurs pratiques sur celles des pays où la vie universitaire fonctionne mieux. Parfois cela réussit au point que l'imitation est à certains égards identique à l'original ; mais seulement à certains égards et on peut parler seulement de similitudes.

Weber l'a déjà remarqué en 1917 lors de sa conférence à Munich intitulée *La science comme vocation*. Il y évoquait, entre autres, les différences entre le modèle de carrière des universitaires américains et allemands et les tentatives de transférer les solutions américaines vers la société allemande. En même temps il critiquait ces tentatives, car le modèle américain de fonctionnement des universités, à son avis, reproduit ce qui se passe dans les entreprises capitalistes ; avec tous ses inconvénients dont surtout la bureaucratie et la position inférieure d'enseignant auxiliaire ressemblant à celle d'un salarié en bas de l'échelle (« à peine plus haut que l'ouvrier non qualifié »), celle de maître de conférence un peu mieux payé, mais plus chargé, et celle de professeur au

niveau de chef d'entreprise bénéficiant d'un tel pouvoir que « de bonne foi, il se croit propriétaire de l'entreprise »[79].

Et donc ? Rien n'a changé ou presque depuis que ces objections ont été formulées par M. Weber et il est facile de trouver des similitudes dans les universités européennes. Pour les intéressés, je propose la lecture des recommandations des commissaires de l'Union Européenne mises en œuvre au niveau ministériel dans les pays de l'UE sous le nom commun de « processus de Bologne ». À mon avis, cette « bolognisation » est essentiellement la même américanisation contre laquelle M. Weber a mis en garde – à la différence qu'elle a été « saupoudrée » de slogans de l'Europe unie sous le drapeau de l'Union Européenne. Ces remarques générales ne sont pas censées être le début de la bataille contre la « bolognisation », mais seulement une justification de la distinction que l'on fait ici du type américain d'indépendance scientifique. Ce que je vais présenter par la suite dans cette partie peut toutefois être traité comme une sorte de *votum separatum* face aux fidèles à la grandeur et à la perfection américaines ; et ceux qui croient que tout ce qui se trouve en Amérique est le meilleur sont nombreux et non seulement en Amérique, mais aussi en Europe, y compris en Pologne.

Avant tout, quelques informations de base sur l'enseignement supérieur américain. Je me réfère ici à l'article intitulé *Modèle de carrière universitaire aux États-Unis*. Son auteur parle du nombre de « 6,5 mille » établissements d'enseignement supérieur fonctionnant aujourd'hui aux Etats-Unis « dont 4200 collèges et universités, où l'éducation se termine par un diplôme, et 2300 instituts, qui délivrent des certificats à l'issue des études »[80]. La grande majorité de ces universités remplissent exclusivement ou principalement des fonctions éducatives et ce, au niveau de Licence (*Bachelor's degree*). Ceux qui ont reçu ce diplôme universitaire peuvent poursuivre leurs études au niveau de Master (*Master's Degree*) et plus tard, en doctorat d'Etat (*PhD*). Toutefois, seules certaines universités américaines ont le droit d'attribuer ce dernier diplôme et, parmi elles, les meilleures universités sont membres de la prestigieuse « Ivy League » (selon le classement rigoureux, elles sont au nombre de 8, alors qu'un

79 Cf. M. Weber, *Nauka jako zawód i powołanie* [*La science comme vocation*], dans : Z. Krasnodębski, *M. Weber*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1999, p. 199 et s.

80 Cf. B. Jałocha, *Model kariery akademickiej w Stanach Zjednoczonych* [*Modèle de carrière universitaire aux Etats-Unis*], dans : *Zarządzanie Publiczne [Gestion publique*] nr 3(7) 2009, Zeszyty Naukowe Instytutu Spraw Publicznych Uniwersytetu Jagiellońskiego [Cahiers Scientifiques de l'Institut des affaires publiques de l'Université Jagellonne], p. 87 et s.

groupement moins strict en compte 13)[81]. « Le système américain ne prévoit pas de grade de professeur ou de titre postdoctoral. On peut devenir professeur après un doctorat – le professorat est un poste pris à l'université. Le système éducatif américain distingue plusieurs types de professeurs, en fonction de l'expérience dans l'enseignement, de la position dans le milieu universitaire et des travaux de recherche ». Dans les universités américaines, la bataille n'a pas tant pour but d'obtenir un poste de professeur d'université qu'un emploi permanent (dit « *tenure* »)[82]. Dans une certaine simplification, on peut admettre que cet emploi signifie la reconnaissance d'un enseignant d'une université comme scientifiquement indépendant. Il y a aussi des universités aux États-Unis où le type de poste *tenure* n'existe pas, mais il y en a d'autres comme, par exemple, celui de *research profesor*, qui signifie également l'indépendance scientifique. Quoi qu'il en soit, ce pays impressionne (non seulement les Américains, mais aussi les observateurs de la vie universitaire extérieurs), à la fois par le nombre d'établissements et par la multitude de moyens permettant d'atteindre le statut d'indépendance scientifique.

Comment se présente la qualité des travaux de recherche ? Si elle ne se mesure qu'au nombre de lauréats du prix Nobel américains, elle est également impressionnante (les Américains représentent plus de 80% des lauréats de ce prix prestigieux)[83]. Si, en revanche, on évalue le nombre des découvertes scientifiques et d'inventions techniques les plus significatives, les indicateurs parlent également en faveur des Américains. Si l'on pense à la capacité des

---

81 Les 8 universités les plus prestigieuses sont : l'Université Brown à Providence (RI), fondée en 1764 sous le nom de Rhode Island College ; l'Université Columbia à New York, fondée en 1754 sous le nom de King's College ; Université Cornell à Ithaca (NY), fondée en 1865 ; Dartmouth College à Hanover (NH), fondé en 1769 ; L'Université Harvard à Cambridge (MA), fondée en 1636 ; Université de Pennsylvanie à Philadelphie (PA), fondée en 1751 sous le nom d'Academy of Philadelphia ; Université de Princeton à Princeton (NJ), fondée en 1746 sous le nom de College of New Jersey et Université Yale à New Haven (CT), fondée en 1701 sous le nom de Collegiate School. Le nom vient de la coutume initiée en 1800 par les étudiants de Harvard, de planter du lierre sur les murs des bâtiments.

82 « *Tenure* est un type d'emploi académique qu'un scientifique reçoit après une période d'essai. Il assure certains droits à ce qu'on appelle la liberté académique et la possibilité de participer à la gestion de l'institution scientifique où l'on a reçu le poste permanent. » (*Ibidem*., p. 91).

83 Selon les données de 2010, ils étaient au nombre de 320. Il y avait 116 Britanniques sur la liste, 103 Allemands, 54 Français. Les autres nations sont beaucoup moins représentées.

universitaires américains à obtenir des subventions pour la recherche, pour ensuite les « transformer » en succès scientifique et financier (succès personnel et celui de l'université), on peut certainement en apprendre beaucoup (ou du moins, il faut essayer)[84]. De nombreux chercheurs d'autres pays qui essaient de prendre l'exemple, sinon d'apprendre quelque chose des Américains, ou au moins observer avec plus d'attention le succès impressionnant de chercheurs américains, font l'indispensable pèlerinage aux États-Unis, lieu « sacré » telle La Mecque. On peut se poser une autre question : si la recherche universitaire si porte si bien aux Etats-Unis, comment expliquer les voix critiques qui s'élèvent à l'égard des universitaires et des universités américaines ? Les observations de Max Weber (formulées après son retour d'Amérique) ne sont pas exceptionnelles, elles n'appartiennent pas non plus aux critiques les plus fortes. Cependant, je ne voudrais ni accuser ni, encore moins, me faire « l'avocat du diable », car il faudrait séjourner plus longtemps aux Etats-Unis pour se faire une opinion mieux établie au sujet des scientifiques et des universités locaux. Je mentionne ici les opinions de deux professeurs qui ont passé la majeure partie de leur vie académique dans les murs des universités américaines. Ce sont de vrais philosophes (dont on dit parfois qu'ils trouvent toujours anguille sous roche), mais il arrive aussi qu'au moins certains d'entre eux ont tout à fait raison.

Richard Rorty (1931–2007) qui fait partie de ces philosophes, est diplômé de l'Université de Chicago (licence et maîtrise en philosophie) et de l'Université Yale (où il a obtenu son doctorat). Il est également professeur de philosophie dans plusieurs universités américaines. Il évoque l'ambiance de ces universités où il a étudié et travaillé sur son *Autobiographie intellectuelle*. On apprend qu'il appartenait à un groupe de « jeunes talents », même remarquablement doués et intéressés par des philosophes sérieux ou raisonnablement sérieux (tels que Nietzsche, James, Dewey, Heidegger, Gadamer, Davidson, Putnam, Derrida, Dennett et Wittgenstein). Déjà dans la première période de sa vie, il manifestait son indépendance en essayant de réconcilier indépendamment ces philosophes, pourtant si différents[85]. Il avait d'excellents professeurs à l'Université

84 « Le facteur décisif dans la compétition pour un poste est de trouver des fonds pour financer ses projets de recherche, ce qui soutient financièrement toute la faculté. Il est à noter que la majorité du revenu des professeurs aux États-Unis ne provient pas d'un salaire mais de subventions de recherche. (…) C'est la raison pour laquelle personne ne donne son accord, encore moins la promotion, à un professeur qui ne génère que des charges financières pour l'employeur. » (*Ibidem*, p. 94 et s.)

85 « J'ai connu mon premier couple de philosophes à l'âge de treize ans. C'étaient Platon et Nietzsche. Ma réaction a été suivante : ils ne peuvent pas avoir raison en même

de Chicago et à Yale. A Chicago, il y avait, entre autres Richard McKeon et Rudolf Carnap, tandis qu'à Yale, Carl G. Hempel et Richard Schmitt ; « Ils lui ont donné beaucoup d'occasions de perfectionner ses compétences en matière d'argumentation » et McKeon lui a appris comment démontrer l'irréfutabilité de toute position philosophique en redéfinissant les termes et en adoptant des thèses initiales différentes.[86].

Ses ennuis professionnels ont commencé quand il a grandi intellectuellement au point de commencer à mettre en cause le sens de la philosophie pratiquée par ses professeurs de Chicago et Yale. Il l'a exprimé dans son ouvrage publié en 1989 *Contingence, ironie, et solidarité*. Sa thèse générale se résume à l'affirmation selon laquelle ni les uns ni les autres n'ont raison, mais ceux qui, comme dans le passé le pensaient F. Nietzsche et M. Heidegger, et maintenant M. Foucault et J. Derrida, croient qu'au fond, la philosophie n'est pas une science. En revanche, elle peut être de la bonne littérature, qui présente et s'interroge sur le problème de l'existence humaine.[87] La réaction des professeurs de philosophie des universités dont il était issu était facile à prévoir – elle peut se résumer brièvement par : « Nous vous remercions, Monsieur Rorty, vous pouvez chercher une place dans une autre université ». Il l'a donc non seulement cherchée, mais il en a également trouvé une. Après tout, les universités américaines ont accueilli de nombreux dissidents ; dans son cas, il s'agissait d'abord de l'Université de Princeton, puis de l'Université de Virginie et enfin, celle de Stanford. Il traitait ce déplacement d'université à université avec une certaine distance et même avec une dose d'ironie joyeuse (à propos du poste occupé à la dernière de ces universités, il a écrit qu'il « se sentait enfin en poste transitoire de philosophe d'études à la mode »). On peut penser de la même manière au

---

temps, bien qu'il y ait certainement un moyen de les concilier ». Cf. R. Rorty, *Autobiografia intelektualna* [*Autobiographie intellectuelle*], dans : Przegląd Filozoficzny nr 3 (79), Année 20, Warszawa 2011, p. 12 et s.

86 « Schmitt me fit enfin remarquer que je commençais à me transformer en monomaniaque ennuyeux, ce qui me poussa à rechercher une manière plus constructive de pratiquer la philosophie. La philosophie analytique semblait être une alternative évidente » (*Ibidem*, p. 16).

87 « Dans *Contingence*, j'ai essayé une fois de plus, de réconcilier deux axes de pensée, ainsi que deux ensembles de lecture, que j'ai trouvés tout aussi émouvants. L'un était l'idée commune à Nietzsche et à Oscar Wilde selon laquelle la perfection esthétique est l'objectif de la vie humaine. Le deuxième était la déclaration commune à Kant, Mill, Rawls et Dewey que notre responsabilité envers les autres est une priorité » (*Ibidem*, p. 31).

rêve américain comme s'il s'agissait d'un pays où la liberté permet, sans aucune conséquence négative, d'avoir et de manifester des idées qui s'écartent de celles des autorités d'un environnement donné.

Le deuxième philosophe que je me dois d'évoquer est Allan Bloom (1930–1992), également diplômé de l'Université de Chicago et ayant en partie les mêmes maîtres (comme Richard McKeon), puis chargé de cours à l'Université à Cornell, Toronto, Yale et à Chicago. Il s'est fait connaître par la publication en 1987, de l'essai intitulé *L'âme désarmée* (*The Closing of the American Mind*). Juste après sa sortie, il a reçu des critiques positives (publiées notamment dans le *New York Times*, le *Newsweek* et le *Washington Post*). Plus tard, cependant, il y a eu un certain « repentir » (si c'est ainsi qu'on peut appeler l'apparition d'articles très négatifs dans les mêmes périodiques). En fait, les critiques ont dû relire l'ouvrage plus attentivement, et voir « s'allumer un signal rouge » ou même s'entendre dire le classique « c'est l'hôpital qui se moque de la charité ». Il faut dire tout de même que l'auteur de l'ouvrage n'avait d'intention ni de se moquer ni de faire rire le lecteur. Il semble plutôt que son objectif était de ridiculiser la « fanfaronnade » américaine (il faut comprendre : la conviction des Américains de leur supériorité « par-dessus tout ») ou au moins de « pincer ce grand ballon » qui flotte au-dessus des têtes des Américains présomptueux et de leurs admirateurs. La question de savoir dans quelle mesure a-t-il réussi à obtenir cet effet est à débattre, mais sans conteste est sa tentative de montrer et de démontrer que la culture américaine, dans ses formes les plus typiques, n'atteint pas le niveau très élevé, bien au contraire (appelée culture pop). Par ailleurs, il déplore les représentants américains des sciences sociales et humaines enseignant dans des universités américaines qui ne possèdent pas assez d'indépendance pour formuler des théories originales, et ceux qui donnent des cours à leurs étudiants sont souvent de piètres copies des originaux européens.

Je ne donnerai que quelques exemples développés par Bloom dans *L'âme désarmée* concernant des imitations et le fait que les professeurs produisent des copies plutôt médiocres. Pour commencer, les philosophes et la philosophie : Bloom est convaincu que de véritables grandeurs dans ce domaine sont nées en Europe et qu'en fait, elles sont restées en Europe. Dans la première partie de l'essai – intitulée *Un sol vierge* – il affirme qu'en Amérique « il n'existe aucun équivalent de Descartes, de Pascal, ni bien sûr de Montaigne, de Rabelais, de Racine, de Montesquieu et de Rousseau »[88]. La situation des psychologues américains et de la psychologie ne semble pas meilleure. À la fin de cette

88 « Ce n'est pas là une question de qualité : le problème est de savoir s'il existe ici un seul écrivain qui soit nécessaire à la construction de notre édifice spirituel, qu'il faille avoir lu et médité pour mériter d'être qualifié d'instruit … ». Cf. A. Bloom, *L'âme*

partie de ses considérations, il rappelle sa discussion avec un professeur de psychologie de l'Université Cornell et tente de montrer que son interlocuteur ne sait pas vraiment de quoi il parle (et il s'agit d'une question aussi importante que celle d'éradiquer les préjugés). Par la suite, il déclare à plusieurs reprises que la psychologie américaine est « du Freud simplifié »[89]. De même, il porte son jugement sur la sociologie américaine – représentée, entre autres, par Talcott Parsons – dont la théorie est, selon Bloom, « du Weber simplifié », mais ce dernier n'était pas non plus sans « péché d'imitation ».[90] Il voit la « planche de salut » pour la culture universitaire américaine dans le retour aux origines européennes, non seulement modernes mais aussi anciennes – en particulier la philosophie de Platon.[91]

3 L'autonomie des scientifiques en Pologne

Les traditions universitaires polonaises sont certes plus anciennes qu'américaines, car elles remontent au XIVe siècle et commencent à l'Académie de Cracovie fondée en 1364 par le roi Casimir le Grand, renommée en 1400 en l'Université Jagellonne, mais cette université a connu aussi bien de belles que de tristes années. Elle était en plein essor au XVIe siècle, parmi ses étudiants de l'époque, il faut noter, entre autres, Nicolas Copernic (il en sort diplômé en 1495, mais sans obtenir le diplôme universitaire). Assez souvent, d'ailleurs, des élèves plus ambitieux complétaient leurs études dans des universités occidentales (dans le cas de Copernic, il s'agissait des universités de Bologne et de Padoue). Au XVIIIe siècle, l'université de Cracovie (à l'instar des universités fondées à Lviv et à Vilnius) a rejoint le groupe peu glorieux d'universités européennes où

---

désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale, Les Belles Lettres, Paris 2018, p. 62 et s.

89 Mais le problème ne réside pas seulement dans le fait que les psychologues américains suivent Freud de façon maladroite, mais aussi, dans le fait que « les psychologues comme Freud se trouvent dans une position intenable, à mi-chemin entre la science, qui n'admet pas l'existence des phénomènes qu'il veut expliquer, et l'inconscient, qui n'est pas du ressort de la science. » (*Ibidem*, p. 264).

90 « Weber tend à démontrer qu'il n'existe pas de nécessité matérielle, que les *Weltanschauungen* (…), que c'est l'esprit qui commande à la matière, non le contraire. La philosophie de Weber a donc pour effet de rétablir l'ancienne opinion selon laquelle les individus comptent pour quelque chose, sont libres et ont besoin de dirigeants. » (*Ibidem*, p. 276).

91 Il considère comme significative son œuvre de traduction de la République de Platon publiée en 1968, avec son commentaire.

la vie universitaire se déroulait mollement. Pour faire plus et mieux, les professeurs s'attachaient à l'Eglise et à leur évêque. Hugo Kołłątaj (il était également un des élèves de l'Université de Cracovie) le décrit dans le compte-rendu de « l'inspection de 1777 ». Pour résumer l'avis de cet inspecteur, l'université était semblable à un « squelette de mammouth antédiluvien » avec, comme principal responsable de cet état, les jésuites qui définissaient les normes d'éducation et de recherche dans cette université.[92] Les réformes de Kołłątaj ont conduit en effet à une amélioration de la situation de l'université, mais pour une courte période, car ensuite, la Pologne a connu sa période des annexions successives du territoire (Partages) par ses trois voisins (la Russie, l'Autriche et la Prusse) qui imposaient (et ce, jusqu'en 1918) leurs normes de vie universitaire.

En 1918, sur le territoire de l'Etat polonais restauré renaissent les activités des universités les plus anciennes, comme l'Université Jagellonne, l'Université de Lviv, l'Université Stefan Batory à Vilnius et quelques autres, nouvellement créées. Au total, dans la période d'entre les guerres (1918–1939) il y avait relativement peu d'universités en Pologne, seulement 20 (dont 13 appartenant à l'État) et encore moins assurant des recherches et une formation de haut niveau. A la question : quelles étaient les règles pour accorder l'indépendance de chercheurs employés dans les universités polonaises dans l'entre-deux-guerres, on peut répondre assez brièvement : généralement elles étaient identiques à celles des universités des pays qui s'étaient auparavant partagés la Pologne. Dans le cas de mon Alma Mater, c'est-à-dire de l'Université de Poznań, la carrière universitaire commençait au grade d'assistant, passait par celui de docteur, maître de conférences, et jusqu'au professeur. Le seuil qu'il fallait dépasser pour obtenir le statut de chercheur indépendant était l'habilitation, il reste encore aujourd'hui quelques « résidus » de ce parcours.

Néanmoins, seules les personnes peu familiarisées avec les réalités de la vie universitaire en Pologne après 1945 peuvent admettre que la qualification de docteur habilité est dans la grande majorité des cas synonyme de l'indépendance scientifique effective. Pendant de nombreuses années, l'importance de ce grade universitaire était dépréciée, et pas seulement de celui-ci, il en était de même pour le diplôme de docteur et le titre de professeur. Les décideurs

92 « Si l'Académie de Cracovie n'était pas persécutée par les jésuites (…), ce qui l'empêchait de maintenir le bon niveau des enseignements pour lesquels elle était réputée pendant deux siècles … ». Cf. H. Kołłątaj, *Rapport de l'inspection de l'Académie de Cracovie faite en 1777*, dans : Wybór pism naukowych [Oeuvres scientifiques choisies]. Warszawa 1953, p. 155 et s.

politiques y ont joué un certain rôle, mais ils n'auraient rien pu faire sans compréhension et soutien d'une partie de la communauté universitaire. Cela est particulièrement évident dans les premières années après la guerre. Cette période est appelée – selon le point de vue – celle de création et de consolidation du pouvoir populaire (selon ceux qui en ont tiré le plus d'avantages) ou de répression stalinienne, consistant, entre autres, à retirer certaines personnes « déloyales » de fonctions publiques ou à ne pas les autoriser à occuper les postes, ou encore, licencier ceux dont le mode de vie n'inspirait pas la confiance des autorités de l'époque. Souvent, il suffisait que quelqu'un fût issu d'une famille dite intellectuelle, pour figurer sur la liste des citoyens de la deuxième catégorie ou pire, de ne pas être autorisé à exercer des professions nécessitant la confiance publique ; la profession d'enseignant en faisait certainement partie, ainsi que celle d'enseignant universitaire. A ce sujet, beaucoup a été dit – et non seulement sur ce qui se passait en Pologne de l'époque[93].

Je n'aimerais pas frapper quelqu'un ou quelque chose qui est déjà « à terre ». Par conséquent, je dirai brièvement : c'était une période où l'idéologie communiste avait un net avantage sur le bon sens ordinaire, et son pouvoir de persuasion était tel que les gens ne résistaient pas, non seulement les personnes sans instruction et mal instruites, mais aussi une partie des intellectuels de l'époque. La littérature post-communiste qui fait ses comptes avec cette période, a adopté une expression de Czesław Miłosz « la pensée captive »[94]. Sous de nombreux aspects importants, la « pensée » en question diffère de « l'esprit fermé » décrit par A. Bloom. Cependant – comme dans ce premier cas – il était caractéristique de croire de manière authentique, mais peu rationnelle, que nous vivions déjà dans un monde nouveau, bien meilleur que le précédent, ou bien qu'il suffise de très peu pour l'atteindre, et ceux qui en doutent ou nous empêchent de nous y retrouver, ne méritent pas notre respect[95]. Dans le livre de H. Słabek déjà cité,

93 Pour approfondir, je recommande le *Livre noir du communisme* (sous-titré « *Crimes, terreur, répression* ») et l'ouvrage de Michał Heller et Aleksander Niekricz intitulé *Utopia u władzy [Utopie au pouvoir*] (Zysk i S-ka, Poznan 2016).

94 Cf. Cz. Miłosz, *Zniewolony umysł [La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*], Wydawnictwo Literackie, Kraków 1989.

95 « Le nouveau régime suscitait la curiosité et l'intérêt des intellectuels même hostiles à lui. (…) En somme, contrairement au passé, les créateurs de culture et de science (…) devenaient modèles de comportement social et d'aspirations. Le beau rêve des intellectuels traditionnels de la victoire des valeurs spirituelles sur l'idolâtrie du profit et de la richesse étrangers devenait réalité. C'était, semble-t-il, une époque exceptionnelle pour les intellectuels, capable de donner vie à leurs rêves artistiques et sociaux ». Cf. H. Słabek, *Intelektualistów obraz własny. W świetle dokumentów*

il n'y a que quelques références à l'environnement universitaire (le sujet principal sont les écrivains polonais), mais déjà à partir de ce seul aspect, on peut se rendre compte que non seulement ce milieu participait à la diffusion et à la consolidation de l'idéologie marxiste et à la foi au communisme, mais qu'il a également produit des pages importantes à cet égard[96]. Avec le temps, certains ont connu un « réveil » intellectuel, et même une sorte d'embarras de s'être laissé si facilement séduire par les « charmes » du marxisme et du communisme ; mais seulement quelques-uns, car il y avait aussi ceux qui, même lorsqu'ils ont perdu leurs postes privilégiés dans les universités polonaises et ont émigré à l'étranger, gardaient obstinément leurs convictions.[97]

Leszek Kołakowski (1927–2009) fait partie de ces « réveillés ». Sa formation académique (dans le domaine de la philosophie), venait d'abord du cursus à l'Université de Lodz, puis à Varsovie. Il s'est inscrit dans l'histoire de l'Université de Varsovie non seulement comme professeur (il a dirigé le département de l'histoire de la philosophie moderne en 1957–1968), mais aussi comme l'un de ces huit étudiants qui, en 1950, ont adressé à l'autorité une lettre ouverte pour protester contre les séminaires du prof. Władysław Tatarkiewicz (remarquable expert de l'histoire de la philosophie). Ils l'accusaient d'avoir une « attitude manifestement hostile à la construction du socialisme en Pologne »). Il revenait, des années après, à son « esprit captif » pendant la période de Lodz, dans sa conférence de 1992, donnée à l'occasion de la remise du doctorat *honoris causa* par l'Université de Łódź. Selon ses propres souvenirs, « lors d'un séminaire,

---

autobiograficznych, 1944 – 1989 [Portrait des intellectuels. D'après des documents autobiographiques], Książka i Wiedza, Warszawa 1997, p. 54 et s.

96 « De nombreux jeunes chargés de cours venus de l'URSS avec l'armée polonaise, où ils avaient le plus souvent des fonctions de responsables politiques, se sont joints à l'équipe de professeurs d'université. Parmi eux se trouvaient des économistes ambitieux (Włodzimierz Brus, Maksymilian Pohorille, Bronisław Minc, Seweryn Żurawicki), des philosophes (Adam Schaff, Bronisław Baczko, Stefan Morawski, Jakub Litwin), des juristes et des historiens (Stefan Rozmaryn, Stanisław Ehrlitch, Leon Schaff, Juliusz Bardach, Leon Grosfeld) » (*Ibidem*, p. 56).

97 Adam Schaff (1913–2006), l'un des idéologues et philosophes marxistes les plus importants et les plus influents, et ce, jusqu'à la fin de sa vie, était fondateur (en 1950) de l'Institut de Formation des Cadres Scientifiques près du Comité Central du Parti Ouvrier Unifié Polonais, et plus tard (en 1954), de l'Institut des Sciences Sociales au Comité Central du POUF (H. Słabek appelle ses étudiants « les janissaires du régime »). Après les « événements de mars 1968 » (et la campagne contre les intellectuels juifs qui l'accompagnait), il poursuivait son activité scientifique à l'étranger (notamment en Autriche).

j'exposait la théorie scientifique de Poincaré, le grand mathématicien français qui a écrit plusieurs ouvrages théoriques importants. Je les ai étudiés avec attention. Vous savez, quand vous avez vingt ou vingt et un ans, vous vous prenez souvent pour omniscient ; J'étais aussi dans cet état et n'est que très lentement que je perdais de ma superbe. Prétentieux que j'étais, j'ai écrasé Poincaré comme un ver ».[98] Il y a là de l'auto-dérision, mais dans ces années sombres, un tel comportement n'amusait personne et certainement pas ceux qui, comme dans le cas du professeur cité W. Tatarkiewicz, ont été privés de leurs poste de maître de conférences dans les universités polonaises et ont dû chercher du travail ailleurs. L'exemple de cette « séduction » marxiste cité ici, puis de la libération de son emprise, nous montre que l'indépendance scientifique (même dans la discipline aussi incoercible qu'est la philosophie) est non seulement possible, mais souvent salutaire pour la science et le savant. Leszek Kołakowski a rédigé une série de monographies scientifiques importantes, dont notamment une étude postcommuniste *Grands courants du marxisme*, qui était appréciée dans de prestigieuses universités occidentales.[99]

Cependant, dans les universités polonaises, des philosophes aussi talentueux étaient relativement peu nombreux – aussi bien en ces années difficiles qui ont marqué l'histoire sous le nom de stalinisme, qu'après 1956, c'est-à-dire après la percée qui s'est traduite par la persistance des mêmes forces politiques au pouvoir, mais, malgré tout, qui a permis une certaine libération du rôle « protecteur » de l'idéologie imposée par le parti unique. De tels chercheurs étaient plus nombreux dans d'autres disciplines scientifiques, mais eux aussi se heurtaient à des obstacles qui les empêchaient de déployer des « ailes » pour atteindre une indépendance telle que celle de leurs homologues occidentaux. Les autorités

98 Por. L. Kołakowski, *Diabeł kłamie również, kiedy mówi prawdę* [*Le diable ment aussi quand il dit la vérité*] dans : *Honoris Causa. Księga pamiątkowa ku czci Leszka Kołakowskiego [Livre commémoratif en l'honneur de Leszek Kołakowski]*, Wydawnictwo Łódzkie, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź, 1994, p. 17 et s.

99 En 1972–1991, il a enseigné à l'Université d'Oxford, puis, en qualité *de Honory Member of Staff*, à l'Université Yale, ensuite à l'Université de New Haven, à l'Université de Californie et à l'Université de Chicago. Une contribution intéressante à la discussion sur l'indépendance des marxistes est la partie III de son étude *Grands courants du marxisme*, intitulée : *Répartition*. Ses personnages principaux sont les idéologues du marxisme, qui lui ont apporté d'importantes corrections, et que les marxistes orthodoxes traitaient de « révisionnistes ». Cf. L. Kołakowski, *Główne nurty marksizmu. Powstanie – rozwój – rozkład [Grands courants du marxisme. Naissance – croissance – répartition*], Wydawnictwo ANEKS, Londyn 1988, p. 790 et s.

« rationnaient » les déplacements à l'étranger et les contacts avec des universitaires étrangers, ce qui aurait pu être formateur ou au moins permettre de confronter les travaux, sans quoi il est difficile de compter sur un succès scientifique sérieux. Les sciences humaines et sociales vivaient une situation particulièrement difficile. Après la période de « dégel » mentionnée, bien que le nombre d'établissements d'enseignement supérieur et le besoin d'enseignants académique indépendants aient augmenté en Pologne, le problème de personnel était toujours aussi difficile à résoudre, en particulier dans les disciplines considérées comme soutien à l'idéologie marxiste ; ceux qui ne comprenaient pas ou refusaient de s'acquitter de la tâche, soit ne trouvaient pas de place dans les universités, soit étaient relégués dans des unités de recherche qui, comme dans le cas de l'Académie Polonaise des Sciences, avaient peu d'impact sur la formation des étudiants. La facilité avec laquelle il était possible de déprécier le statut formel et légal d'un enseignant-chercheur indépendant à l'université est illustrée par l'apparition à l'université, après les événements de mars 1968 (et le licenciement des enseignants d'origine juive) des « profs de mars ». Il s'agit d'enseignants sans habilitation, mais en plus, dans de nombreux cas, sans qualifications à toute sorte de recherche indépendante et incapables de concevoir comment et quoi enseigner aux étudiants. Je suis enclin à partager l'opinion de ceux qui pensent que la politique consistant à appliquer l'expression proverbiale « la mauvaise monnaie chasse la bonne » (par laquelle est énoncé le théorème d'économie dit *loi de Copernic-Gresham*) a duré en Pologne jusqu'à la fin de 1989. Dans les années suivantes elle a ralenti, mais n'a pas été complètement abandonnée.

Bien entendu, il y a eu diverses tentatives pour résoudre le problème. Pratiquement toutes les réformes de l'enseignement supérieur polonais à la fin du XXe et au début du XXIe siècle s'attelaient à la tâche, mais cela n'a pas été facile, car le mal passait du niveau central (gouvernemental), puis au niveau de chacune des universités, de leurs facultés et départements et même des unités organisationnelles, jusqu'à chacun des chercheurs ; à ce dernier niveau fonctionnait souvent le principe : ce savant est médiocre, mais il est « des nôtres ». Faire face à ce problème ne devrait pas non plus être facile à l'avenir, tant l'habitude prise tout au long des années fait qu'une grande partie de collègues préférera des collaborateurs de moindre compétence, mais fidèles au patron. Il est inutile de convaincre que l'avenir de la science ne peut être assuré que par des équipes composées d'enseignants qui ont l'étoffe de chercheurs indépendants. Bien sûr, il n'est pas aisé de coopérer avec ce genre de personnes, il faut sans doute s'en séparer à un moment ou un autre, mais ce sera toujours avec profit pour la science et l'université. Il convient de rappeler que l'histoire des sciences connaît

des cas de savants, auteurs de découvertes décisives, mais aussi de ceux qui étaient leurs professeurs et qui parfois les aidaient et parfois les empêchaient d'avancer. Est-ce que cet argument pourra finalement convaincre les puissants du monde universitaire ? Peut-être un jour, mais ce jour-là est probablement loin, les modèles occidentaux et des cas d'exception (comme ceux que présente Rorty) sont à la fois encourageants et décourageants.

IV Jeunes savants

La jeunesse a ses propres droits, certes, on ne peut qu'affirmer l'adage, mais sans oublier que l'adolescence a aussi des devoirs et des défis à relever, notamment celui de développer les compétences et les capacités, souvent très loin de la perfection. Cette remarque paraît indispensable pour celui dont la longue vie et les années d'expérience professionnelle ont donné à penser et à réfléchir. Cependant, je ne voudrais ni réduire la question aux confidences personnelles, ni apporter les observations que j'ai accumulées au fil des années de mon activité. En revanche, je propose une vision plus large et plus approfondie, permettant d'identifier au moins en partie, les côtés positifs et négatifs des jeunes chercheurs.

1 Sources d'information

Selon la nature des sources où nous puisons l'information, notre perception de la réalité, que nous avons à évaluer et à valider, se trouve forcément affectée. Il en va de même pour les jeunes et leurs travaux universitaires. Bien sûr, les sources peuvent être plus ou moins fiables, mais il est vrai que plus leur origine est ancienne, plus on peut avoir des doutes sur leur crédibilité. Cela vaut tant pour ceux dont les auteurs sont chercheurs, que pour ceux qui n'appartiennent qu'à leur entourage. Dans les deux cas, diverses motivations et aspirations déforment la réalité, jusqu'à oser présenter les acteurs des faits décrits sous un jour bien meilleur qu'ils ne méritent ou, au contraire, les dépeindre de sorte que s'ils le pouvaient, ils « se retourneraient dans la tombe » et s'ils vivaient, ils entameraient la procédure pour diffamation. Ce genre d'image de savant se trouve surtout dans des biographies, par contre les hagiographies sont si excessivement élogieuses que même les vrais admirateurs du personnage présenté ont parfois du mal à croire qu'il était parfait et sans le moindre défaut, ou s'il en avait un, ce n'était qu'un « péché de jeunesse », racheté plus tard.

Pour servir d'exemple, citons les récits sur la vie et l'œuvre de Pythagore, mathématicien et philosophe (né vers 572 av. J.-C.). Lui-même n'a rien écrit à son sujet et de nombreux indices suggèrent qu'il était analphabète, mais d'autres ont publié sur lui. Cela a fait du personnage une sorte de gourou en mathématiques et dans les disciplines connexes. Une des descriptions de sa vie se trouve sur les pages de l'ouvrage datant de la première moitié du troisième siècle de notre ère, de Diogène Laërce intitulé *Vies, doctrines et sentences des philosophes*

illustres. On apprend que Pythagore avait d'excellents maîtres et que lui-même est devenu, assez rapidement, un excellent enseignant et grâce à sa personnalité et son savoir, il attirait de nombreux groupes d'élèves, assez diversifiés (« même des étrangers venaient assister à ses conférences »)[100]. Un portrait hagiographique de cet érudit et philosophe a été également donné par Porphyre (mort vers 305 après J.-C). De sa *Vie de Pythagore* émerge une figure qui surpasse les autres, non seulement par ses connaissances et sa sagesse, mais aussi par la pureté de ses mœurs et son courage personnel.[101] Cette source d'information laisse croire que Pythagore était ce qu'on appelle un sage né et maître de l'art oratoire, et qu'il manquait peu pour qu'il accédât aux capacités intellectuelles et morales qui le distinguaient, et qu'il fût reconnu et apprécié par ses proches.[102] On peut même croire qu'il était vénéré comme un dieu ou l'un des dieux (on sait que le culte grec était alors polythéiste). En même temps, il est difficile de croire qu'il avait quelque chose de surhumain, et encore moins crédible est le fait que ces capacités et compétences qui l'ont inscrit dans la mémoire des générations suivantes, ne viendraient pas de sa culture, même de la nature ou des dieux eux-mêmes. De toute façon, le premier et le deuxième récit de la vie et de l'œuvre de Pythagore laisse floue la ligne qui sépare sa jeunesse de sa maturité.

Les lettres constituent une autre source d'information sur la vie et les œuvres de savants importants : les lettres écrites par eux-mêmes et celles qui leur sont adressées. Le genre épistolaire est apparu dans les temps anciens, mais a gagné en popularité à l'époque moderne. Je me référerai ici à l'art de communiquer et de documenter les recherches à différentes étapes de la vie, à travers la riche correspondance (environ 500 pièces) de René Descartes. Je puise dans l'approche monographique de Ferndinand Alquié consacrée à ce philosophe et érudit. Le supplément à sa partie présentant les idées de Descartes, contient une sélection chronologique de fragments de ses lettres au père Marin Mersenne[103]. La

---

100 Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre VII, Charpentier, Paris 1847, en ligne : http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/laerce/8pythagore1.htm

101 Porphyre, *Vie de Pythagore*, Les Belles Lettres, Paris 2003, en ligne : https://archive.org/stream/PorphyreVieDePythagore/Porphyre-Vie-de-Pythagore_djvu.txt

102 Giovanni Reale écrit que, avec le temps, « Pythagore a perdu les caractéristiques humaines et était considéré comme une divinité et vénéré comme une divinité ». G. Reale, *Historia filozofii starożytnej [Histoire de la philosophie ancienne*], t. I, Redakcja Wydawnictw KUL, Lublin 1993, p. 105 et s.

103 Marin Mersenne (1588–1648) appelé la « boîte aux lettres de l'Europe savante », a en effet, correspondu avec de nombreux scientifiques et philosophes – en plus de Descartes – avec Galilée (qu'il a ouvertement défendu), Constantin Huygens, Gilles

première des lettres mentionnées a été écrite le 20 novembre 1629. Son auteur était sans aucun doute perçu alors comme un jeune philosophe et savant (il est né en 1596). On apprend qu'il était alors absorbé par des questions liées à l'utilisation de la langue et notamment « une langue où il n'y ait qu'une façon de conjuguer, de décliner et de construire des mots (…) ce ne sera pas merveille que les esprits vulgaires apprennent en moins de six heures à composer en cette langue ».[104] L'idée est sans aucun doute attrayante, mais en pratique, elle n'est pas très réaliste. De même que celle qui apparaît dans la lettre du 18 mars 1630, toujours adressée au père Mersenne où Descartes suggère que « le mot du beau semble plus particulièrement se rapporter au sens de la vue » ou bien l'idée proposée dans la lettre du 15 avril de la même année, de considérer toutes les raisons métaphysiques et reconnaître « qu'il n'y en a aucune en particulier que nous ne puissions comprendre », ou bien « indiquer les différences et les limites que l'on est en mesure de comprendre ». Il est intéressant de noter que Descartes dans cette lettre, avec sa bravade juvénile déclare qu'il « espère écrire ceci, même avant qu'il soit quinze jours, dans ma Physique » (il a bien écrit cet ouvrage, mais pas dans un délai aussi court) et demande (déjà avec la maturité prudente) à son destinataire : « mais je ne vous prie point pour cela de le tenir secret car je serai bien aise de savoir les objections qu'on pourra faire contre, et aussi que le monde s'accoutume à entendre parler de Dieu plus dignement ». Si l'on prend en compte le fait que le philosophe et savant a toujours tenu ses promesses et a réalisé beaucoup de ce qu'il avait planifié dans sa jeunesse, il mérite une analyse plus sérieuse et approfondie des années où ces idées audacieuses sont apparues dans son esprit.

Les récits des proches et de la famille de savants représentent encore un autre type de source d'information. Certains d'entre eux ont également la forme de lettres et contiennent généralement de nombreuses informations, importantes pour leurs auteurs et destinataires, alors qu'ils le sont moins pour ceux qui se penchent sur l'œuvre et souhaitent connaître le chemin de la réussite. Les biographes de savants se servent de toutes les sources d'information. Un exemple : la biographie intitulée *La vie privée d'Albert Einstein*, par Roger Highfield et Paul

---

de Roberval, Thomas Hobbes et d'autres. Il avait une bonne formation philosophique, dans le domaine des mathématiques et de la physique. Il est l'auteur d'ouvrages tels que : *Quaestiones celeberrimae in Genesim* (1623), *L'impiété des déistes* (1624), *La vérité des sciences contre les sceptiques* (1624). Pour plus d'informations sur Mersenne, voir R. Moreau, *Marin Mersenne et la naissance de l'esprit scientifique*, édition Anagrammes, Perros Guirec 2012.

104 F. Alquié, *Descartes, Œuvres philosophiques*, T. I, Garnier, Paris 1963, p. 227 et s.

Carter. Dans la partie introductive, ses auteurs citent, entre autres, les lettres publiées dans les *Œuvres complètes* du savant qui, à leur avis, « témoignent de la nécessité d'un changement radical de l'idée qu'on a de la personne d'Einstein ».[105] Pour répondre à la question de ce que ces lettres apportent de si important au sujet de la vie et de l'œuvre du savant, on se réfère au chapitre 2 de la biographie – intitulé *Premier amour* (on y apprend qu'il était « séducteur » – ce qui, après tout, n'est ni un péché ni rien d'inhabituel), mais aussi au chapitre 3, et surtout, le chapitre suivant, intitulé *Question sensible*. On y découvre le grand amour de jeunesse d'Einstein et sa future épouse, la jeune Mileva Maric, importante aussi du point de vue scientifique concernant la paternité exacte de la théorie de la relativité. Bien que ces biographes ne souscrivent pas à la thèse selon laquelle son coauteur était la partenaire d'Einstein à l'époque, ils pensent qu'il y a « des raisons de croire que Mileva l'aidait » à préparer l'article où, pour la première fois, cette théorie était présentée.[106] Le problème réside dans le fait que dans les années ultérieures il a agi comme son unique auteur et ne voulait pas partager son succès avec qui que ce fût.

Dans chacun des exemples cités ici, on peut trouver des éléments d'objectivité et de subjectivité dans la présentation et l'appréciation de jeunes chercheurs. Les avis subjectifs semblent prévaloir, en particulier rapportés par des membres de la famille la plus proche des savants. Prenons par exemple les souvenirs de Jane Hawking, épouse (durant 25 ans) de l'un des plus grands scientifiques de notre époque (physicien et cosmologiste) Stephen Hawking, auteur de, entre autres, *Une brève histoire du temps*. Il y présente sa théorie de l'inflation cosmologique (selon ce modèle l'expansion de l'univers le conduira à sa fin)[107]. L'auteure de ces souvenirs raconte que son « histoire de vie avec Stephen Hawking a commencé en été 1962 ». Son futur mari était alors âgé de 20 ans (né en janvier 1942) et il « venait de commencer ses études en cosmologie à Cambridge ». Déjà à la première rencontre, il a avoué, avec sa « modestie » typique, que « ses examens oraux à Oxford, se sont très bien passés ».[108] Elle écrit également que

105 R. Highfield, P. Carter, *Prywatne życie Alberta Einsteina [La vie privée d'Albert Einstein*], Prószyński i S-ka, Warszawa 1995, p. 20 et s. Par la suite, dans la biographie apparaît, parmi d'autres, une photo de Evelyn Einstein, « la petite-fille d'Einstein, qui a joué un rôle clé dans la découverte de ses lettres d'amour »

106 Cela est confirmé par le fait que « dans les lettres suivantes, Einstein a écrit sur « notre article » et « notre théorie » des forces intermoléculaires ». *Ibidem*, p. 91.

107 Cf. S. Hawking, *Une brève histoire du temps. Du Big Bang aux trous noirs*, Flammarion, Paris 2015.

108 « Les examinateurs embarrassés devaient décider comment évaluer la prestation d'un candidat exceptionnellement maladroit, dont le dossier laissait toutefois

« Stephen n'a jamais assisté aux cours » et a décrit comment « après un séminaire, il a déchiré ce sur quoi il travaillait et l'a jeté à la poubelle près du bureau du surveillant ». Bien entendu, ce type de comportement fait partie des petits péchés de jeunesse de personnes à caractère fort et qui « aiment se comporter de manière provocante » ; et c'est exactement l'attitude de Hawking à cette période de sa vie (mais pas seulement). Bien sûr, il avait d'autres péchés sur sa conscience. L'auteure des souvenirs a également noté que « son arrogance était de mauvais goût et il l'exposait à la perte d'amis, voire à la rupture des relations avec sa famille » ; « il s'est surpassé » quand il a appris qu'elle avait l'intention de faire un doctorat en littérature médiévale : « Il brandissait un verre de sherry, comme pour montrer que ce qu'il disait était tellement évident que seul un imbécile serait en désaccord avec le fait qu'étudier la littérature médiévale est aussi bénéfique que de compter les pierres sur la plage ».[109]

Dans ces mémoires il est également question de l'ambiance intellectuelle à Cambridge (« le magnétisme de l'endroit attire une foule de jeunes pour trois ans, et s'ils ont de la chance, pour six ans … »), des recherches de son mari sur les trous noirs (« ils provoquaient en lui une intense excitation joyeuse ») et de ses « collègues du monde entier, passionnés par l'exploration des trous noirs » (« rien n'était trop difficile pour cette race de surhommes »). Le lecteur polonais pourrait être intéressé par les informations sur Nicolas Copernic contenues dans l'ouvrage : « un astronome dont l'insatisfaction à l'égard de calculs mathématiques complexes […] a poussé à développer un nouveau concept de l'univers ». La dernière partie du livre est consacrée à la maladie de Hawking (il s'agissait de la sclérose latérale amyotrophique progressive) et à sa réaction (il en résulte que « la petite histoire sur Stephen le courageux et son génie scientifique » n'est qu'une légende). Ces éléments du récit de Jane Hawking ont au moins toutes les caractéristiques de l'objectivité.

---

entrevoir du génie : la note la plus élevée, bonne ou suffisante, cette dernière aurait été en réalité un échec. Stephen informa nonchalamment le jury que s'il lui donnait la note la plus haute, il irait à Cambridge et y ferait un doctorat, devenant un cheval de Troie d'Oxford dans une université concurrente, si la note devait être moyenne (lui permettant de continuer ses recherches) alors il resterait à Oxford. Les examinateurs l'ont évalué prudemment à vingt sur vingt. » J. Hawking, *Moje życie ze Stephenem. Podróż ku nieskończoności [Ma vie avec Stephen Hawking]*, Świat Książki, Warszawa 2013, p. 20 et s.

109 *Ibidem*, p. 61 et s.

2 Quelques réussites

L'histoire des sciences a sur son compte de nombreux exemples de réussite mais, d'une part, beaucoup dépend de ce qui est considéré comme réussite scientifique majeure et, d'autre part, selon le domaine scientifique concerné, dans certaines disciplines (comme les mathématiques) le succès semble plus facile à atteindre que dans d'autres. Néanmoins, même dans les matières qui foisonnent de découvertes, la réussite scientifique est rarement l'œuvre d'un savant isolé, en tous cas, les travaux individuels nécessitent plus d'un complément et de sérieuses corrections ultérieures.[110] Les réactions à ce genre de retouches à l'égard des résultats de recherche scientifique et aux tentatives d'enrichir le succès des uns par d'autres chercheurs ont toujours pris des formes évidemment différentes. L'indignation n'était pas rare, suivie d'une réflexion, puis d'admiration de l'ingéniosité de l'œuvre originale. Notre époque compte certainement beaucoup moins de problèmes de recherche sans la coopération de collègues et sans le soutien d'une équipe auxiliaire (composée de toutes sortes de techniciens, laborantins, etc.), mais le passé en connaît aussi. Je me réfère ici aux trois exemples des réalisations scientifiques de jeunes ou relativement jeunes chercheurs.

Le premier est lié à la création de la géométrie analytique.[111] Parmi ses co-auteurs figurent Blaise Pascal, Descartes et Pierre de Fermat. Pour chacun d'eux, le succès scientifique s'inscrit dans les premières années de l'activité de recherche, et dans le cas de Pascal, encore plus tôt car, déjà à l'âge de 16 ans (né en 1623), il a révélé ses capacités exceptionnelles en mathématiques. Il s'intéressait non seulement aux questions liées à l'utilisation de l'algèbre en géométrie, mais aussi à la théorie des nombres et à celle des figures géométriques (il a écrit notamment le traité *Essai pour les coniques*). Descartes, qui a connu la théorie des coniques de Pascal, n'arrivait pas à croire que l'auteur était aussi jeune (dans une lettre au Père Mersenne, il avoue qu'il « n'aurait pas imaginé qu'un

110 L'analyse de ce genre de révisions historiques a conduit Karl R. Popper à formuler la théorie de l'épistémologie évolutionniste. Cf. K.R. Popper, *La connaissance objective*, Flammarion, Paris 2009.

111 Son « objet est non seulement la détermination de sections individuelles, présentées par les éléments de l'équation à une inconnue, mais aussi l'étude des propriétés de divers objets géométriques, principalement des lignes et des surfaces algébriques, présentées par des équations à deux inconnues ou coordonnées. » Cf A.P. Juszkiewicz (ed.*), Historia matematyki [Histoire des mathématiques*], tome II : Les mathématiques du dix-septième siècle, PWN, Warszawa 1976, p. 109 et s.

enfant de 16 ans serait capable de le faire »).[112] On peut dire pourtant : « petit poisson deviendra grand ». Après tout, Descartes était aussi fasciné par les problèmes mathématiques à un âge relativement jeune. À tout juste 23 ans, en novembre 1619 il a eu une révélation qui non seulement a bouleversé sa vie, mais aussi a influencé ses travaux en philosophie et sciences, dont les mathématiques.[113] Il est probable que Pierre de Fermat (mathématicien amateur de génie) a eu une révélation similaire au même âge ou peut-être même plus tôt ; mais, ce n'est qu'une supposition car ses recherches en mathématiques (en géométrie, mais aussi en arithmétique, et surtout, en théorie des nombres) sont beaucoup moins documentées (ses écrits n'ont été publiés qu'après sa mort, en 1665). Cependant, il correspond avec Mersenne et l'informe de ses recherches et de ses avancées, dont les découvertes faites avant 1637 (il est né en 1601) concernant la possibilité d'utiliser l'algèbre en géométrie.[114] Cela a d'ailleurs conduit à une dispute avec Descartes pour une priorité en géométrie analytique.

Le deuxième exemple est lié à la découverte du phénomène de la radioactivité dans les années 1890, par trois scientifiques (chimistes et physiciens) : Antoine Henri Becquerel, Pierre Curie et Marie Skłodowska-Curie (en 1903, ils ont reçu le prix Nobel de physique pour cette découverte). Tous les trois peuvent être considérés comme jeunes chercheurs, ou tout au moins, comme chercheurs relativement jeunes. A l'époque de la découverte, Becquerel n'avait pas plus de 50 ans (né en 1852), Pierre Curie avait 40 ans (né en 1859) et Marie Skłodowska-Curie avait 8 ans de moins que son mari (elle est née en 1867). Le précurseur des recherches ayant conduit au phénomène de la radioactivité est le premier d'entre eux (leurs résultats ont été présentés en 1896 lors d'une réunion de l'Académie des sciences de France). Susan Quinn dans sa biographie *Marie Curie* écrit que Becquerel avait découvert la radioactivité, mais « ce ne sera pas lui qui lui donnera ce nom, ni lui qui en expliquera la source ». De plus, il était

---

112 Pour en savoir plus sur cette question, voir. J. Muir, *Of men and numbers: the story of the great mathematicians [Des hommes et des chiffres. L'histoire des grands mathématiciens*], Dover Publications, New York 1996, p. 103 et s.

113 « Connaissant l'histoire du développement scientifique de Descartes, on peut supposer qu'il pourrait s'agir soit de l'idée de mathématiques universelles, soit de l'idée de réformer l'algèbre, soit enfin de l'idée d'imaginer toutes les tailles à l'aide de signes algébriques. » W.D. Asmus, *Descartes*, PWN, Warszawa 1960, p. 68 et s.

114 « Fermat a écrit *Une petite introduction aux surfaces* un peu avant 1637, mais de son vivant, il était connu, grâce à Mersenne et d'autres, uniquement sous forme manuscrite. » A.P. Juszkiewicz (ed.), *Historia matematyki, [Histoire des mathématiques*] T. II, p. 111 et s.

« prisonnier de l'hypothèse qui l'avait tout d'abord si bien servi » et « Becquerel lui-même semblait penser que le sujet était épuisé ».[115] Selon la biographe, le « peu d'intérêt aux rayons de Becquerel fut une des raisons pour lesquelles Marie choisit de les étudier » (en les prenant comme sujet de sa thèse de doctorat).

Dans le récit sur la vie et l'activité scientifique de la chercheuse, il existe des passages qui montrent non seulement l'effort intellectuel que le succès avait nécessité, mais également les conditions difficiles dans lesquelles il a été atteint. « Le local dans lequel Marie entreprit ses travaux sur les rayons Becquerel était un atelier poussiéreux au rez-de-chaussée de l'Ecole de physique et de chimie où Pierre enseignait. Au lieu des installations sophistiquées de la Sorbonne, elle ne disposait que de quelques tables de travail en bois et d'une ou deux chaises bancales, dans une pièce où la température descendit, un jour d'hiver, à 6,25°C ». La documentation conservée permet d'affirmer que « même s'il est clair que ce projet était le sien », elle était grandement aidée par son mari, Pierre (« au début, elle n'était jamais seule à y travailler »).[116] Le succès scientifique n'aurait pas été possible sans le sens pratique de ses auteurs (« les Curie construisirent donc, à cette fin, une chambre d'ionisation avec des cageots usagés ») et sans le fameux coup de chance – dans ce cas c'était l'idée de placer « sur le plateau circulaire un disque de poudre d'uranium ». Ensuite Marie « recommençait la même expérience avec d'autres substances, un peu au hasard ». (Mais « aucune ne dégageait de rayons »). La chance a besoin d'être aidée : « si elle s'était contentée de ne tester que des corps simples, Marie serait certainement passée à côté d'une nouvelle découverte pour le moins surprenante. (…) elle eut la bonne idée d'expérimenter un composé noir très lourd, connu sous le nom de pechblende ». En fait, « la pechblende semblait désormais posséder une autre qualité mystérieuse : celle de produire un courant électrique plus fort que l'uranium utilisé seul ».[117] L'auteure de la biographie considérant l'importance des travaux des

115 « (…) après ses articles de 1896, il n'en publia que deux en 1897 et aucun l'année suivante (…). En dehors des articles de Becquerel, quatre autres seulement furent consacrés aux rayons uraniques l'année de leur découverte. (…) Les rayons de Roentgen remportaient la palme : près d'une centaine d'articles à leur sujet furent envoyés à l'Académie des Sciences en 1896. » S. Quinn, *Marie Curie*, Odile Jacob, Paris 1996, p. 139 et s.

116 « Durant ces premières semaines, les Curie mirent au point une nouvelle méthode d'analyse chimique fondée sur une mesure très précise de ce que nous appelons aujourd'hui le phénomène de la radiation. » *Ibidem*, p. 141.

117 « Le mardi 12 avril 1898 les membres de l'Académie des sciences purent entendre le compte rendu de Marie Sklodowska-Curie sur les « rayons émis par des composés

Curie ajoute que « jusqu'à la découverte de la radioactivité, tous les phénomènes naturels pouvaient s'expliquer par l'action de deux forces » – gravitationnelle et électromagnétique. Elle constate que « au cours des quarante premières décennies du XXe siècle, l'énigme de la radioactivité allait permettre de découvrir de nouvelles forces contenues dans le noyau de l'atome, forces d'une telle puissance qu'une fois comprises, elles allaient changer à jamais notre monde » [et le détruire, simplement en appuyant sur un bouton – Z.D.].

La découverte en 1953 de la structure en double hélice de l'ADN (composé chimique organique de haut poids moléculaire issu du groupe des acides nucléiques servant de support à l'information génétique d'organismes vivants) est un nouvel exemple de succès de jeunes chercheurs. Les quatre co-auteurs de cette découverte, à savoir Francis Crick (né en 1916), Maurice H.F. Wilkins (né en 1916), James D. Watson (né en 1928) et Rosalind E. Franklin (née en 1920) étaient de jeunes chercheurs (ils ont reçu le prix Nobel pour leurs réalisations en 1962). Les circonstances accompagnant leurs recherches et le parcours de chacun d'eux ont été décrites à de nombreuses reprises.[118] L'un des ouvrages est *La Double hélice* de James D. Watson, publiée en 1968.[119] Il est devenu un best-seller mondial dans le domaine de la littérature non-fiction ce qui n'est pas étonnant, car il n'appartient certainement pas au genre de la science-fiction. Toutefois, à plusieurs endroits, on peut avoir des doutes quant à l'objectivité du texte, notamment en ce qui concerne les silhouettes des principaux acteurs de

---

d'uranium et de thorium » (…) Ni Marie ni Pierre n'étant membres de l'Académie, il revint à Gabriel Lippmann, le professeur et défenseur de Marie, d'en faire la lecture (…). D'autres chercheurs avaient déjà approché certaines de découvertes dont Marie fait état dans ce premier article. » (*Ibidem*, p. 145)

118 Cf. B. Maddox, *Rosalind Franklin: The Dark Lady of DNA*, Harper Perennial 2003; V.K. McElheny, *Watson and DNA: Making a scientific revolution*, Perseus 2003; R. Olby, *The Path to The Double Helix: Discovery of DNA*, MacMillan, London 1974; R. Olby, *Francis Crick: Hunter of Life's Secrets*, Cold Spring Harbor Laboratory Press; M. Ridley, *Francis Crick: Discoverer of the Genetic Code (Eminent Lives*), Harper Collins, New York 2006; J.D. Watson, *The Annotated and Illustrated Double Helix*, ed. by Alexander Gann and Jan Witkowski, Simon & Schuster 2012; M. Wilkins, *The Third Man of the Double Helix: The Autobiography of Maurice Wilkins*, Oxford University, Oxford 2003.

119 James Dewey Watson était un biochimiste diplômé du Clare College de l'Université de Cambridge. Son activité au laboratoire de biochimie de l'Université de Copenhague, dirigé par Herman Kalckar (impliqué dans l'étude de la synthèse enzymatique d'acides nucléiques) a eu un impact particulièrement significatif sur ses recherches.

la découverte. Cela a d'ailleurs suscité des contestations de la part de Francis Crick et Maurice H.F. Wilkins (Rosalind Franklin décédée en 1958).

Dans ce contexte, le personnage le plus coloré de ce groupe semble être le premier d'entre eux, Francis Crick.[120] Dès les premières pages du livre, le personnage se démarque surtout par son manque de modestie (« Je n'ai jamais vu Francis Crick d'humeur retenue »), ainsi que par sa tendance à parler trop (« beaucoup de gens le trouvaient trop bavard »). En revanche, la formulation des jugements et des opinions précises lui était difficile.[121] Maurice H.F. Wilkins est présenté dans une lumière légèrement meilleure, mais seulement un peu, car après la description de ce qui était sa principale contribution à la découverte de l'ADN (« Maurice était physicien et son instrument fondamental de recherche étaient les rayons X »), l'auteur procède à révéler qu'il a défendu son champ de recherche comme si c'était sa dernière forteresse (ce qui frustrait F. Crick) et – ce qui était non moins gênant pour l'entourage scientifique – il agissait « désespérément lentement » (« et cela désespérait Francis davantage »).[122] La principale tache sur l'image du jeune chercheur est son conflit aigu avec Rosalind E. Franklin : « Et ce n'est pas parce qu'il était amoureux de Rosy […]. Au contraire, presque dès le moment où elle est apparue au laboratoire, ils se tapaient sur les nerfs. Pendant cette période, Maurice commençait tout juste à travailler sur la diffraction des rayons X et avait besoin de l'aide d'un spécialiste. Il espérait donc que l'arrivée de Rosy – une cristallographe expérimentée – accélérerait les recherches. Mais Rosy le voyait différemment. Elle a exigé que l'ADN lui soit conféré comme sujet de ses propres recherches et elle n'avait pas l'intention de se considérer comme l'assistante de Maurice. »[123] Ce n'est pas le côté très

---

120 Francis Crick était biochimiste, généticien et biologiste moléculaire. Dans ses traités et ses conférences publiques, il mettait en doute la possibilité d'une émergence spontanée de la vie à partir d'une matière inanimée.

121 « Il en émergeait facilement avec une idée neuve, s'excitait alors prodigieusement et la clamait à quiconque voulait l'entendre. Puis un beau jour, il comprenait que sa théorie ne collait pas et retournait à ses expériences jusqu'à ce que son ennemi le fasse s'attaquer à nouveau à la théorie. » J. D. Watson, *La Double hélice*, Robert Laffont, Paris 1968, p. 20 et s.

122 Maurice Hugh Frederick Wilkins était biochimiste et diplômé du St. John's College de l'Université de Cambridge. De 1963 à 1970, il a été professeur de biologie moléculaire à l'Université de Californie et, dans les années 1970–1981, professeur de biophysique à cette université.

123 *Ibidem*, p. 26. À l'âge de 21 ans, Rosalind E. Franklin a obtenu son diplôme de College University Cambridge et, à l'âge de 26 ans, elle a soutenu son doctorat en

avantageux pour l'image de cette dernière (mais est-ce juste et cohérent avec les faits ?).

3 Mon point de vue

Je suis conscient du fait que la perception et l'évaluation des jeunes chercheurs que je propose ci-après est quelque peu dénaturée, non seulement par le subjectivisme (résultant notamment du fait que d'aucuns éveillent en moi des sentiments positifs et d'autres, plutôt négatifs), mais aussi par une sorte de particularisme (dû au fait d'être rattaché à une université pendant de longues années de ma carrière). Il y a aussi de la sélectivité car certains faits échappent à ma mémoire aujourd'hui et par ailleurs, tout ce que j'aimerais évoquer n'est pas forcément approprié à la publication. J'espère que l'image des jeunes savants que je propose ici ne diffère pas complètement de la réalité avec laquelle je devais composer ces longues années, et que, dans une certaine mesure, elle « rend à César ce qui est à César » et aux personnes citées, ce qu'il y a d'humain chez elles. En tout cas, je n'ai pas l'intention de donner une image allant jusqu'à offenser qui que ce soit. Cependant, si cela devait advenir, je ne pourrais me justifier autrement qu'en rappelant que personne n'est parfait. Parler des imperfections de jeunes chercheurs peut leur être utile pour éviter des erreurs qui rendent difficile la voie vers la perfection en sciences et dans l'enseignement universitaire. Venons-en au fait.

J'ai rencontré quelques-uns de ces chercheurs, à l'époque où j'appartenais moi-même à cette catégorie d'universitaires. Je suis parti de la position la plus basse d'enseignant universitaire chargé de cours (assistant) et me trouvais au plus bas de l'échelle de rémunération, mais ce dernier point m'importait peu. La possibilité de travailler à l'université a été pour moi une source de satisfaction si grande qu'elle a masqué presque tous les inconvénients de cette époque. C'était d'ailleurs le cas pour beaucoup de ces jeunes enseignants-chercheurs avec lesquels, pendant mes premières années de service, je partageais l'hôtel universitaire et les repas à la cantine universitaire. J'ai maintenu des contacts amicaux avec certains d'entre eux même lorsqu'ils sont devenus professeurs et spécialistes reconnus de leurs domaines (et je les garde toujours).

---

chimie physique. Ses travaux au sein de cette équipe de chercheurs, se portaient sur la radiographie aux rayons X de la structure de l'ADN.

L'une de ces personnes est un physicien spécialisé dans la physique des solides. Mon attention a été attirée moins par la nature de ses recherches (je ne sais toujours pas en quoi elles consistent), ni même par les résultats obtenus (documentés par des publications dans des revues scientifiques prestigieuses), mais plutôt par le cheminement entre sa vie de scientifique et sa vie privée. On avait l'impression qu'il consacrait tellement de temps au travail qu'il lui restait peu pour ses proches. Sa famille en a souffert (son épouse n'était pas enchantée), de même que sa vie sociale (pour certains, il aurait dû plutôt s'offrir une voiture de luxe, par exemple). En tous cas, c'est la science polonaise qui gagnait, après tout, la Pologne ne connaît pas beaucoup de savants de ce gabarit, dont les articles ont plus de mille références, et leur indice de Hirsch (un bon augure pour les physiciens) est si élevé qu'il suscite étonnement, embarras, voire perplexité. Ses succès scientifiques ont également été salués par ceux qui lui ont écrit des lettres de recommandation indispensables pour le titre de professeur et pour l'adhésion à l'Académie polonaise des sciences (il a reçu les deux à un âge relativement jeune). Cela a également déclenché diverses réactions de son environnement universitaire où nombreux sont ceux qui aimeraient renouveler ce succès, mais pour cela, ils devraient affronter des contraintes assez pénibles, comme travailler tous les jours et rester au bureau si longtemps que cela pourrait alerter les gardiens de nuit.

Un autre jeune chercheur exceptionnel dont je me souviens bien, était philosophe. Je l'ai rencontré à l'époque où il était encore étudiant et moi, assistant chargé de cours dans le département. Je ne me souviens pas très bien de sa tenue pendant mes cours, mais j'ai eu l'occasion de l'observer les premières années de son travail à l'université. Pour résumer (mais sans offenser personne) – cela ressemblait parfois à la façon de penser et raisonner de ce savant par vocation décrit par Max Weber, qui analysait quelques lignes du texte en croyant qu'il était le seul à les lire, en trouver le sens et, par la même occasion, sauver le monde. Par ailleurs, son comportement rappelle celui décrit par Jane Hawking, concernant son mari expliquant aux examinateurs d'Oxford que ne pas l'accepter à cette université serait une grande perte pour l'université et une honte, tout en expliquant à son épouse que les études de la littérature médiévale qu'elle veut entreprendre n'ont rien de scientifique et que son idée d'étudier cette discipline n'est pas très glorieuse sur le plan intellectuel. A quoi ce raisonnement l'a-t-il amené ? Pour l'instant, mon chercheur dont je ne cite pas le nom, ne semble pas le Hawking de la philosophie mondiale ou au moins polonaise (mais je ne spéculerais pas sur ce qu'il pense à ce sujet). Je suis toutefois enclin à partager l'avis de ceux qui le considèrent aujourd'hui comme l'un des spécialistes les plus importants en Pologne dans le domaine de la logique.

Encore quelques mots au sujet d'un jeune savant talentueux, c'est l'un de mes collaborateurs les plus proches. Il s'est fait remarquer avant tout par son extraordinaire culture littéraire spécialisée et un savoir approfondi de la problématique étudiée. Nous avons souvent échangé sur des thématiques diverses et, en règle générale, il connaissait aussi bien le sujet que la littérature spécialisée. J'ai toujours essayé de comprendre la souffrance des jeunes chercheurs, qui bon gré mal gré, se trouvent impliqués dans ce genre d'échange, même si, dans mon cas, il s'agit plutôt de monologues. Leur souffrance grandit à mesure qu'ils comprennent moins ce que j'ai à dire. Par contre, ils souffrent moins s'ils peuvent interrompre mon monologue et ajouter quelque chose d'important de temps en temps. Le collègue évoqué ici est non seulement capable de le faire, mais il apporte des remarques et suggestions qui corrigent quelque peu mes convictions ou mes idées de recherche.

Toutefois, si l'on réunit toutes les personnes mentionnées dans le groupe commun de jeunes talentueux, courageux, travaillant durement et vivant par et pour la science, elles ne constitueront pas la majorité universitaire. Par contre, elles peuvent représenter (et je suis convaincu que c'est souvent le cas) une minorité qui, même si elle ne gêne pas la majorité, ne l'empêche pas à se délecter de la participation à la vie universitaire. Ce sera malheureusement sans la satisfaction de se sentir pleinement impliqué dans son devoir, ce qui donne l'espoir pour la pleine réussite des sciences. S'ils réussissent à obtenir des grades universitaires, tant mieux – évidemment, non pas pour les sciences ni pour ceux qui vivent pour les sciences, mais pour eux-mêmes et leur famille proche (l'appât du prestige et du gain). Mais je n'ai pas l'intention de jeter les foudres sur les jeunes ou relativement jeunes universitaires, qui, bien que peu assidus ou seulement dans l'ombre de ceux qui donnent leur temps et les efforts pour réussir dans la recherche, au fil des années, sont présents à l'université (parfois même jusqu'à la retraite) et certains d'entre eux accèdent à des postes à responsabilité. Il faut aussi avoir de la chance.

A ce propos, je me dois de formuler deux remarques supplémentaires et légèrement moins philosophiques dont la première n'est ni vraiment révélatrice ni particulièrement polémique. En fait, il s'agit de constater que la communauté universitaire fonctionne selon le principe de Pareto, c'est-à-dire la loi des 20–80 – où le premier indicateur s'applique aux personnes dont le travail est effectif et le deuxième concerne ceux dont l'efficacité professionnelle est bien inférieure.[124] Dans chacun de ces groupes, les attitudes, les objectifs

124 Cf. J. Juran, *Juran on Quality by Design*, Free Press, New York 1992, p. 68 et s.

professionnels et les moyens de les atteindre sont très divers. Dans le premier cas, nous avons des savants, tels que Stephen Hawking ou Marie Curie-Skłodowska, ainsi que ceux qui ne seront probablement jamais nobélisés, mais qui entreprennent des recherches, constituant un petit « apport », mais c'est toujours une contribution et un pas en avant, souvent utile aux scientifiques (dont les lauréats du prix Nobel). D'un autre côté, nous avons ceux qui exercent leurs fonctions selon leurs qualifications moyennes et ceux qui ont des qualifications supérieures à la moyenne, mais qui ne sont pas intéressés par des efforts supplémentaires. À mon avis, le sous-groupe relativement important représente 80% des personnes ayant à la fois des qualifications moyennes et un engagement professionnel moyen ou inférieur à la moyenne.

La deuxième remarque est liée à la question de la durée et de la survie dans les universités des jeunes chercheurs ayant des qualifications moyennes ou inférieures à la moyenne. De nombreuses pratiques en font partie, elles sont médiocres mais répandues dans certaines universités, comme les relations familiales (népotisme), des actes de « miséricorde » des supérieurs (parce qu'une personne aussi incapable ne trouvera aucun emploi sauf à l'université) ou confiance dans les « jeunes cadres dynamiques » (dont beaucoup étaient en effet prometteurs pendant des années, mais sans suite). Si tous ces moyens échouent, on peut toujours compter sur l'aide de collègues et d'amis ce que j'ai appelé il y a quelque temps « peloton de tête ».[125] En résumant, le procédé est le suivant : l'un des collègues effectue un travail de recherche et le documente sous forme d'un article publié dans une revue plus ou moins prestigieuse, ensuite, celui qui a besoin de soutien est ajouté à la liste des auteurs. La course dans le « peloton de tête » n'est pas pratiquée uniquement par les jeunes enseignants à l'université, mais c'est un sujet pour une autre histoire.

Postscriptum

Il me serait difficile de répondre à la question de jugements : est-il plus facile de juger les autres ou soi-même ? Je n'ai pas l'intention d'échapper à l'auto-évaluation, j'en ai déjà fait une tentative il y a plus de 20 ans.[126] Aujourd'hui, je me dois d'y apporter quelques compléments, à commencer par la période de mes

125 Cf. Z. Drozdowicz, *Jazda na świadka [Peloton de tête]*, „Forum Akademickie" 6/2017, p. 38 et s.

126 Cf. Z. Drozdowicz, *O filozofię żywą, a przynajmniej bliższą życiu [Pour une philosophie vivante, ou du moins plus proche de la vie]* dans : *Z perspektywy końca pewnej epoki [Du point de vue de la fin d'une époque]*, Wyd. Fundacja Humaniora, Poznań 1997, p. 47 et s.

études. Je ne pense pas appartenir, à l'époque, au genre d'étudiants qui préféraient vivre leurs années d'études à la légère, facilement et agréablement. Cela ne signifie pas pour autant que je n'ai trouvé aucun plaisir dans la vie étudiante, bien au contraire, je pense ne pas être sensiblement différent de mes camarades. S'il y a dissemblance, elle réside principalement dans mon aspiration et projet d'étudier la régie au cinéma (au final, j'ai choisi l'histoire). Un substitut à ce rêve était la gestion d'un théâtre universitaire pendant mes études. Jusqu'à aujourd'hui, mes camarades se souviennent d'un spectacle où l'une des étudiantes devait être placée dans une cage, et jusqu'à aujourd'hui, on n'en comprend pas la raison. A la fin de ces études, je pris la décision que je regrette toujours : par orgueil (et par manque de prudence), je pensais que les études de 5 ans pouvaient être achevées en 4 ans. J'ai décidé donc de le faire, mais si j'avais le bon sens d'aujourd'hui, non seulement je n'aurais pas raccourci mes études, mais je serais allé plus loin, en m'engageant dans une autre faculté (ne serait-ce qu'en philologie « exotique »). Ma démarche était d'autant plus imprudente qu'elle ne m'a pas rapproché d'un poste à l'université. J'ai toutefois eu de la chance d'être remarqué par mon directeur de thèse (le professeur Janusz Pajewski) qui, après un an d'attente, m'a proposé une place à l'université.

Une autre question concerne mes sujets de recherche. Ils étaient associés à la philosophie française (j'ai rédigé ma thèse de doctorat sur les antinomies de la raison et de la foi dans l'œuvre de Blaise Pascal). À mesure que j'approfondissais mes connaissances et mes compétences professionnelles, je me tournais de plus en plus vers la philosophie de René Descartes. Dans les années 80 du siècle dernier, elle est devenue une véritable fascination que je ressentais pour ce philosophe. Les effets ont probablement été vécus autrement par mes étudiants en philosophie, en cours obligatoire sur la philosophie française et à l'examen, où j'exigeais une connaissance assez approfondie du sujet. J'avais même un surnom « René », parait-il, mais j'espère qu'il faisait allusion au philosophe français et non à la série télévisée « Allô Allô » très populaire à l'époque (c'était le prénom de l'un des personnages principaux). Il semblerait que les doctorants ou les candidats à un grade post-doctorat dans le domaine de la philosophie française n'aient pas voulu m'avoir comme rapporteur de thèse. De plus, j'ai l'impression que depuis cette époque il y a peu de changements à cet égard. Je me sens plutôt inquiet qu'amusé, lors de conférences et colloques scientifiques au cours desquels les auteurs d'exposés sur la philosophie du XVIIe siècle regardent par réflexe dans ma direction, et lors de débats, ils s'accordent facilement avec mes opinions. En tout cas, j'espère ne pas donner l'impression de posséder tous le savoir sur ce domaine de la philosophie et avoir une réponse à toutes les questions connexes.

La troisième et dernière question qui mérite d'être complétée est lié à mon étude rédigée à la fin des années 1970 sur la philosophie de Descartes. Je ne peux pas dire que l'écriture était facile. En tant que jeune universitaire, je pouvais étudier plusieurs heures par jour (c'est ce que je faisais). Il arrivait cependant, qu'après ces longues heures de travail, les feuilles remplies finissaient dans la corbeille. Les frais de cette lutte contre la « matière philosophique » résistante étaient supportés non seulement par moi-même, mais également par mes proches, avec qui je ne partageais pourtant que les problèmes qui me paraissaient particulièrement importants, ou du moins intrigants. Cela rappelait le comportement évoqué de Francis Crick, en particulier le récit sur ses sujets de recherche. Aujourd'hui, cela relèverait du harcèlement et serait considéré comme délictueux. La différence importante est le fait que je ne suis pas devenu (pour le moment) le Crick de la philosophie polonaise. Par ailleurs, parmi ceux qui étaient condamnés à l'écoute de mes propos philosophiques, se trouvaient mes collègues de l'Institut de Philosophie et ma famille proche, surtout mon Épouse.

Finalement, j'ai achevé l'ouvrage, je l'ai publié et présenté dans la procédure HDR. Il est facile d'imaginer ma grande déception lorsque la procédure n'a pas abouti à une décision positive (j'ai obtenu ce diplôme quelques années plus tard). Cependant, je ne voudrais pas exposer en détail toutes les circonstances qui y ont contribué, et encore moins nommer ceux qui ont mis en danger ma carrière à l'université. Mais je dois au moins avouer que je suis profondément convaincu d'avoir une faiblesse à l'époque : une confiance excessive dans l'honnêteté de ceux qui évaluaient mes travaux, ainsi que, et peut-être avant tout, mon trop jeune âge (j'avais seulement 32 ans). Aujourd'hui, je trouve moi-même des failles dans ma thèse dont le principal défaut est sans doute le registre de langue assez complexe, au point qu'en la relisant aujourd'hui, j'ai parfois du mal à comprendre ce que je voulais dire. Mais j'avais une conviction (en suivant Descartes) que si quelqu'un ne comprend pas, tant pis pour lui, parce que – comme disait le philosophe – « il est de soi si évident ». Je considère toujours cette thèse comme une bonne tentative de surmonter ces énormes difficultés associées à toute démarche sérieuse pour comprendre et expliquer la philosophie cartésienne. Désormais, je ne souscris plus à cette conviction et je ne pratique plus l'explication de la philosophie cartésienne de manière à ce qu'elle ne soit compréhensible que par un petit groupe d'initiés.[127]

---

127 J'espère que le livre que j'ai publié il y a quelques années le confirme. *Rationalisme cartésien. Comprendre Descartes* – son objectif était non seulement d'exposer la question dans une langue plus accessible, mais aussi la présence des notes supplémentaires devait en faciliter la compréhension

V Expérience et enthousiasme des scientifiques

Il est incontestable que pour bien réussir en sciences, il faut à la fois une expérience appropriée et un enthousiasme considérable. Le plus important est que les deux aillent de pair et qu'ils soient compatibles au moins pour des projets spécifiques. Je peux imaginer une situation où l'expérience soit une source de prudence et d'attention pour le savant, mais le courage semble puiser justement dans l'enthousiasme, sans lequel il est impossible de se dépasser et d'aller au-delà de toutes sortes de contraintes. Il est plus facile de l'imaginer que de le réaliser en pratique. Dans le cas des vertus telles que le courage et l'enthousiasme, leur incompatibilité s'est souvent avérée réelle et plus encore, les deux semblent s'entrechoquer et contrarier la poursuite des objectifs.

1 Quelques avis sur la question

Commençons par les opinions et les suggestions de l'auteur. Il ne fait aucun doute que l'expérience et l'enthousiasme dans les sciences sont de nature très diversifiée – non seulement selon la discipline, mais aussi dans la même discipline, mais pratiquée dans des lieux et à des moments différents. Bien évidemment, l'enthousiasme et l'expérience se manifestent différemment chez les scientifiques, à différentes étapes de l'activité professionnelle et selon les circonstances environnantes changeantes, chez le même savant. Ces dernières, en fait, évoluent et parfois contribuent à des résultats scientifiques significatifs, parfois elles le rendent difficiles, voire impossibles. Certaines circonstances dépendent des savants, ou du moins, elles peuvent en quelque sorte, les influencer. Cependant, il y a aussi ceux pour qui leurs tentatives de contrôle ou certains changements majeurs s'avèrent inefficaces et ils doivent se résigner à la force majeure, comme la politique menée par l'Etat ou par les autorités universitaires. Quoi qu'il en soit, quand on parle des conditions essentielles pour l'activité de chercheurs, il faut garder à l'esprit ce qui les situe dans une collectivité ou une communauté donnée, ainsi que ce qui est de nature individuelle et souvent unique, ou du moins ne donne pas lieu à des généralisations. Dans leur activité intellectuelle et pratique, il existe des principes qui permettent d'indiquer ce qui est en eux typique et caractéristique. Je me réfère à l'introduction de Kazimierz Twardowski, à son exposé, *De la splendeur de l'Université*. Selon ce philosophe, généralement

> (…) le rôle de l'Université est l'acquisition des vérités et des connaissances scientifiques et celle de promouvoir la prise de conscience de la nécessité d'étudier. L'essentiel et le cœur du travail universitaire est donc la recherche scientifique, tant en termes de contenu qu'en termes de méthodologie. Il est du devoir de l'Université d'explorer de nouvelles vérités et les perspectives de recherches scientifiques ainsi que l'amélioration et la diffusion des moyens pour la recherche. Grâce à ces efforts on bâtit la connaissance scientifique, cette connaissance objective, qui ne nécessite d'être reconnue que parce qu'elle est justifiée par les lois de la logique et qui ne s'impose à l'esprit humain par le pouvoir des arguments.[128]

Tout cela est dit avec une solennité académique considérable, mais dans ce cas, elle n'est pas la plus appropriée. Toutefois, il convient d'ajouter qu'il n'y a pas d'Université sans les Universitaires et sans les nombreux domaines et disciplines qui y sont cultivés et enseignés. À cet égard, je me référerai à la conférence, également académique, de Max Weber, un chercheur allemand de renom, (professeur de plusieurs universités) prononcée en 1917 à Munich, sur le métier de savant intitulée *Wissenschaft als Beruf (La science comme profession).* Il affirme que la profession de savant chercheur est fondamentalement différente d'un métier que l'on exerce à cause des contraintes externes, telles que la nécessité de satisfaire les besoins matériels (pour soi et sa famille) et qui est exécuté sous le contrôle de ceux qui nous paient et exigent ; comme dans une usine capitaliste, où « on est payé à la tâche » (et selon le bon vouloir du propriétaire). En sciences, l'effort est aussi important que la rétribution, mais pas seulement, et souvent, même pas avant toute chose, il est primordial ou du moins, devrait l'être, de posséder une vocation interne pour la science. De nos jours, cet aspect interne, par rapport aux conditions d'exercer un métier en sciences, est avant tout déterminé par le fait que la science est entrée dans une phase de spécialisation d'une portée sans précédent et il s'agit là d'un processus irréversible. Donc,

> (…) tout être qui est incapable de se mettre pour ainsi dire des œillères et de se borner à l'idée que le destin de son âme dépend de la nécessité de faire telle conjecture, et précisément celle-là, à tel endroit dans tel manuscrit, ferait mieux tout bonnement de s'abstenir du travail scientifique. Jamais il ne ressentira en lui-même ce que l'on peut appeler l'« expérience » vécue de la science. Sans cette singulière ivresse dont se moquent tous ceux qui restent étrangers à la science, sans cette passion, sans cette certitude que « des milliers d'années devaient s'écouler avant que tu n'aies vu la vie et d'autres milliers d'années attendent en silence » ... de savoir si tu es capable de faire

128 K. Twardowski, *O dostojeństwie Uniwersytetu [De la splendeur de l'Université]*, Uniwersytet Poznański, Poznań MCMXXXIII, p. 2 et s.

> cette conjecture-là, tu ne posséderas jamais la vocation du savant et tu ferais mieux de t'engager dans une autre voie. Car rien n'a de valeur, pour homme en tant qu'homme [savant – Z.D.], qu'il ne peut faire avec passion.[129]

On sent ici peu de légèreté, mais dans l'ensemble, la conférence doit être prise au sérieux, car elle traite d'une problématique importante, comme la conviction de chercheur, parfois très subjective et difficile à vérifier, qu'il a vocation à exercer cette profession et, plus important encore, à vivre cette expérience particulière qu'est la passion. C'est un état comparable à une sorte de possession, qui a rempli la vie spirituelle de Weber et a été la force motrice de son activité scientifique. Probablement, on ne peut pas mettre un signe d'égalité entre cette passion et l'enthousiasme d'un savant-chercheur, mais il y a dans doute de nombreux éléments communs. Weber lui-même l'a souligné, en affirmant qu'il n'est pas question de traiter la science qui « serait devenue une opération de calcul », mais qu'elle a des points communs avec la notion de durée et de survie (parfois pendant toute la vie professionnelle). Cela se manifeste lors de recherche d'un problème, d'une idée exacte ou d'une simple phrase dont le sens incite le chercheur à sentir sa vocation et qui le lie – bien sûr, pour le meilleur et pour le pire (car personne et rien ne lui donne une garantie de succès professionnel). L'explication plus large et justifiée d'une telle compréhension de l'expérience et de l'enthousiasme se trouve dans d'autres ouvrages de Weber (comme *L'éthique protestante* ou *L'économie et la société*), ainsi que dans sa vie personnelle et professionnelle (presque entièrement remplie de la passion pour la recherche). Je me référerai à quelques autres « lignes » du texte historique, qui apportent quelque chose d'important au problème. Son auteur est un philosophe britannique Anthony A.-C. Shaftesbury (1671–1713). Dans sa *Lettre sur l'enthousiasme*, il place son « héros » dans une société large, composée de jeunes, vieux, bons et mauvais chrétiens, gens de plume et ceux qui ne savent pas s'en servir. Selon ce philosophe (mais il n'est pas seul), cette variété traduit bien ce à quoi cet enthousiasme ressemble et ce à quoi il peut conduire et conduit souvent. Par exemple, « c'est ainsi qu'un garçon de quinze ans ou qu'un homme sérieux de cinquante ans, s'il affecte quelque pose dans les intrigues amoureuses et s'il est aidé par une romance ou un roman… ». En revanche,

---

129 « Mais autre chose est également certaine : si intense que soit cette passion, si sincère et si profonde, elle ne suffit pas, et de loin, à forcer le résultat. En vérité elle n'est qu'une condition préalable de l' « inspiration » qui seule est décisive. » M. Weber, *Le métier et la vocation de savant*. Dans : *Le savant et le politique*, Union, Générale d'Editions, Paris 1963, p. 57 et s.

« le bon chrétien lui-même, qui voudrait faire preuve d'un excès de bonté et pense qu'il ne croira jamais assez pourrait, en cultivant bien une légère inclination, donner une extension si large à sa foi qu'elle comprenne non seulement tous les miracles issus de l'Ecriture et de la Tradition, mais aussi un système solide de contes de bonnes femmes ». Il est également intéressant de noter les opinions de ce philosophe sur les médecins et leurs méthodes de traitement de diverses tendances à enthousiasme. Selon le philosophe, il existe des spécialistes des maladies de l'âme qui croient que « il y a chez les êtres humains certaines humeurs qui doivent nécessairement s'épancher. L'esprit comme le corps de l'homme sont tous deux sujets aux commotions, et de même qu'il y a dans le sang d'étranges ferments qui provoquent dans de nombreux corps des décharges extraordinaires (…). Que les médecins s'avisent de dissiper à tout prix ces ferments corporels et de combattre les humeurs qui se manifestent au cours de ces éruptions, et ils risquent, au lieu de remédier au mal, de déclencher un fléau et de transformer une fièvre printanière ou une pléthore automnale en une fièvre maligne épidémique »[130].

Selon les normes scientifiques applicables d'aujourd'hui, ces descriptions ne sont pas à prendre trop au sérieux, en tout cas plus d'un spécialiste moderne de l'âme pourrait exprimer des objections. Elles ont été écrites par un philosophe de renom (placé dans le premier « rang » des philosophes anglais de l'époque), par ailleurs, généralement on n'attend pas des philosophes que tous ce qu'ils ont à dire, du début à la fin, soit vrai ou au moins convaincant. Malgré tout, on peut, et même on devrait s'attendre à ce qu'ils nous inspirent des réflexions plus approfondies, ou au moins, qu'ils répondent parfois à nos intérêts et à nos attentes. À mon avis, la *Lettre sur l'enthousiasme* de Shaftesbury remplit ces deux conditions. De plus, l'ouvrage évoque l'enthousiasme, propre à des philosophes de taille comme Épicure qui « utilisait contre la superstition toute la force de l'esprit », mais « aussi, superstition et enthousiasme étaient traités avec douceur et laissés à eux-mêmes ». Selon le philosophe, ce n'était pas le pire, car plus grave était le fait que l'enthousiasme et l'imagination pouvaient prendre la forme d'un trouble pathologique (« les Anciens établissaient une relation entre cette maladie et celle qu'ils appelaient hydrophobie »). Dans le diagnostic qu'il a établi, il déclare que la maladie apparaît parce que « les idées [sont] trop grandes pour pouvoir être contenues dans l'étroit vaisseau humain », ce qui

130 A. A.-C. Shaftesbury, *Lettre sur l'enthousiasme*, Librairie Générale Française, Paris 2002, p. 118 et s.

peut provoquer « de l'extravagance et de la fureur ».[131] Beaucoup de lecteurs de la *Lettre* auraient pu être amusés pas ces propos, mais d'autres se sentaient préoccupés. La *Lettre* suggère notamment qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre un fanatique religieux et antireligieux, mais aussi entre un grand philosophe et des gens ordinaires qui rêvent (dans leurs sommeil ou éveillés) et qui prennent ces illusions pour la vérité.

2 Quelques exemples

L'histoire des sciences connaît de nombreux exemples de chercheurs qui réussissent à joindre l'expériences à l'enthousiasme, mais ils ne contribuent pas tous de manière significative à la question soulevée. Il est intéressant d'en mentionner au moins quelques-uns qui, avec tous leurs « mais », « et pourtant » ou « c'est seulement », invitent à des réflexions plus profondes et à formuler des conclusions et des suggestions plus générales. Prenons l'exemple de la vie de Pierre Abélard (1079–1142). Sa liaison avec Héloïse qui a suscité l'indignation à l'époque, s'est inscrite dans la mémoire des générations suivantes qui pourtant, au XIXe siècle commémoratif, leur a offert à tous les deux, une magnifique tombe au cimetière Père-Lachaise à Paris. Du point de vue du problème annoncé dans le titre, cette question passe au second plan. L'essentiel est l'expérience universitaire de ce philosophe et théologien. Il ne fait aucun doute que c'était non seulement un avantage important, mais aussi assez typique pour ceux qui avaient les moyens d'y accéder et savaient l'utiliser à bon escient. Pierre venait d'une famille noble, si riche qu'elle pouvait se permettre de couvrir les frais de l'éducation des enfants. Le parcours d'Abélard vers l'acquisition de l'expérience scientifique l'a conduit tout d'abord à l'école de Chartres, haut centre intellectuel à l'époque, puis à l'école de Guillaume de Champeaux (son maître et professeur qui le comptait parmi ses élèves exceptionnellement doués), ensuite aux études à l'Université de Paris. À chacun de ces lieux, il se trouvait confié à d'éminents professeurs, mais le contact avec tous n'était pas parfait, jusqu'à entrer en conflit avec Guillaume de Champeaux mentionné ci-dessus. A l'origine du différend il y a eu non seulement une différence d'opinion, mais

131 « Si bien que l'on peut qualifier l'inspiration de divin enthousiasme puisque le mot lui-même signifie présence divine et que le philosophe que les premiers pères de l'Eglise appelaient divin (Platon) l'utilisait pour exprimer tout ce qu'il pouvait y avoir de sublime dans les passions humaines. Tel était l'Esprit qu'il attribuait aux héros, aux hommes d'Etat, aux poètes, aux orateurs, aux musiciens et aux philosophes eux-mêmes. » *Ibidem*, p. 170.

aussi, et peut-être surtout, une différence de tempérament et donc, d'enthousiasme. Brièvement, mais de manière suggestive, l'enthousiasme d'Abélard a été décrit par Jacques Le Goff dans son étude sur la naissance de l'intelligence au XIIe siècle. Selon le médiéviste, « si Abélard renonce aux armes du guerrier, c'est pour d'autres combats. Toujours batailleur, il va être (…) le chevalier de la dialectique. Toujours remuant, il se porte partout où il y a un combat à livrer. Toujours éveilleur d'idées, il fait naître sous ses pas des discussions passionnées. Cette croisade intellectuelle le mène fatalement à Paris. Il y révèle un autre trait de son caractère : le besoin de démolir les idoles. Sa confiance en soi, qu'il avoue (…) le fait s'attaquer au plus illustre des maîtres parisiens, Guillaume de Champeaux. Il le provoque, le pousse dans ses retranchements, met les auditeurs de son côté ».[132] Bien sûr, tout cela au nom de la vérité – celle à laquelle Abélard a déjà accédé et celle qu'il était sur le point d'atteindre s'en accordant le droit. Ses ennuis avec le milieu universitaire venaient non seulement du fait que ses vérités n'étaient pas reconnues, mais aussi de la non reconnaissance du droit à les rechercher, comme si les autorités scientifiques et religieuses de l'époque avaient juste l'intention de lui nuire. Il faut rappeler que toutes les universités à l'époque étaient religieuses, en d'autres termes, elles étaient sous l'autorité de l'Église et, pour les questions les plus importantes, il fallait tenir compte de l'opinion des autorités religieuses ce qui a eu pour effet le retrait d'Abélard du corps enseignant de l'université parisienne et la condamnation de ses idées et opinions. Le savant a terminé sa vie universitaire en exil (« On le retrouve en 1136 sur la Montagne Sainte-Geneviève ») et, après sa mort, certains de ses adversaires les plus féroces (tels que saint Norbert ou saint Bernard) ont connu la gloire. Au cours des siècles suivants, un sort semblable était réservé à plusieurs passionnés de la vérité qui partaient à sa recherche à leur manière, sans égard pour les autorités ecclésiastiques.

Dans la suite de mes considérations, je ne parlerai pas de savantes victimes de ce système spécifique où les églises protègent leurs universités et les universités soutiennent leurs églises, mais de ceux qui, après avoir terminé leurs études, ont plutôt évité tout contact avec leurs universités et ont montré ouvertement le manque d'enthousiasme pour ce qu'ils y avaient trouvé. L'un d'entre eux était René Descartes (1596–1650), apprécié surtout comme philosophe (auteur, entre autres, de la formule *cogito ergo sum* – « je pense donc je suis »). Ses réalisations en tant que savant sont également importantes – rappelons seulement, à titre d'exemple, qu'il a formulé les bases de la géométrie analytique (aujourd'hui

132 J. Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Age*, Seuil, 2014, p. 40 et s.

l'une des branches des mathématiques) et a contribué de manière significative à la libération de la physique des hypothèses aristotéliciennes qui, avec le temps, sont devenues pour cette discipline une sorte de « fardeau ».[133] Cette réussite n'aurait pas été possible sans la solide préparation qu'il avait eue au collège jésuite de La Flèche (il a commencé sa formation à l'âge de 8 ans et l'a terminée à l'âge de 16 ans). Plus tard, il n'a pas donné le meilleur témoignage de cette institution éducative, en déclarant : « sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes (…) je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. » Il a également admis sa préférence : « je me plaisais surtout aux mathématiques » et sa conviction que cette discipline était en réalité « le seul enseignement digne de ce nom ».[134] Ces goût et conviction se traduisaient directement par l'enthousiasme philosophique et scientifique qui l'accompagnait tout au long de sa vie active et qui en faisait, de son vivant, une sorte de « célébrité » philosophique et scientifique (évidemment, pour le XVIIe siècle) et ses succès suscitaient l'intérêt et le débat dans les centres universitaires de l'époque. Certes, il n'a pas traversé le siècle inaperçu, il y a eu de l'admiration, mais des réactions critiques étaient plus nombreuses.[135] Il convient d'évoquer également son expérience scientifique et son enthousiasme pour les sciences mathématiques, dans lesquelles pratiquement toutes les solutions qu'il propose trouvent leur source et leur justification. En général, son expérience s'approfondissait avec chaque question soulevée à laquelle il proposait des solutions – à commencer par le traité écrit dans les années de sa jeunesse intitulé *Compedium musicae* (où il s'intéresse moins à la musique et plus au rôle des mathématiques

133 Pour en savoir plus à ce sujet : D. Garber, *Descartes' physics*, dans : J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, Cambridge University Press, Cambridge 2005, p. 286 et s.

134 « (…) à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons, mais je ne remarquais point encore leur vrai usage, et, pensant qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnais de ce que leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé ». R. Descartes, Discours de la méthode, Librairie Générale Française, Paris 2000, p. 74 et s. Pour en savoir plus sur les premières années d'éducation de ce philosophe et érudit Cf. G. Rodis-Lewis, *Descartes' life and the development of his philosophy*, dans : J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, p. 21 et s.

135 Plus largement à ce sujet Cf. N. Jolley, *The reception of Descartes' philosophy*, dans : J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, p. 393 et s.

dans la musique) et jusqu'au *Principes de la philosophie* écrit au cours de la dernière période de la vie où les principes de tout ce qui existe, existait et pourrait encore exister sont présentés. On peut penser que, au fur et à mesure de l'expérience, il approfondissait sa conviction de jeunesse selon laquelle, ceux qui ne connaissent pas les mathématiques ou sont incapables de les utiliser comme il se doit (comme il avait expliqué), n'ont aucune chance d'accéder à la vérité et donc n'ont pas la légitimité de la proclamer du haut des chaires universitaires. Ceux-là, bien entendu, « ripostaient », en le critiquant et en lui interdisant d'enseigner sa philosophie dans de nombreuses universités.[136] L'histoire des grandes controverses philosophiques et scientifiques a bien retenu les *Objections* aux *Méditations sur la philosophie première* de Descartes (parmi leurs auteurs figuraient notamment des professeurs d'université de cette époque) et les réponses de l'Auteur. Il en résulte clairement un doute sur la sagesse, voire sur le niveau des connaissances de ses adversaires qui devraient, selon lui, recommencer dès le début, c'est-à-dire reprendre l'apprentissage des principes de la pensée et du raisonnement mathématiques.

La vie de Charles Darwin (1809–1882), naturaliste britannique et principal auteur de la théorie de l'évolution des espèces, donne beaucoup à réfléchir sur le rapport entre expérience scientifique et enthousiasme. Il l'a présenté dans l'ouvrage publié en 1859 intitulé *L'origine des espèces* (*On the Origin of Species*). Il avait – tout comme ses concurrents à ce succès scientifique (Charles Lyell et Alfred Russel Wallace) – une bonne formation académique (il a d'abord étudié la médecine à l'Université d'Edimbourg, ensuite les sciences naturelles à l'Université de Cambridge) et une longue expérience de recherches en relation avec les études géologiques et (connaissant la suite de ses travaux, cela peut surprendre) l'analyse des thèses de William Paley, qui dans sa *Théologie naturelle* essayait de démontrer la relation étroite entre les processus d'adaptation naturelle et la « main » de Dieu. Les biographes soulignent que Darwin était un naturaliste qui, non seulement témoignait de son engagement et de la passion pour ses propres recherches, mais aussi s'intéressait à ce que les autres disaient sur les questions qui l'intéressaient. Notamment, il était impressionné par les découvertes de savants tels que Carl von Linné (Carolus Linnaeus) et

136 Pour approfondir : Cf. R. Ariew, *Descartes and scholasticism: the intellectual background to Descartes' thought*, dans : J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, p. 58.

l'ouvrage de ce dernier publié en 1735 intitulé *Systema naturae* a suscité l'admiration et l'enthousiasme chez Darwin.[137]

Le moment décisif dans la vie de Darwin est venu, non pas des livres lus, mais lors de l'expédition sur le navire « Beagle », dont la mission était de cartographier les côtes de l'Amérique du Sud. Les biographes cités rapportent, entre autres, que Darwin « voulait désespérément accepter cette invitation, mais il ne pouvait rien faire sans le consentement de son père » (Robert Darwin, également chercheur naturaliste), convaincu que « ce serait une entreprise totalement inutile ». Seule l'intervention d'un ami de son père a fait qu'il a reçu l'autorisation de participer à l'expédition (elle a duré de décembre 1831 à octobre 1836). Une certaine influence sur le succès scientifique de Darwin avait aussi son amitié avec le capitaine du navire Robert FitzRoy – qui non seulement s'intéressait à ses recherches, mais aussi « a passé des heures avec lui à parler de la biologie et de la géologie. »[138] Selon les auteurs de cette biographie, au cours de l'expédition, un des phénomènes observés par Darwin a suscité chez lui l'inquiétude (par exemple, le comportement des indigènes qui l'ont accueilli et qui, « parlaient et gesticulaient avec une grande rapidité »), d'autres ont éveillé des objections (comportement des « propriétaires terriens espagnols traitant la population locale de manière pire que les Britanniques le font dans le nord »), et d'autres encore, l'ont enchanté (« il était enthousiasmé par le rôle des missionnaires »). Tout cela était important, mais ce n'était pas fondamental pour la découverte qui l'a inscrit en grandes lettres dans l'histoire des sciences. Les biographes cités ici soulignent les fondements de ce succès, tels que l'étude de Darwin de « la vie de la jungle brésilienne avec une fascination particulière pour les coléoptères et autres insectes vivant au sol ».[139] Cette fascination lui est restée toute sa vie. Il parlait avec ravissement de ses recherches sur ses « poucepieds bien-aimés » (« créatures miniatures, de la taille d'une tête d'épingle ») et il « retournait avec enthousiasme à ce travail où il se sentait pour la première fois comme naturaliste ».

---

137 « Linné a décrit les plantes et les animaux dans un système de hiérarchie à quatre niveaux. Tout le royaume des végétaux était divisé en classes, ordres, types et espèces. » M. White, J. Gribbin, *Darwin, Żywot uczonego*, [*Darwin. La vie d'un savant*], Prószyński i S-ka, Warszawa 1998, p. 53 et s.

138 « Il connaissait le premier volume des célèbres *Principes de géologie* de Charles Lyell, paru en 1830, qui constituait le point de départ de nombreuses idées de Darwin et était lui-même un naturaliste amateur passionné. » *Ibidem*, p. 65.

139 « Il y a trouvé de nombreuses espèces introuvables en Europe, une masse de coléoptères, qui feraient pâlir les plus belles collections anglaises ». *Ibidem*, p. 71.

On peut se demander : qu'en est-il des singes dont l'être humain est supposé provenir ? Le problème est qu'au moins jusqu'à la publication de son principal ouvrage, cette question n'était pas un sujet de fascination particulière pour Darwin, elle n'était pas non plus particulièrement exposée dans cet ouvrage. De plus, on peut y trouver des formulations qui n'étaient pas en contradiction radicale avec les convictions de l'époque.[140] La situation a fondamentalement changé après la publication de l'ouvrage et la diffusion de ses thèses générales, tant par les partisans de la théorie de l'évolution (comme Thomas H. Huxley) que par ses opposants déterminés, représentés non seulement par l'Eglise, mais aussi par ceux qui faisaient partie de la véritable élite universitaire de l'époque (comme son professeur de Cambridge, John Stevens Henslow). Selon ses biographes, la véritable position de Darwin face à cette lecture des origines de l'homme, changeait sous l'influence des attaques contre sa théorie et sa personne – mais il ne s'agissait pas de repli sur des positions sûres, au contraire, il semblait consolider la conviction qu'une espèce aussi « noble », que l'homme descend de quelque chose de moins noble, peut-être même du singe. C'est clairement indiqué dans son traité publié en 1871 *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe (The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*). Il reste toutefois à déterminer s'il percevait cette découverte – comme nombre de ses partisans à l'époque – avec enthousiasme. Tout laisse à penser qu'il connaissait bien la joie des savants au lendemain d'une découverte majeure. Le cheminement de la joie à l'enthousiasme peut être long et c'était le cas de Darwin. De nombreux facteurs y participent, notamment des problèmes familiaux ou une maladie (c'était la cause directe de son décès en 1882).

3 Quelques suggestions

A partir des biographies et des œuvres de quelques savants importants présentés ici, on peut affirmer avec certitude que leur sentiment d'enthousiasme a toujours été teinté de nombreuses menaces. On peut même essayer de les organiser de manière à pouvoir indiquer à la fois celles qui sont de nature plus générale

140 Dans la conclusion de l'ouvrage il déclare : « N'y a-t-il pas une véritable grandeur dans cette conception de la vie, ayant été avec ses puissances diverses insufflées primitivement par le Créateur dans un petit nombre de formes, dans une seule peut-être, et dont, tandis que notre planète, obéissant à la loi fixe de la gravitation, continuait à tourner dans son orbite, une quantité infinie de formes admirables, parties d'un commencement des plus simples, n'ont pas cessé de se développer et se développent encore ? » K. Darwin, *L'origine des espèces*, PUF, Paris 1981, p. 490.

et celles qui sont plus particulières. Les premières incluent les menaces associées au contexte social du chercheur. Cet environnement est parfois amical et solidaire, parfois hostile jusqu'à vouloir l'empêcher de réaliser ses objectifs. Si l'on veut réussir ses recherches en sciences, il faut être conscient des efforts qui mènent aux résultats difficiles à obtenir et pas toujours durables. L'incertitude peut affecter la joie du chercheur et jouer sur le niveau d'enthousiasme – non seulement dans les travaux qu'il mène, mais également dans la qualité de la coopération avec son équipe et ses proches. La sagesse des anciens, tout en restant souvent ambiguë, va au cœur du problème en disant que les ennemis authentiques sont moins à craindre (en tous cas, on sait contre qui doit-on lutter ou se défendre) que les faux amis et, en tout cas, ceux qui, dans les moments difficiles, ne nous aident pas, ou même empêchent les autres de nous aider. J'ajouterais aussi le dicton : « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts ». Sauf que, parfois celui qui n'a pas le temps de reprendre ses forces, sans être au point mort, est affaibli à tel point qu'il reste peu de son enthousiasme pour le travail de recherche. J'ajouterais aussi cet adage de l'Ancien Testament : « aidez-vous, et le ciel vous aidera ». Mais le ciel ne nous aide pas toujours comme on le voudrait, ou du moins, ne fait rien pour que l'on ne se trouve pas en compagnie de ceux qui n'étaient pas sur notre chemin au cours de notre vie professionnelle. Il peut s'avérer (et c'était souvent le cas) que ce qui ressemble en théorie au « ciel » sera en pratique plutôt un « enfer » – dont les serviteurs, s'ils ne lancent pas le « feu infernal » (après tout, les hérétiques n'étaient pas systématiquement envoyés au bûcher), peuvent donner du fil à retordre à de nombreux savants (et à d'autres).

Le cas d'Abélard cité ici illustre bien ce cas de figure à l'époque. Aujourd'hui, cette façon d'éteindre la passion de chercheur n'est plus de mise, en tous cas, elle n'a plus l'acceptation sociale aussi large que par le passé. Cela ne veut évidemment pas dire que dans les pays occidentaux, il n'y ait plus d'établissements soumis à l'autorité des églises. Cette autorité pourrait être gênante, surtout quand le *sacro-saint* traditionnel revêt la forme de ce qui compte le plus dans nombre des pays développés : l'argent. Ceux qui sont en possession ou du moins disposent de certains moyens, bien entendu, peuvent en consacrer une partie à la recherche, mais généralement, ils le font selon ce qui leur semble bon et utile pour eux-mêmes. Les « libertés académiques » sont déjà un sujet de discussion au moins depuis l'époque d'Abélard et c'est bien, car ces libertés peuvent contribuer de manière significative à l'efficacité de la recherche. En revanche, elles ont été et sont toujours, sérieusement menacées par leurs anciens et leurs nouveaux adversaires, et pire encore, ces derniers ne se gênent pas de leur rappeler ouvertement : « Je paie donc j'exige, et si vous n'obéissez pas à mes exigences,

vous serez licenciés » (il faut comprendre : de l'université que je finance ou que je contrôle).

Tout cela devenait dramatique dans les pays totalitaires (communistes et fascistes), mais des drames ne manquent pas non plus dans les pays démocratiques ou sur la voie de la démocratisation. En disant : « ne perdez pas le courage », j'ajouterais aussi « ni l'enthousiasme qui le suit ». Cela est plus facile à dire qu'à faire, surtout quand toutes sortes de politiciens tentent, soit de maintenir en vie soit faire revivre cet « esprit », en utilisant non pas la force des arguments, mais l'argument de la force qui vient du soutien obtenu aux élections législatives. Je me réfère ici à la *Loi 2.0* en vigueur en Pologne à partir du 1er octobre 2018 visant à réformer l'enseignement supérieur et les sciences en Pologne. Plusieurs milliers de personnes ont pris part aux discussions sur les principes et les solutions proposés. Le projet n'a pas manqué de soutien. Cependant, il y avait des voix qui, même si elles ne différaient pas sensiblement des attentes des principaux initiateurs du projet, à savoir du ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de la Science et son équipe, elles témoignaient de la présence d'un nombre de personnes dans le milieu universitaire qui n'approuvaient pas tout dans de ce projet. D'aucuns l'ont même estimé inacceptable et voulaient le remplacer par un tout autre, amélioré. Le Ministère a défendu corps et âme sa vision de la réforme. Au final, non seulement le projet n'a pas échoué, mais il a obtenu le soutien de la majorité parlementaire. La manière dont il a obtenu l'approbation constitue également une contribution intéressante au débat sur le blocage de l'enthousiasme chez les savants et les scientifiques par des hommes politiques et par ce qu'on appelle la « grande politique ». Il s'est avéré que dans les discussions parlementaires, la raison ne revient qu'à la majorité au pouvoir – car seuls les amendements proposés par ses représentants ont été pris en compte. Je crains que cela ne signifie pas une très haute culture du vivre ensemble et démontre non seulement l'absence totale du respect de l'opposition, mais aussi l'absence de toute forme de rationalisme, qui s'opère par le dialogue entre les différents « pour » et « contre », dans un effort collectif des participants à la discussion politique. Karl Raimund Popper l'a évoqué dans sa *Société ouverte et ses ennemis* (critiquant Karl Marx et la pensée bolchévique).[141] Lors

141 « (…) il s'agit du comportement par lequel nous sommes ouverts à la critique et prêts à nous soumettre à l'expérience. Être rationaliste, c'est admettre que l'erreur peut être de notre côté et la vérité de l'autre, c'est être disposé à un effort, et, s'il le faut, à un compromis, pour parvenir à la vérité dans des conditions susceptibles de rallier la majorité de l'opinion ». K. R. Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, T. 2, Seuil, Paris 1979, p. 153 et s.

des polémiques parlementaires en Pologne, peut-on trouver encore des participants disposés à s'appuyer sur les œuvres des philosophes majeurs et – ce qui n'est pas sans importance – à prendre au sérieux leurs réflexions et leurs suggestions ?

L'enthousiasme des savants est menacé non seulement par la « grande politique », mais aussi par une politique à beaucoup plus petite échelle, et même minimale, qui est la politique menée dans la famille par ses membres. On peut sérieusement se demander si Darwin aurait réussi ou non son succès scientifique si l'aide d'un ami de sa famille ne lui avait pas permis de surmonter l'opposition de son père à participer à l'expédition en Amérique du Sud. Peut-être même aurait-il découvert quelque chose d'intéressant dans ses poucepieds, mais cela n'aurait pas valu sa théorie de l'origine de toutes les espèces. On peut également se demander à quoi ressemblerait le sort de la théorie de la relativité d'Albert Einstein si son enthousiasme pour la recherche s'était éteint par l'échec lors de la première tentative d'entrer à l'Ecole Polytechnique de Zurich (les sciences humaines étaient une discipline insurmontable) ou si, au terme des études, il n'avait pas trouvé l'emploi à la Division des Brevets du Bureau fédéral de la propriété intellectuelle à Berne (il était aidé par des amis de son père).[142] On peut aussi s'interroger sur le sort de la physique théorique si la rencontre d'Albert Einstein et de Niels Bohr n'avait pas eu lieu, suivie de la controverse qui les opposait concernant la théorie de la dualité onde-corpuscule de la lumière.[143] Je ne veux pas dire par là que les actions et les réalisations des savants sont régies par le hasard. Il faut toutefois préciser que, dans leur vie – comme dans la vie de toute autre personne – une grande place est souvent occupée par ce

142 Bien sûr, ce n'était pas le sommet de ses rêves, mais « les échecs dans la recherche d'un poste universitaire le rendait beaucoup moins exigeant et, dans les conditions actuelles, il pensait que c'était un « travail merveilleux ». R. Highfield, P. Carter, *Prywatne życie Alberta Einsteina* [*Vie privée d'Albert Einstein]*, Prószyński i S-ka, Warszawa 1995, p. 99 et s.

143 « Il faut commenter par la physique qui était l'objet de la passion, voire obsession pour Bohr et Einstein. Ils ont tous deux parlé avec enthousiasme et optimisme des recherches qu'ils menaient à l'époque. Ils se caractérisaient tous deux par une capacité de concentration exceptionnelle. Très tôt, ils se sont rendu compte non seulement de l'importance de la loi de Planck, mais aussi de l'importance des paradoxes auxquels cette loi conduisait ». Néanmoins, le premier considérait l'hypothèse des quanta de Planck comme exacte, tandis que le second la considérait comme fausse et – ce qui est non moins important – le premier n'a jamais cédé, malgré les longues tentatives de ce dernier de le décourager. A. Pais, *Czas Nielsa Bohra, [Le temps de Niels Bohr*], Prószyński i S-ka, Warszawa 1991, p. 220 et s.

qu'on appelle heureuses ou malheureuses coïncidences, et ceux qui ont eu la chance de tomber sur ces premières, peuvent se considérer comme chanceux et réalisent parfois beaucoup plus que ceux qui n'ont pas eu un tel bonheur. Bien entendu, seul un coup de chance ne peut suffire, il faut aussi de l'expérience et de l'enthousiasme qui leur donne le sentiment de marcher sur des bases assez solides et qui donnent la force motrice pour atteindre les objectifs fixés.

VI Sensibilité et irritabilité des savants

La sensibilité et l'irritabilité appartiennent à ce genre de caractéristiques individuelles qui se manifestent à divers degrés et sous différentes formes chez chaque être humain. L'absence de ce sentiment est perçue comme une anomalie, c'est certain. En même temps, bon nombre de problèmes qui apparaissent peuvent être résolus par les uns et le sont, en quelque sorte, alors que pour d'autres, ils restent un mystère. Dans mes réflexions, je n'indiquerai pas tous ces problèmes, je ne suggérerai même pas qu'il est possible d'en établir une liste complète. Je tenterai de mettre en lumière certaines formes de sensibilité et d'irritabilité des chercheurs ainsi que divers modes d'approche. Je considère les deux comme discutables, car je ne doute pas qu'il y a beaucoup à dire à ce sujet, et ce qui est exprimé ici pourra être revu et corrigé à plusieurs endroits.

1 Quelques exemples

Dans le dictionnaire en ligne on trouve plus de 170 synonymes du terme « sensibilité » et plus de 60 pour le mot « hypersensibilité », les deux sont situés dans différents domaines de l'activité humaine et dans la réflexion sur elle, de la psychologie, en passant par la physiologie et jusqu'à la théologie. Il y a peu de substituts et de champs de réflexion pour le terme « irritabilité ». Il est toutefois caractéristique que sa dimension psychologique soit souvent exposée, voire liée à une pathologie ou encore associée, entre autres, à des états tels que la dépression. Les façons d'appréhender la sensibilité et l'irritabilité sont si nombreuses qu'il est facile de s'y perdre – même à ceux qui traitent ces problématiques professionnellement. De simples curieux peuvent même en conclure que les spécialistes n'arrivent pas à trouver un langage commun et encore moins, un terrain de compréhension réciproque. En effet, la question de savoir si une telle compréhension est nécessaire pour résoudre les problèmes créés par la sensibilité et l'irritabilité humaines est une question ouverte. Après tout, il est normal que tout dépende du point de vue : tout le monde ne peut se placer au premier rang et regarder de près ce qui se passe sur la scène où la sensibilité et l'irritabilité jouent un rôle important. Dans cette partie de mes considérations, je vais donc invoquer quelques façons de percevoir ces termes qui, si elles ne sont pas complémentaires, du moins, elles ne s'excluent pas.

L'une d'elles est la perception de la sensibilité d'un point de vue psychologique. Cet aspect est très bien exposé, entre autres, dans l'ouvrage d'Elaine N. Aron,

Hypersensibles. L'auteure a mené de longues recherches sur le sujet et présenté ses résultats en utilisant la terminologie typique de la psychologie expérimentale et des thérapeutes. À la lumière de ses découvertes, la sensibilité est conditionnée à la fois génétiquement (nous naissons avec elle) et biologiquement (c'est un système nerveux qui nous pousse à recevoir plus de stimuli externes et à réagir plus fortement que les autres, à ces stimuli). Dans son essai, elle indique les caractéristiques des personnes sensibles, telles que : 1) introversion et une tendance à se retirer et éviter les apparitions publiques, 2) tendance à l'analyse plus approfondie des nouveaux enjeux et un fort attachement à ses principes et valeurs, 3) sens des responsabilités plus fort ou 4) tendance à dissimuler les états émotionnels négatifs (tels que colère ou irritation) et à démontrer des états positifs (tels que compassion). Parmi ce type de personnes, l'auteure compte non seulement les différentes catégories d'artistes (« presque tous les hypersensibles ont un côté artistiques ») et de scientifiques, mais également les théologiens et les juges. Néanmoins, beaucoup dépend du processus d'individuation et de la relation des hypersensibles à l'environnement social.[144] Cela signifie qu'on peut les trouver dans diverses professions, sur de différents postes et dans de différentes conditions de travail et de rémunération.[145] Il leur est très difficile de fonctionner dans des milieux sur lesquels ils n'ont pas d'influence et dans des environnements « qui cultivent la ténacité et la compétition » – l'auteure y inclut aussi le monde des affaires (« qui sous-estime ses hypersensibles »). En tous cas, lors de l'étude du fonctionnement des personnes hypersensibles, de nombreuses conditions doivent être prises en compte et analysées avec soin.

La littérature spécialisée peut être ici d'un grand soutien, mais il n'est pas facile de trouver des études qui analysent en profondeur et expliquent suffisamment le problème de sensibilité et d'irritabilité des scientifiques. Il est beaucoup plus facile d'en trouver dans les travaux qui situent la question dans des contextes plus larges. Il y a également à prendre en compte la valeur cognitive, comme le fait, par exemple, Arnold Berleant dans son étude *Sensibilité et sens*, qui propose un recueil d'essais sur le thème commun de la sensibilité

144 Dans le processus d'individuation, « la capacité d'entendre la voix intérieure (ou des voix) avant tout bruit interne et externe, importe en premier ». E.N. Aron, *Hypersensibles*, Ed. Feeria, Marabout Hachette, Vanves 2019, p. 202 et s.

145 La liste des métiers qui semblent « convenir aux hypersensibles » est longue et diversifiée. On y trouve : « ébénistes, spécialistes du toilettage d'animaux, psychothérapeutes (…), ecclésiastiques, opérateurs de machinerie lourde (…), agriculteurs, écrivains, artistes (en grand nombre), radiologues, météorologues, ébrancheurs-abatteurs, scientifiques, rédacteurs, comptables et électriciens. » *Ibidem*, p. 199.

esthétique. Dans sa manière de le lire et de le présenter, l'auteur offre des éclairages en partant d'un point de vue philosophique qu'il conjugue avec « biologique, matériel, social, historique et culturel »[146] Le groupement des différentes perspectives rend fortement variée la « matière », à partir de laquelle la vision de la sensibilité esthétique est « tissée ». Elle évoque la pensée de la Grèce antique, dont la première phase de spéculation mythique et philosophique, puis la pensée beaucoup plus tardive, avec la pensée philosophique relativement récente de John Dewey, Maurice Merleau-Ponty ou de Jean-François Lyotard (la tentative de « libérer la recherche philosophique de l'oppression du dualisme métaphysique » rapproche ces philosophes). Ces références amènent l'auteur de l'étude à formuler « deux exigences métacognitives. La première consiste à identifier les types des structures cognitives apparues à différentes époques et à différents endroits. La seconde consiste à utiliser l'expérience perceptuelle, en particulier l'expérience esthétique, afin qu'elle puisse être considérée de manière critique ».[147] Pour les besoins de ceux qui n'ont ni affection, ni confiance particulière dans la pensée philosophique, l'auteur de l'ouvrage rappelle et concrétise non pas la pensée mais l'expérience esthétique, celle qui « dérive du plaisir purement sensuel de regarder un trille blanc solitaire s'épanouissant entre les moellons rocheux recouverts de feuilles au milieu de la forêt ».[148] Ici, on trouve également une place pour les spécialistes « de » et leur sensibilité « à », mais, comme dans le cas de l'essai d'Aron, cela n'est pas explicitement indiqué.

---

146 Selon l'auteur de l'étude : « ils fonctionnent dans le contexte de questions esthétiques qui leur donnent vitalité et direction, sans perdre de vue leur signification et leur applicabilité ». En outre, l'ouvrage constitue « une déclaration esthétique personnelle majeure » annonçant que « l'attribution du sens esthétique à l'expérience humaine » peut contribuer à une meilleure compréhension du « monde des événements et des actions humains ». A. Berleant, *Wrażliwość i zmysły. Estetyczna przemiana świata człowieka [Sensibilité et sens. Transformation esthétique du monde humain*], Universitas, Kraków 2011, p. 11 et s.

147 « La première est fortement soutenue par les ethnologues, les linguistes, les sociologues, les géographes culturels et divers critiques de la culture qui décrivent et expliquent ces idées d'un point de vue politique, historique, social, philosophique et littéraire. » *Ibidem*, p. 73.

148 « L'expérience esthétique peut faire référence au sentiment d'exaltation et d'étonnement lorsque nous sommes enchantés de chaque filament de nuages dans le ciel […]. Quelqu'un pourrait ajouter ici la mystérieuse rencontre avec Rembrandt de l'un de ses autoportraits tardifs, ou le frisson de plaisir provoqué par les effets dramatiques des sauts d'octaves dans l'exposition du premier mouvement du concerto pour violon de Brahms ». *Ibidem*, p. 50.

Bien entendu, on peut compléter ces considérations en se référant aux savants qui ont vécu des expériences liées à l'art ou qui ont au moins tenté de maîtriser un des arts. Albert Einstein en est un exemple : déjà scientifique de renom, il s'essayait dans la maîtrise de l'art de jouer du violon. Le fait de ne pas obtenir d'énormes succès dans ce domaine ne signifie pas son insensibilité totale à la beauté. De plus, cet exemple peut constituer une contribution intéressante au débat sur le degré et l'objet de cette sensibilité. Il ne fait aucun doute que cet éminent savant était sensible à la beauté des théories scientifiques, en particulier celles qui sont formulées par des mathématiciens et qui ont pu servir et ont souvent servi de modèle pour leur formulation dans d'autres disciplines.[149] L'histoire des sciences connaît des exemples d'approches selon lesquelles la sensibilité à la beauté des théories scientifiques est considérée comme un critère important, comme le prouve l'exemple de l'éminent philosophe et mathématicien français Henri Poincaré. Il faut rappeler que, dans ses réflexions sur la valeur de la science, il essayait de démontrer que, dans les disciplines les plus avancées sur le plan théorique – telles que les mathématiques, l'astronomie et la physique théorique – ceux qui les pratiquent préfèrent souvent accepter certaines théories et en rejeter d'autres, selon un choix purement esthétique : les unes leur semblent plus belles que les autres.[150] Cette approche du problème de la sensibilité du chercheur fait partie intégrante de la philosophie des sciences, appelée le conventionnalisme scientifique.

Ses approches ressemblent à celles dont les auteurs recherchent des caractéristiques de la sensibilité et de l'irritabilité des scientifiques dans leurs activités pratiques. Janusz Goćkowski en parle dans son ouvrage intitulé *Ethos de la science et le rôle des savants*. L'auteur propose de regarder l'environnement des scientifiques comme une sorte de « théâtre de la vie culturelle », dont les principaux acteurs sont équipés : a) « des compétences fondamentales requises » ; b) « agissent en fonction des options sélectionnées et reconnues de nature

149 Il y avait cependant des mathématiciens plus sensibles à la beauté de la théorie qu'Einstein. Ses biographes rappellent : « en 1908, Hermann Minkowski, ancien professeur d'Einstein, donna à la théorie de la relativité une forme mathématique plus élégante, dans laquelle le temps et l'espace forment un tout indissociable, appelé espace-temps ». R. Highfield, P. Carter, *Prywatne życie Alberta Einsteina [La vie privée d'Albert Einstein*], Prószyński et S-ka, Varsovie 1995, p. 193 et s.

150 H. Poincaré, *La valeur de la science*, Flammarion Paris 1990. Plus largement à ce sujet Cf. Z. Drozdowicz, *O racjonalności w filozofii nowożytnej. Wykłady [La rationalité de la philosophie moderne. Cours magistraux*], Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2008, p. 129.

axiologique et épistémologique ». La sensibilité des chercheurs est évoquée dans chacune des cinq parties de cet ouvrage, mais elle est chaque fois placée dans des contextes très différents – du contexte de la vie, en passant par le contexte de la pratique scientifique, le « déracinement » des gens des sciences et leur découragement (frôlant la pathologie) et jusqu'à son aspect thérapeutique et le « rétablissement de la normalité dans la vie scientifique ». Une perspective aussi large et variée fait que la sensibilité est présentée parfois comme une caractéristique individuelle, parfois comme un trait commun de ceux qu'on appelle hommes des sciences. Ce qui les unit, c'est notamment la sensibilité à la vérité. L'auteur de l'étude, dans sa partie introductive déclare que « l'ethos des sciences est celui des scientifiques qui jouent le jeu de la vérité scientifique ».[151]

Il est plus difficile de trouver des références à la sensibilité des chercheurs dans les écrits cités – peut-être parce que cela est traité comme leur propre expérience, mais ce n'est pas une raison pour la gloire. La question se pose, cependant, dans un contexte plus large. Les valeurs de la science de Poincaré apparaissent là où l'on parle d'une question aussi fondamentale que la formulation des principes scientifiques et des lois de la science, c'est-à-dire de ce qui est et de ce qui devrait constituer l'objectif majeur des batailles intellectuelles dans les sciences théoriques. Il les appelle « décrets scientifiques » et traite comme une sorte d'entente dans un groupe de personnes compétentes qui pratiquent ces disciplines. Il est difficile d'imaginer un tel accord dans une situation où ces personnes n'ont pas la maîtrise de leur irritabilité et ne la dirigent pas contre ceux qui n'ont pas les compétences adéquates, ou ne savent même pas très bien quel type de compétences est-il nécessaire d'avoir pour participer à ce que Goćkowski appelle « le théâtre de la vie culturelle ». Dans ses considérations, on trouve un certain nombre d'endroits évoquant des situations dans lesquelles le chercheur a le droit, ou même le devoir d'exprimer à la fois sa sensibilité et son irritabilité contre des personnes et contre des situations. Plus précisément, on peut dire que ce dernier trouve ses raisons et sa justification quand il a le sentiment que sa vocation, qui est la recherche de la vérité, est menacée. Cependant, les circonstances dans lesquelles une telle menace apparaît, sont nombreuses et très diversifiées – pour illustrer, par exemple, des menaces telles que

151 « Dans ce jeu il s'agit de mieux connaître, mieux comprendre et mieux expliquer la réalité, en termes de présentation. Les participants doivent alors comprendre toutes les théories et les méthodes comme instruments du jeu. » J. Goćkowski, *Ethos nauki i role uczonych [Ethos des sciences et rôle des scientifiques]*, Wydawnictwo i Drukarnia Secesja, Kraków 1996 p. 19 et s.

« l'endoctrinement et la manipulation conduisant à une immoralité professionnelle », « l'éradication des scientifiques » et « la désintégration de ces valeurs, sans lesquelles la science cesse d'être une science et devient une idéologie subordonnée aux intérêts politiques en cours. »[152] On peut également trouver dans la littérature spécialisée la question de l'irritabilité de savants, qui d'un côté afflige, et d'un autre côté, fait réfléchir, tel *Homo Academicus* de Pierre Bourdieu, dont la sensibilité est mise à l'épreuve au cœur du champ universitaire se nourrissant de conflits et sous pression de situations souvent atypiques.[153]

2 Etude de cas

Cette étude de cas – comme toute autre – ne peut évidemment pas avoir la puissance d'importance décisive sur la sensibilité et l'irritabilité dans la vie des chercheurs. J'espère en tous cas, que non seulement elle montre la complexité du problème, mais qu'elle pourra aussi apporter quelques conseils sur la façon de le résoudre. Dans tous les cas, les personnages invoqués ici ne sont pas fortuits. Chacun d'entre eux a écrit des pages importantes pour l'histoire des sciences et en a sérieusement inspiré d'autres. Nicolas Copernic (1473–1543) en fait partie. On dit de lui qu'il a « arrêté le Soleil et mis la Terre en mouvement » (au sens figuré). Son œuvre, publiée en 1542 à Nuremberg, intitulée *De revolutionibus orbium coelestium* (*Des révolutions des sphères célestes*) a été (sans le sens figuré) une véritable révolution dans la réflexion sur le système planétaire, dans lequel existe, entre autres, la Terre. Copernic était – comme cela est souvent le cas avec ce genre d'idées novatrices – admiré par certains, et sévèrement critiqué par d'autres. Au début, ces premiers étaient relativement peu nombreux, alors que ces derniers étaient non seulement nombreux, mais occupaient souvent des positions importantes dans le système des connaissances et de la foi de l'époque. Copernic a dédicacé son œuvre au pape Paul III, mais ce sont les cercles ecclésiastiques qui ont formulé les affirmations les plus

152 Goćkowski l'analyse, entre autres sur l'exemple du « comportement des chercheurs polonais dans les conditions du système du léninisme véritable. » Cf. *Ibidem*, p. 267 et s.

153 « La structure du champ universitaire n'est que l'état, (…) du rapport de forces entre les agents ou, plus exactement, entre les pouvoirs qu'ils détiennent (…) ; la position occupée dans cette structure est au principe des stratégies visant à la transformer ou à la conserver en modifiant ou en maintenant la force relative des différents pouvoirs ou, si l'on préfère, les équivalences établies entre les différentes espèces de capital. » Cf P. Bourdieu, *Homo Academicus*, Les Editions de Minuit, Paris 1984, p. 171.

graves et finalement (en 1616), l'ont mis à *l'Index* des livres interdits par l'Eglise (il y était jusqu'en 1835). Il était critiqué à la fois par les théologiens catholiques et protestants dont Luther, qui ont reconnu qu'il « bouleversait l'astronomie » et même certaines autorités scientifiques de l'époque telles que Tycho Brahe.[154] Parmi ceux qui l'admiraient et reconnaissaient l'exactitude de la théorie héliocentrique, il y avait aussi un grand nombre de savants. L'un d'entre eux était Galilée (de son vrai nom : Galileo Galilei, 1564–1642). Dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde : de Ptolémée et de Copernic* il dit : « je n'ai plus qu'à céder, car il possède sur moi un très grand avantage, l'expérience, qui me fait défaut ».[155] La réponse à la question du genre de sensibilité que cache cette image de système du monde est certes discutable, mais il est indiscutable le fait que ni chez Copernic ni chez l'admirateur de son travail, Galilée, elle n'a pas beaucoup de points communs avec ce qui caractérise les mathématiciens.[156] Ce qui est discutable est de savoir si cela a beaucoup à voir avec le fait de regarder le ciel et d'être impressionné par les étoiles. Bien que dans la peinture de Matejko, Copernic regarde le ciel, il n'est même pas équipé d'un télescope (construit par Galilée en 1609). D'ailleurs, même s'il en possédait un, il ne lui aurait pas permis de percevoir que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil et non l'inverse. Les objets qui apparaissent dans le tableau, appartiennent aussi bien à l'équipement d'un astronome qu'à celui d'un mathématicien (bien sûr, de celui qui ne se limite pas aux calculs sur les nombres).

Bien que beaucoup de choses aient été écrites sur la vie et l'œuvre de Copernic, il existe peu d'études qui évoquent son irritabilité. Si l'on veut tenter une généralisation à ce sujet, il faudrait, selon les termes de Janusz Szpotański, le classer comme « silencieux » plutôt que comme « querelleur », du moins en ce qui concerne son attitude de scientifique, d'autant qu'il a tardé longtemps à

154 Pour en savoir plus sur cette question, Cf. M. Kokowski, *Różne oblicza Mikołaja Kopernika. Spotkania z historią interpretacji [Différents visages de Nicolas Copernic. Rencontres avec l'histoire de l'interprétation*], Instytut Historii Nauki PAN, Warszawa – Kraków 2009.

155 Galilée, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, Seuil, Paris 2000, p. 388 et s.

156 « Il restait donc à Nicolas Copernic (…) de mettre au point un système susceptible de remplacer celui de Ptolémée, comme procédé de calcul, tout en représentant le « fait » physique, et en « sauvant » les phénomènes additionnels comme le diamètre de la Lune qui, selon le système de Ptolémée aurait dû subir des variations mensuelles de près de cent pour cent. » A. C. Crombie, *Histoire des sciences de Saint Augustin à Galilée (400–1650)*, t. II, PUF, Paris, 1959, p. 373 et s.

publier son ouvrage capital.[157] Dans d'autres questions, telles que le gaspillage de l'argent ou la recherche d'un prix juste pour un bon travail, il peut malgré tout être classé dans la catégorie des « querelleur» ; mais restant dans la catégorie de « querelleur » (critiquant le comportement d'autrui), qui relève du comportement acceptable pour un homme d'Eglise et – ce qui est aussi important – qui compte avec l'opinion de ses supérieurs ecclésiastiques.

De tels « querelleurs » (personnes qui, parfois sont « pour », mais dans beaucoup d'autres questions sont « contre »), la science ne manquait pas – même celle du seizième siècle et Galilée en fait partie. L'histoire des sciences a retenu son long procès devant le tribunal de l'Inquisition romaine (il a commencé en 1614 et s'est terminé en 1633 avec la condamnation de la position copernicienne et l'humiliation de Galilée), ainsi que sa fameuse déclaration : « et pourtant elle se meut ! » ; il l'aurait prononcée juste après « avoir prêté serment et promis de considérer les opinions de Copernic comme fausses, erronées et hérétiques, et promis que, dans le futur, il ne les proclamerait ni par l'écrit ni par l'oral. »[158] Cette phrase malicieuse devait être à peine murmurée et il y a de nombreuses indications qui prouvent qu'il s'agit hélas d'une légende (elle apparaît pour la première fois en peinture sur un portrait posthume du savant). Mais on connaît ses fréquents – et tout à fait « à contre-courant » – mots de critique et de colère contre les autorités scientifiques et religieuses de l'époque. Ils témoignent à la fois de sa sensibilité aux vérités qu'on atteint par sa propre raison, et de l'irritabilité face au droit du savant à la recherche de la vérité et le droit à se défendre contre ceux qui n'utilisent pas leur propre raison ou ne l'utilisent pas comme il

---

157 Jerzy Sikorski dans sa monographie affirme que le fait que l'œuvre de Copernic « soit restée secrète près de quatre décennies » témoigne non seulement de sa crainte des répercussions de la part de l'Église (« les deux Eglises opposées – catholique et luthérienne – seraient parfaitement d'accord pour le pendre à une branche épaisse pour avoir trahi l'Écriture Sainte dans sa pensée »), mais aussi de son réalisme. Un peu plus loin l'auteur cite le passage de sa lettre au pape, où il tente d'expliquer pourquoi « contrairement à l'idée des mathématiciens et presque contrairement au consensus général, il a eu le courage d'imaginer un mouvement de la Terre. » Cf. J. Sikorski, *Prywatne życie Mikołaja Kopernika [La vie privée de Nicolas Copernic*], Pracownia Wydawnicza Elset, Olsztyn 2011, p. 268 et s.

158 « Ensuite, comme s'il voulait séduire encore les auditeurs, il proposa de défendre l'ancien système contre la nouvelle science. S'il rencontre un hérétique ou un suspect d'hérésie, il le signalera au Saint-Office. Il mit ses mains sur la Sainte Bible. Si jamais – que Dieu m'en garde ! – je devais transgresser l'une de ces promesses, alors je me soumettrai à tous les châtiments et sanctions prescrits par les saints canons. » Cf. J. Reston Jr., *Galilée*, Prószyński i S-ka, Warszawa 1998, p. 336 et s.

se doit. Ils apparaissent dans son *Dialogue* – notamment dans les passages où Salviati (porte-parole de Galilée) persuade son adversaire Simplicio (défenseur de la physique traditionnelle sur la question du Ciel, du Soleil et de la Terre) de son tort. Il utilise parfois la plaisanterie, parfois il suggère avec un brin de malice qu'avec l'esprit et l'intelligence de son adversaire, tout n'est pas comme il faudrait ou même qu'il manque de bon sens et de raison là où elle est absolument indispensable pour pouvoir s'exprimer correctement en matière scientifique.[159] Sa correspondance témoignage de la sensibilité et de l'irritabilité du savant, notamment dans une lettre ouverte de 1615 à Madame Christine de Lorraine, dans laquelle il qualifie ses adversaires d'ignorants, alors que plus loin il déclare que « les Écritures Saintes ne contiennent aucune théorie physique, mais nous révèlent notre destinée morale », et que « les Écritures Saintes ont toujours été acceptées comme employant fréquemment un langage figuré (…). Il est donc contraire à la raison et à la tradition de faire appel à une interprétation littérale des Écritures Saintes »[160]. Toutefois, même ces commentaires s'inscrivaient dans les normes de la critique scientifique et étaient acceptables par les milieux de l'université et de la cour de l'époque.[161] Une contribution intéressante à la discussion sur la sensibilité des chercheurs est la vie et l'activité d'Isaac Newton. Beaucoup a été dit et écrit à son sujet – de manière aussi bien positive que négative. Une chose est sûre, c'était un génie en sciences et, comme beaucoup de génies, c'est une figure difficile à présenter d'une manière univoque, malgré une riche documentation concernant sa personnalité, ainsi que sa sensibilité et l'irritabilité. Cependant, on peut dire avec une conviction absolue qu'il a non seulement écrit une page importante de l'histoire des sciences, mais également que ce travail était accompagné d'une sensibilité et d'une irritabilité considérables. De plus, cette dernière caractéristique, avec l'âge du savant devenait de plus en plus visible et s'exprimait sous des formes que tout scientifique devrait plutôt éviter ; mais en même temps, il semble tellement humain que de ne pas supporter ses concurrents et ses adversaires… Par ailleurs, il faut

159 « Ce livre – parfois sévère, parfois étonnamment diplomatique, parfois prophétique et inventif, humain et banal, audacieux et insouciant – est un parfait reflet de la personnalité de l'auteur ». *Ibidem*, p. 279.

160 Cf. A. C. Crombie, *Histoire des sciences*…, p. 404 et s.

161 Selon l'auteur cité ci-dessus « Galilée s'exprimait dans le langage du réalisme scientifique intransigeant. Il croyait à un monde objectif de lois immuables, existant indépendamment des inventions humaines, un véritable monde qu'il est du rôle des sciences de découvrir, en vérité par des raisonnements théoriques subtils, mais néanmoins avec certitude. » *Ibidem*, p. 408.

noter qu'il était sensible non seulement à ce qui peut être vu ou ressenti en contact direct avec la nature (on se souvient de la pomme légendaire qu'il faisait tomber sur la tête pour traduire la force de la gravitation), mais aussi à ce qui est directement lié à la pensée mathématique (son ouvrage fondamental publié en 1687, s'intitule en latin *Philosophiae naturalis principia mathematica* pour « *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* ») et à ce qui peut être formulé à l'aide des principes de cette science. Il s'est avéré qu'il était possible de les utiliser pour formuler non seulement la loi de la gravitation universelle, mais aussi le calcul différentiel et intégral et de les utiliser dans la description du monde physique. Newton était aussi sensible à ce qui est si important pour tout homme profondément croyant, à savoir la foi en ce Dieu qui peut et qui peut-être veut se pencher sur notre destin et ouvrir les portes de l'univers lequel, à bien des égards, diffère de tout ce dont nous disposons ici et maintenant sur Terre. Ses biographes soulignent unanimement que dès l'enfance il était un croyant fervent, et avec les années, sa foi s'est encore approfondie et exprimée sous des formes qui, chez certains de ses observateurs ont provoqué le rire (jusqu'à composer une comédie, dans laquelle il est tourné en dérision), tandis que d'autres se demandaient si son esprit fonctionnait encore. Lui-même était inspiré à étudier à la fois ce monde (temporel) et cet autre (surnaturel) et à analyser les preuves de leur grandeur et complexité.[162] Bien entendu, on peut en dire encore davantage sur la sensibilité de Newton.

On peut également en dire autant sur son irritabilité. L'auteur de la biographie de Newton y a consacré beaucoup d'attention. Tout n'est pas directement lié à son fonctionnement en tant que chercheur (professeur au Trinity College

162 Son biographe, Frank E. Manuel, écrit : « Au cours de trente années d'intense activité intellectuelle à Cambridge, durant une période d'effort incomparable, Newton puisait ses forces dans le contact direct, sans médiation, avec Dieu, son Père. C'était pour sa gloire qu'il travaillait constamment, et le seul passe-temps était de passer d'un sujet à un autre. […] Dans ses délibérations théologiques secrètes, il examinait des questions sensibles concernant la Sainte Trinité – il étudiait chaque manuscrit biblique qui lui tombait entre les mains, dans n'importe quelle langue, sur la sainteté du Christ […]. Rien ne témoigne mieux que sa confession religieuse passionnée dans General Scholium du fait que Newton identifiait Dieu avec le père, à qui il devait l'obéissance et à la volonté duquel il devait se soumettre et dont les jugements il devait accepter. » F. E. Manuel, *Portret Izaaka Newtona [Portrait d'Isaac Newton*], Prószyński et Sk-a, Warszawa 1998, p. 130 et s. Plus loin dans cette biographie, l'auteur écrit que « le manuscrit secret *Sur la Terre* […] indique avec force que Newton lisait avec harmonie la Sainte Bible et le livre de la nature, en tant que source de connaissances sur Dieu et Son œuvre ». *Ibidem*, p. 388.

et membre de la Royal Society – la Royal Society, qui est une société savante et l'équivalent de l'Académie des sciences). Certains aspects ont une signification plus profonde et font réfléchir. L'histoire témoigne de son irritabilité allant jusqu'à démontrer que le grand savant ne pouvait s'élever au-dessus de la petitesse humaine ordinaire. Cela concerne, par exemple, son différend de longue date avec Robert Hook, un savant reconnu, un rival qui voulait s'imposer dans la physique, l'astronomie et les mathématiques de l'époque.[163] Dans la science, bien sûr, les avis peuvent différer sur un certain nombre de questions importantes et parfois la façon de l'exprimer peut revêtir des formes élégantes, mais ce n'est pas facile et ne l'a jamais été – même pour des savants comme Hooke et Newton. Car est-il élégant que de réprimander en public (lors d'une réunion de la Royal Society) comme l'avait fait Hooke envers son adversaire (« ce qu'il a perçu comme une punition et une humiliation ») et de lui rendre la pareille par Newton (il l'a accusé de plagiat et s'est exprimé avec mépris sur ses compétences en mathématiques)? Est-ce élégant de montrer sa colère au son même du nom de l'adversaire (dans ce cas, Newton était « prêt à tout, même à commettre une imprudence pour blesser l'adversaire ») ? Est-ce élégant à la fin, que de ne pas supporter la présence de son adversaire dans la Société scientifique et quand on tient un avantage sur lui, le priver d'un rôle significatif dans celle-ci ?[164] Ce sont des questions rhétoriques, mais elles devraient être posées, non seulement pour rappeler le passé moins glorieux, mais également pour montrer qu'à notre époque, le comportement des savants n'est pas toujours aussi correct qu'il devrait.

---

163 « Newton et Hooke représentaient deux styles incompatibles de pratiquer la science. Bien qu'aucun d'entre eux n'ait consacré toute la vie à un domaine, la portée de leurs intérêts servait à des fins différentes. Hooke […] était concentré sur de nombreuses conquêtes rapides et faciles ; Newton, fasciné par une question, la creusait sans relâche jusqu'à ce qu'elle ait dévoilé son secret […]. Sur les cinq ou six essais, il sortait chaque fois victorieux ; le seul échec lui a apporté l'alchimie. Hooke a remporté de nombreuses victoires faciles, y compris ses inventions et les lois dites de Hooke (théorie de l'élasticité) ». *Ibidem*., p. 147.

164 « À la tête de la Royal Society, il n'y avait pas de place à la fois pour Hooke et pour Newton. Comme un troupeau d'animaux, le chef de file ne pouvait être qu'un seul. Dans le royaume où Hooke régnait jusqu'à présent, Newton était un intrus et, à mesure que son étoile se levait, Hooke perdait de la puissance et son statut déclinait. Il s'est battu pour sa position, diminuant les mérites de l'intrus, l'accusant constamment de plagiat ; il a défendu farouchement sa position jusqu'à sa mort en 1703. Alors seulement, Newton a pu devenir le président de la Royal Society et le chef incontesté du troupeau. » *Ibidem*., p. 170.

3 Quelques remarques générales

Tout d'abord, les questions suivantes s'imposent : parler ou ne pas parler de la sensibilité et de l'irritabilité des scientifiques, comment en parler et à quelles occasions ? Plus d'un savant serait probablement disposé à parler de la première caractéristique plutôt que de la deuxième et à en parler pour faire comprendre que sa sensibilité, même si elle ne le place pas au-dessus des autres, a un caractère qui n'implique pas tout le monde. Cela ressemble à une tentative de divinisation et pourtant les scientifiques n'ont pas été, ne sont pas et ne seront jamais des saints auxquels leurs fidèles se voueraient pour leurs pouvoirs surnaturels. En tout état de cause, rien n'indique qu'ils disposent de tels pouvoirs. Bien entendu, cela n'empêche pas les hagiographes de toute sorte de redorer le blason des savants, à tel point que tout ou presque tout de ce qu'ils ont fait est à considérer comme parfait et que tout ce qu'ils ont dit a été dit avec sagesse. Toutefois, il faut éviter l'autre extrême en mettant en valeur uniquement ou principalement le côté « sombre » de leur sensibilité et de leur irritabilité, ou en exposant les côtés négatifs de leur personnalité, jusqu'à faire oublier le sens de ce qu'ils ont réellement fait et dit avec pertinence. Telle présentation des savants est l'un des moyens de les faire tomber de leur piédestal ou – ce qui revient au même – tout discours de haine peut sérieusement gâcher la vie. A ceux qui se plaisent dans ce genre de scénarios, je voudrais dédier les paroles du grand philosophe George Wilhelm Friedrich Hegel (en les ajustant aux besoins de ce récit) : vu de la position d'un valet de chambre, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de héros qui méritent la reconnaissance et le respect – car ce fameux valet de chambre peut en dire long sur les diverses faiblesses de son employeur ; et le fait qu'il ne veuille pas ou ne puisse pas percevoir et comprendre sa grandeur réelle, est déjà moins important pour ceux qui aiment ce genre de commérages. À mon avis, aucun des récits que j'ai cités sur la vie et l'activité des chercheurs choisis ne correspond ni au scénario hagiographique ni au scénario de potins. Aucun d'entre eux ne viole les normes narratives qui s'appliquent dans le milieu universitaire et j'espère que les termes que j'utilise sont également acceptables et que personne ne s'offusquera de voir quelques ressemblances avec sa personne dans mes remarques et suggestions.

D'autres commentaires et propositions sont liés à la question : comment reconnaître la sensibilité et l'irritabilité des scientifiques ? Dans la première partie de mes réflexions, j'en ai donné quelques exemples, néanmoins, pour chacun d'eux on peut toujours trouver un « mais ». La façon de les reconnaître, suggérée et appliquée par Elaine N. Aron, porte le poids, comme le reconnaît l'auteure elle-même, de ce qu'elle appelle « tendance de la psychologie ». Cela

signifie, entre autres, que beaucoup dépend ici non seulement des méthodes de recherche utilisées dans la discipline, mais également de la sélection de l'échantillonnage. Il est difficile d'imaginer que des scientifiques de renom se laissent persuader de procéder à des tests psychologiques de leur personnalité. Si tel était le cas, ils feraient probablement tout pour obtenir un résultat qui les présenterait sous le meilleur éclairage possible et – ce qui n'est pas moins important – dans de nombreux cas ils seraient capables de créer une image parfaite. Les méthodes de recherches sur la sensibilité et l'irritabilité des savants comportent également certaines erreurs, notamment les études qui sont basées sur ce que d'autres ont écrit à ce sujet. Une grande partie d'informations provient dans ce cas de ce qu'on appelle seconde main, et souvent elle est adaptée aux besoins et à l'imagination des analystes, parfois aussi à leurs souhaits « pieux ». Différents types de « mais » peuvent aussi s'appliquer à des récits qui sont le résultat d'une observation dite participante. Prenons l'exemple du récit de James D. Watson, cité dans cette étude. L'auteur de *La double hélice* admet lui-même que ce genre de récit manque totalement d'objectivité. Je suis cependant convaincu qu'il ne s'inquiéterait de rien, sauf si quelqu'un lui démontrait que les caractéristiques de ceux qui apparaissent sur les pages de son ouvrage sont non seulement complètement dénuées d'objectivité, mais n'ont rien de plaisant non plus. Bien sûr, chacune de ces personnes raconterait à sa manière l'histoire de la découverte scientifique importante, et décrirait probablement elle-même sa participation différemment, voire jouerait-elle de l'auto-dérision (je doute que Francis Crick, si souvent évoqué dans l'ouvrage, en soit capable). Quelle suggestion générale en découle ? Dans une « matière » aussi diverse et différenciée, qui est la sensibilité et l'irritabilité des scientifiques, il convient de l'examiner sous différents angles, d'essayer de la définir et de l'expliquer à l'aide de plusieurs méthodes cognitives et de comparer ses propres observations et expériences dans ce domaine à celles des autres. Bien entendu, il peut s'avérer que les savants soient finalement uniques à de nombreux points de vue, mais à d'autres, ils ne se distinguent pas spécifiquement de ceux qui sont loin du monde de la science. Ce ne sera pas très étonnant.

Mes nombreuses années d'activité dans le milieu universitaire me portent à croire que nombreux sont ceux qui se prennent pour quelqu'un de spécial à bien des égards – et parfois, en effet, sous certains angles (mais seulement à certains) ils sont en effet exceptionnels. Toutefois, même dans le cas de telles personnes, il est bon de garder la mesure et de ne pas en faire trop, car on peut facilement tomber dans l'excès de l'amour propre et se retrouver parmi ceux qui n'ont encore rien réalisé dans la vie professionnelle, mais s'imaginent déjà sur la liste restreinte des candidats au prix Nobel ; et ceux qui doutent de leur

valeur, éveillent leur irritabilité ou même frustration. Il n'est pas habituel que ceux dont l'œuvre scientifique est plus importante aient tendance à « porter la tête » si haut que leur taille ne passe pas inaperçue – même par un simple portier leur remettant les clés du bureau. Je connais des chercheurs qui même sans ce genre de penchant, en font peu de chose, même si leur entourage proche ne veut pas ou ne sait pas apprécier leur œuvre. Il est agréable à tous d'entendre – même à ces personnes – que leurs réalisations dépassent le niveau de la moyenne nationale. Pourtant, ce type de paroles et de gestes de politesse ne semble pas indispensable pour bien vivre et bien fonctionner pour les sciences. L'un des problèmes du milieu universitaire n'est pas l'absence de ce genre de gestes, mais le comportement de ceux qui en demandent presque auprès des autres – même si leurs œuvres ne sont pas indiscutables et qu'ils ne se situent pas toujours dans les domaines les plus importants de l'activité universitaire. Je suis loin de sous-estimer le travail dans des domaines tels que l'administration et la gestion des universités, mais ces services ont un caractère auxiliaire et ne peuvent en aucun cas être placés au même niveau que les recherches universitaires. Dire cela de façon claire ou même allusive aux chargés de l'administration et de l'organisation du travail de ceux qui se consacrent principalement à la recherche, peut provoquer et souvent provoque l'irritation, voire du mépris ostentatoire envers ceux qui ont osé ne pas apprécier leur « grandeur ». Parfois c'est amusant, mais plus souvent c'est énervant pour leurs proches et l'entourage.

Quelques mots sur ce qui m'agace dans la vie et dans les relations universitaires. Bien entendu, certains phénomènes que l'on y découvre irritent davantage, d'autres moins. On imagine souvent d'éminents savants faisant preuve d'infantilisme au quotidien ou, au contraire, démontrer un sens d'entreprise et d'ingéniosité dans la gestion de leurs intérêts, digne d'hommes d'affaires. Les deux cas sont fréquents non seulement dans le milieu universitaire et ces premiers semblent être encore plus populaires dans l'imaginaire commun. À la lumière de ces idées, un chercheur au-dessus de la moyenne est effectivement considéré comme une personne dotée d'une efficacité intellectuelle, mais d'une telle maladresse qu'il ne peut pas expédier correctement ses problèmes quotidiens et gérer ses relations avec les autres. Bien sûr, il y en a beaucoup dans ce milieu. De plus, certains d'entre eux vivent dans le confort, car ils confient la gestion du quotidien à d'autres – époux, amis, subordonnés, etc. Cependant, l'affirmation qu'il s'agit là d'un chercheur type n'a rien à voir ni avec la réalité universitaire, ni avec un « modèle » de savant qui fonctionne également dans ce milieu et qui semble être beaucoup plus recherché aujourd'hui que par le passé. Il a des caractéristiques d'organisateur de projets scientifiques qui le rendent non seulement compétent dans ce dont on a besoin et dans ce

qu'on devrait explorer, mais aussi dans la gestion de spécialistes dont on aurait besoin, d'acquisition des fonds de recherche, de leur juste distribution et des comptes. Ce qui est contrariant, ce n'est pas que de telles personnes se voient assigner des fonctions universitaires importantes, mais qu'on les gratifie d'un rôle de premier plan et qu'elles soient souvent présentées comme modèles pour tous les autres membres de cette communauté. La science a besoin de toutes sortes de personnels pour mener à bien les tâches auxquelles elle est confrontée aujourd'hui. Si toutefois elle manque de personnes directement impliquées dans la recherche ou si elles deviennent des sous-traitants, les universités cesseront d'exécuter leurs fonctions fondamentales et deviendront – comme c'est le cas aujourd'hui – des « entreprises ». Ce n'est peut-être pas exactement ce à quoi aspirent les défenseurs du projet de la réforme des universités et des sciences en Pologne (en tout cas, je l'espère).

Postscriptum

Voici une contribution intéressante à la discussion, sans ombre d'une quelconque dévotion pour les grands savants et érudits et – ce qui est souvent lié – pour leur irritabilité au sujet de leur propre grandeur. C'est un travail considérable, de plus de 500 pages, il s'agit de la biographie de Niels Bohr par Abraham Pais – un collaborateur de longue date de ce physicien exceptionnel et un érudit ayant également sur son compte des réalisations importantes en physique des particules élémentaires. Déjà dans sa partie introductive (intitulée *Le Danois, pour le meilleur et pour le pire*), il y a une annonce de sa façon de traiter le sujet : sans révérence. L'auteur de la biographie affirme que « les lecteurs des souvenirs et des biographies de Bohr ont souvent l'impression que sa vie est trop belle pour être vraie » et il ajoute que le personnage principal de son récit « a eu une vie merveilleuse et c'était un homme bon qui pouvait être heureux et qui rendait les autres heureux. Je ne pense cependant pas qu'il s'agisse d'un ange étranger aux combats, à l'ambition, à la déception et à la tragédie personnelle. »[165] Plus loin, il parle non seulement des intérêts et des réalisations scientifiques de Bohr, mais aussi de son intérêt politique (après 1946, il « s'inquiétait des problèmes de la politique internationale ») et de la construction des armes nucléaires (« il pensait que cela créerait une occasion unique de construire un monde ouvert, à la paix garantie »). Dans les pages suivantes du livre, Bohr est présenté comme

165 A. Pais, *Czas Nielsa Bohra [Le temps de Niels Bohr],* Prószyński i S-ka, Warszawa 1991, p. 18 et s.

un homme extraordinaire qui « y met tout son être et est capable de concentrer son grand pouvoir sur un tout petit point ». Par ailleurs, comme n'importe quel homme ordinaire, « quand il ressentait le besoin d'arrêter la discussion, il sortait et se mettait à désherber [son jardin] ce qu'il faisait d'une manière qu'il faut décrire comme agressive. »[166] Il avait aussi des faiblesses qui se traduisaient directement par son fonctionnement dans le monde des sciences et de l'enseignement universitaire. Pais dit que « Bohr mettait un effort énorme dans la rédaction de ses articles ». En revanche, l'acte physique d'écrire, avec un stylo ou une craie à la main, lui était presque totalement étranger. Il préférait dicter. Lors de l'une des rares occasions où je l'ai vu écrire, il a réalisé l'acte de calligraphie le plus décent que j'aie jamais vu […] – il a noté quelques sujets généraux de la conférence. L'un d'eux concernait l'harmonie de quelque chose. […] Au cours des discussions ultérieures, il a décidé que le mot *harmonie* ne lui convenait pas. Il arpentait la pièce avec impatience. Tout à coup, il s'arrêta, et son visage s'éclaircit « Ça y est ! J'ai changé *harmonie* en *uniformité*» Pour un non-initié, un tel comportement peut ressembler à une bizarrerie et peut-être même a-t-il été ainsi perçu par des auditeurs de ses conférences ; mais cela n'a pas été le cas pour ceux qui pouvaient comprendre la complexité du problème, et certainement pas par ceux qui connaissaient aussi la complexité de la personnalité de Niels Bohr.

L'ouvrage foisonne de situations qui, sans révérence, présentent la nature des savants. Je cite à titre d'exemple le chapitre 7 (intitulé *Bohr va en Angleterre*) où Pais évoque la rencontre de Bohr avec Joseph John Thomson (chercheur qui a reçu le prix Nobel en 1906 pour sa découverte de l'électron). « Bohr entra dans le bureau de Thomson avec l'un de ses livres, l'ouvrit sur une page et dit poliment : « Il y a une erreur ». Afin d'apprécier pleinement le déroulement de cette rencontre, il convient de rappeler que, d'une part, Bohr était toujours poli et, d'autre part, qu'à l'époque il parlait assez mal l'anglais. »[167] Dans la partie suivante (intitulée *Bohr, le père de l'atome*), on peut en apprendre davantage sur les débuts de l'activité universitaire du savant à Copenhague (en 1913, « il devint maître de conférences : ses devoirs étaient d'enseigner aux étudiants en

166 « Un jour, il désherbait des parterres de fleurs comme d'habitude, tenant sa pipe entre ses dents. À un moment donné, la tête de pipe tomba, ce que Bohr ne remarqua pas. […] Je n'oublierai jamais l'expression stupide de Bohr lorsqu'il approcha la flamme d'allumette au tuyau sans tête. » *Ibidem*, p. 22 et s.

167 « Dans les années qui suivirent, il maîtrisa beaucoup mieux la langue, mais garda pour toujours son charmant accent. […] Je le plus aimé quand il appela une arme mortelle « atomic bum » (ang. bum – clochard, vagabond). » *Ibidem*, p. 124 et s.

médecine ») et de « la plus grande découverte de sa vie », mais aussi sur les traits de sa personnalité, qui se sont accentués plus tard – en somme, « je ne dirais pas que Bohr, tel que je le connaissais, était modeste. Certes, il n'était pas non plus prétentieux, mais il se comportait comme un homme doté d'une confiance totale en soi et d'un sens du destin, jamais pressé mais toujours absorbé, peut-être de manière compulsive, par tel ou tel projet. »[168] Ces traits de son caractère se reflétaient sans aucun doute dans le différend opposant Bohr à Einstein, décrit dans la partie 11 de ce livre. « Le premier différend scientifique entre eux eut lieu en 1924 […] il s'agissait d'une divergence d'opinions sur la réalité des quanta de lumière. » Selon l'auteur de la biographie, déjà en 1920 Niels Bohr « ne croyait pas aux quanta de lumière. » Bien entendu, Albert Einstein y croyait – mais « il n'avait pas besoin de convaincre que pour ses quanta de lumière il n'y avait pas assez de place dans la théorie des ondes » (Dans le titre de son travail de 1905 sur l'hypothèse de quanta de lumière, il mentionna bien le « point de vue heuristique »). Bien que ces deux érudits « soient devenus des opposants intellectuels, cela n'affectait d'aucune façon leurs relations mutuelles », ensuite, quand Einstein était mort et Bohr n'avait plus qu'une année à vivre, il avait un jour déclaré : « Einstein était incroyablement gentil. […] Je vois toujours son sourire, un sourire très spécial, sage, humain et amical ». Je dédie cette manière de parler de ses adversaires scientifiques à tous les savants qui ont des points de vue différents, mais ce n'est pas le plus gros problème. Le plus gros problème réside dans le fait qu'ils ne peuvent pas atteindre cette beauté et l'élégance de style dans la divergence que celle de l'exemple cité.

168 « Je me rends compte que les traits de son caractère devaient se manifester très tôt. » *Ibidem*, p. 139.

VII Compréhension écrite

Les problèmes de compréhension de texte ne sont pas apparus aujourd'hui, bien évidemment. Des situations où le texte en cours de lecture n'est pas compris ou il y a des différences significatives entre ce que l'auteur voulait et pouvait dire et ce qui en a été compris se produisent souvent et depuis longtemps. Dans le cas de textes appartenant aux sciences exactes, de telles divergences semblent moins importantes, car les auteurs utilisent des symboles normalisés et ne laissent aucune place à la liberté d'interprétation. Des cas d'incompréhension sont plus nombreux en sciences sociales et davantage en sciences humaines. Ainsi, ces dernières appartiennent, dans les pays ayant une longue tradition académique, non pas aux sciences, mais au champ de la littérature (comme en France, les lettres). Cependant, même les auteurs d'œuvres littéraires veulent être bien compris, ce qui ne signifie pas toujours – littéralement. Car une telle compréhension est souvent impossible ou même, elle n'est pas du tout attendue. Il est attendu que, ce qu'on appelle le message, soit correctement compris (peu importe ce que cela signifie). En sciences humaines, il est fréquent que le lecteur de textes littéraires sache mieux que leur auteur ce que ce dernier voulait ou, au moins, ce qu'il avait l'intention de dire. En même temps, ce n'est pas complètement dénué de sens, car après tout, il est normal que le lecteur puisse être une personne plus éduquée que l'auteur du texte lu ou du moins une personne plus expérimentée. Cependant, cela présente un risque de surinterprétation non autorisée et de divergences considérables d'interprétation. En sciences humaines, on bataille verbalement « pour quelque chose », ce sont souvent des jongleries verbales, non seulement *avec* des mots, mais aussi *pour* des mots. Il en est de même lorsque des humanistes lisent des textes scientifiques – par exemple, les philosophes qui se sentent autorisés à lire tout ce qui leur semble remarquable. Ce genre de philosophes a toujours existé et ils ne manquent pas non plus aujourd'hui.

Je me réfère ici, non pas à un philosophe – expert dans tous les domaines, mais à celui qui a analysé de manière assez approfondie la culture occidentale moderne y compris le phénomène évoqué par le titre de cette partie de mes considérations. Il s'agit de Michel Foucault, l'auteur de l'essai *Les mots et les choses*. Il est parti de l'idée que cette culture – comme toute autre – était fondée sur divers « codes fondamentaux d'une culture – ceux qui régissent son langage, ses schémas perceptifs, ses échanges, ses techniques, ses valeurs, la hiérarchie de ses pratiques ». La mission des « théories scientifiques ou des interprétations

de philosophes [est d'expliquer] pourquoi il y a en général un ordre, à quelle loi il obéit, quel principe peut en rendre compte, pour quelle raison c'est plutôt cet ordre-ci qui est établi et non pas tel autre. »[169] La recherche des réponses à ces questions, est appelée par lui « archéologie des connaissances » – archéologie, parce que c'est un procédé similaire à celui d'un archéologue qui enlève des couches successives de la terre et révèle les secrets qui s'y cachent. Le terme de connaissance est évoqué car il s'agit de « mettre au jour le champ épistémologique, l'épistémè où les connaissances, envisagées hors de tout critère se référant à leur valeur rationnelle ou à leurs formes objectives, enfoncent leur positivité et manifestent ainsi une histoire… » Suivant cette « archéologie des connaissances » de la Renaissance, on parle de l'apparition d'une *episteme similitude*, où domine la ressemblance et la similitude, où le mot ne peut signifier quelque chose que quand il reproduit des choses.[170] « A partir du XVIIe siècle on se demandera comment un signe peut être lié à ce qu'il signifie. Question à laquelle l'âge classique répondra par l'analyse de la représentation (…). Mais du fait même, le langage, ne sera rien de plus qu'un cas particulier de la représentation (pour les classiques) ou de la signification (pour nous). La profane appartenance du langage et du monde se trouve défaite. Le primat de l'écriture est suspendu. Disparaît alors cette couche uniforme où s'entrecroisaient indéfiniment le vu et le lu, le visible et l'énonçable. »[171] Ce changement profond dans la culture occidentale signifie – au-delà de tout le reste – la transition vers une épistémè du mot dans lequel non seulement le mot commence à vivre sa vie (les choses et les mots vont se séparer), mais aussi dans lequel il assure « une série plus ou moins synthétique de mutations indispensables et suffisantes qui dessinent le seuil de la nouvelle positivité ». Désormais le Texte premier s'efface, (faisant référence au monde des choses) « et avec lui tout le fond inépuisable

169 M. Foucault, *Les mots et les choses, une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris 2011, p. 11 et s.

170 « Jusqu'à la fin du XVIe siècle, la ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale. C'est elle qui a conduit pour une grande part l'exégèse et l'interprétation des textes ; c'est elle qui a organisé le jeu des symboles, permis la connaissance des choses visibles et invisibles, guider l'art de les représenter. » *Ibidem*, p. 32.

171 « Au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'existence propre du langage, sa vieille solidité de chose inscrite dans le monde étaient dissoutes dans le fonctionnement de la représentation ; tout langage valait comme discours. L'art du langage était une manière de « faire signe », – à la fois de signifier quelque chose et de disposer, autour de cette chose, des signes… ». *Ibidem*, p. 58.

des mots dont l'être muet était inscrit dans les choses », et apparaît le langage second, celui du commentaire, de l'exégèse, de l'érudition. Avec le temps, les langages des commentaires ont été remplacés par un discours, dans lequel « on n'essaie pas d'extraire des mystères cachés sous le signe, mais on lui demande comment il fonctionne ; quelles représentations il désigne, quels éléments il découvre et prélève, comment il analyse et compose, quel jeu de substitutions lui permet d'assurer son rôle de représentation. »[172] Cette explication du changement culturel peut susciter l'accord ou non. Mais le problème existe et il convient de l'examiner de plus près sous des angles différents.

Dans la suite de mes considérations, j'essayerai de mettre en valeur l'importance du point de vue du lecteur. Bien entendu, l'orientation du lecteur n'épuise pas la liste des conditions nécessaires à la compréhension du texte lu, mais cela traduit, entre autres des pratiques de lecture telles que la lecture « entre les lignes » ou la lecture sélective. Je le présenterai sur des exemples concrets.

1 Le parti-pris du lecteur

L'affirmation selon laquelle la compréhension dépend en grande partie de notre attitude face au texte lu peut être considérée comme indiscutable. Plus d'une fois, l'analyse de divers types de polémiques liées au contenu des œuvres lues l'ont confirmé. Seule une étude approfondie des différentes attitudes et approches permettent de déterminer leur impact réel. Il s'est avéré que ces attitudes impliquent à la fois des émotions et des motivations variées, des croyances et des attentes qui ne sont pas toujours parfaitement comprises. Qui plus est, les dispositions dont on est conscient ne sont pas toujours révélées, et si c'est le cas, on risque de les agrémenter d'une « couleur », qui fausse la réalité et ce, pour faire bonne impression aux yeux des observateurs extérieurs, dont l'opinion nous importe pour diverses raisons. Dans tous les cas, ces efforts ne font que masquer l'attitude réelle dont il devient difficile de découvrir l'authenticité. Il en découle très souvent une compréhension fondamentalement différente du texte lu, ainsi qu'une interprétation différente de ce qui a été lu et présenté. Si l'on comprend bien le sens des paroles de Foucault, il s'agit des Textes second,

172 « Le commentaire a fait place à la critique (…). Apparemment, la critique s'oppose au commentaire comme l'analyse d'une forme visible à la découverte d'un contenu caché. Mais puisque cette forme est celle d'une représentation, la critique ne peut analyser le langage qu'en termes de vérité, d'exactitude, de propriété ou de valeur expressive. De là, le rôle mixte de la critique et l'ambiguïté dont jamais elle n'a pu se défaire. » *Ibidem*, p. 94.

troisième, etc. Je me réfère donc à deux exemples susceptibles d'illustrer le problème. Le premier est décrit dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Max Weber. Son auteur a analysé et présenté les orientations et comportements religieux qui associaient le salut de l'âme humaine à des activités pro-capitalistes, telles que l'engagement dans un travail professionnel tout en limitant en même temps la consommation des effets de ce travail. Ceux qui cultivaient cet esprit du capitalisme le traitaient avant tout comme un type de vie et de rapport aux autres qui répondent dans toute la mesure du possible aux exigences de l'éthique chrétienne. A cette réflexion participaient les représentants des variantes du protestantisme ascétique qui, aux 17ème et 18ème siècles participaient à des groupes religieux minoritaires. Dans les pays allemands, c'étaient les piétistes, au Pays Bas les méthodistes, alors qu'en Angleterre des représentants de certaines variétés de puritanisme, tels que les quakers, les non conformistes ou les presbytériens.

L'un d'eux était un théologien presbytérien Richard Baxter. Selon Weber, son *Christian Directory* constituait « le compendium le plus complet de la théologie morale puritaine, et il est constamment appuyé [lire : orienté – Z.D.] sur les expériences pratiques qu'il a connues dans le cadre de sa propre activité pastorale. » En revanche, on est frappé par l'accent qui est mis « dans les jugements portés sur la richesse et son acquisition, sur précisément les éléments ébionites du message néotestamentaire », tels que l'attitude envers le salut de l'âme.[173] Baxter et ses disciples ne sont pas les seuls à s'être inspirés du Nouveau Testament. Tant le Nouveau que l'Ancien Testament ont été la source de la connaissance et de la foi pour de nombreux chrétiens dans différentes périodes de l'existence de cette religion. Cependant, la pensée et la pratique selon ce théologien ont fait que les « éléments ébionites » chez ses disciples leur ont fait juger moralement répréhensibles, entre autres : le consumérisme (« avec des conséquences telles que la paresse et la débauche »), une perte de temps pour des trivialités telles que « se divertir, bavarder par ennui, vivre dans le luxe ou dormir plus longtemps que nécessaire pour la santé ». D'autre part, ils reconnaissaient

173 « La richesse en tant que telle est un grave danger, ses tentations n'ont pas de cesse, sa recherche n'est pas seulement insensée au regard de l'importance primordiale du Royaume de Dieu, elle fait aussi problème au plan moral. D'une façon beaucoup plus tranchée que chez Calvin, qui ne voyait pas dans la richesse des ecclésiastiques un obstacle à l'exercice de leur fonction, mais au contraire, un accroissement tout à fait souhaitable de leur prestige et qui les autorisait à investir leur fortune dans des placements productifs. » M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Partie III : *Ascèse et esprit capitaliste*, Gallimard, Paris 2003, p. 199 et s.

l'accomplissement de devoirs professionnels et même les relations sexuelles, à condition qu'elles soient destinées à engendrer des enfants (selon le commandement de Dieu : « soyez féconds et reproduisez-vous »). Un examen plus attentif des composants de l'éthique puritaine permet de comprendre comment ces attitudes sont apparues dans d'autres versions de l'ascèse chrétienne.

Le deuxième exemple d'analyse du rôle de parti pris dans la lecture des textes s'appuie sur *Méditations cartésiennes* d'Edmund Husserl. La source d'inspiration de l'interprétation présentée dans ce traité n'est pas l'Écriture sainte, mais l'écriture laïque, c'est-à-dire *Méditations sur la philosophie première* de René Descartes. Il avait et il a toujours ses adeptes, mais peu d'entre eux souscrivent à la thèse selon laquelle le fondement de sa confession est la foi en la puissance créatrice de Dieu. En revanche, beaucoup d'entre eux croient que ce n'est pas la foi en pouvoir créateur et reproducteur de l'intellect humain, c'est-à-dire le pouvoir cognitif dont ils pensent que tout être humain le possède. Le problème réside dans le fait que seuls quelques-uns l'utilisent pour atteindre ce qui est absolument certain et vrai, et c'est cela précisément, dans la conviction des cartésiens, qui devrait animer toute activité humaine. Selon Husserl, Descartes n'a pas été tout à fait capable de le faire, lui non plus. Par conséquent, il a reconnu que sa philosophie – appelée phénoménologie – est un « type nouveau de philosophie transcendantale » et, bien sûr, une correction significative de son ancien aspect. Il aurait donné « à certains thèmes cartésiens un développement radical ».[174]

Répondant à la question de savoir lequel de ces motifs s'est avéré particulièrement important, Husserl souligne le « retour radical à *l'ego cogito* pur ». Avec ces termes, « la philosophie change totalement d'allure » et, par le rejet des valeurs de « l'objectivisme naïf » passe au « subjectivisme transcendantal ».[175] Sans entrer dans les subtilités de ce subjectivisme, on peut affirmer avec conviction qu'il s'agit de tourner l'attention de l'intelligence, non pas vers le monde extérieur (comme c'est le cas de « l'objectivisme naïf »), ou vers le monde intérieur qui souhaite le salut de l'âme humaine, mais plutôt vers un monde intérieur qui est le « moi » méditant et mettant en œuvre, pas à pas, sa principale

---

174 E. Husserl, *Méditations cartésiennes. Introduction à la phénoménologie*, J. Vrin, Paris 1969, p. 1

175 « Subjectivisme qui, en dépit d'essais sans cesse renouvelés toujours insuffisants, paraît tendre pourtant à une forme définitive. Cette tendance constante n'aurait-elle pas un sens éternel, n'impliquerait-elle pas une tâche éminente à nous imposer par l'histoire elle-même, et à laquelle tous nous serions appelés à collaborer ? » *Ibidem*, p. 4.

vocation humaine. Ce n'est pas une tâche facile, comme en témoignent les erreurs de divers types d'intellectuels, y compris de ceux qui ont bien suivi les leçons cartésiennes et développé ses idées. Ceci est confirmé par des lectures souvent divergentes de *Méditations* et d'autres écrits de Descartes. Les différences de perception présentées par Husserl dans les *Méditations cartésiennes* sont également traitées comme une sorte de projet, dont la mise en œuvre est cependant loin d'être parfaite.

À première vue, on aperçoit les différences d'intention et de parti pris de Weber et de Husserl, mais il y a aussi un élément commun dans leurs présentations, constitué par une différenciation entre les attitudes positives et négatives. Néanmoins, il est important de les différencier en fonction de leur orientation, soit vers le monde extérieur, soit vers le monde intérieur. Dans une posture négative, le lecteur se positionnera en mode « non » avant de connaître le contenu, tout en cherchant dans le texte lu ce qui pourrait constituer explication, justification ou excuse pour son « non ». Dans chaque texte, on peut trouver quelque chose de semblable, et plus les textes sont complexes, plus c'est facile. Les controverses entourant le contenu de divers types d'écrits nourrissent la thèse générale selon laquelle, même si l'on se rend compte des aspects négatifs des parti pris face au texte, il est difficile de s'en libérer complètement.

Il en est de même avec l'attitude en mode « oui ». De même, mais ce n'est pas tout à fait la même chose. En effet, il s'agit dans là des émotions, motivations, convictions et attentes qui font que les auteurs de textes ou leur environnement institutionnel évoquent quelque chose de positif. Dans le cas de textes en sciences humaines, la recherche du positif s'accompagne souvent de divers types de « mais », « peut-être », « à condition ». Bien entendu, cela ne signifie pas qu'il y a peu de positif dans ces textes. Ce type d'expression appartient au canon particulier du langage humaniste qui le considère comme la norme du linguistiquement correct. De ce point de vue, il serait même suspect, dans une perspective intellectuelle, qu'une personnalité à haute autorité considère un texte sans discernement (y compris ses propres textes).

2 Lecture « entre les lignes »

La tradition de lecture « entre les lignes » remonte à l'époque où le mot écrit est apparu. Peut-être est-elle encore plus ancienne (car on peut aussi lire « entre les lignes » du récit oral). Bien entendu, les circonstances accompagnant cette manière de transmettre un contenu pertinent étaient également différentes, de même que l'attitude à chercher leur juste sens « entre les lignes ». L'une des circonstances probables était sans doute la censure (institutionnelle, morale,

celle des mœurs, etc.), mais dans chaque cas, l'intention de lecture était accompagnée d'un certain manque de confiance, soit envers les auteurs des textes, soit envers les destinataires potentiels ; et souvent l'un et l'autre. Cela a toujours permis aux auteurs de textes de s'exprimer de manière à ne pas trop en dire sur ce qu'ils pensent réellement et sur ce qui peut déclencher des réactions négatives de leur milieu et de leurs proches. D'autre part, leurs lecteurs recherchent des sous-entendus, que l'on peut déduire de divers types d'euphémismes, de « demi-mots » et de doutes exprimés par « peut-être » ou « on ne peut exclure ». La lecture « entre les lignes » a toujours existé, à chaque époque, et j'en évoquerai deux exemples.

Le premier concerne l'affaire de Galilée, très célèbre en son temps. Ce savant de la Renaissance (mathématicien, astronome et physicien) et maître universitaire (il a enseigné les mathématiques à l'université de Pise et de Padoue) est l'auteur du traité *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde : ptoléméen et copernicien*. Il défendait le deuxième de ces systèmes. Comme on le sait, cela l'a conduit à un conflit dans le domaine de la théologie et de l'astronomie avec les autorités ecclésiastiques de l'époque. Aucune des parties du différend n'a nié la valeur du message des Écritures Saintes. Les ennuis de Galilée venaient du fait, qu'il avait reconnu l'Écriture sainte comme source de foi, mais pas source de la connaissance à laquelle l'homme peut et devrait aspirer, en utilisant uniquement sa propre raison. La réaction des défenseurs du christianisme à cette époque a été de déposer une plainte contre Galilée auprès de la Sainte Inquisition romaine. Le procès a duré plusieurs années et s'est achevé avec la publication du décret papal qui interdit de proclamer que « le Soleil est le centre du monde et il est privé de tout mouvement local » et qui ordonne de considérer l'idée comme « folle et absurde du point de vue philosophique et formellement hérétique car elle s'oppose clairement à l'étude des Écritures Saintes ».[176]

Il y a peu de preuves que Galilée ait porté atteinte à la foi chrétienne. Beaucoup, cependant, indiquent qu'il a essayé de démontrer non seulement l'exactitude de l'idée héliocentrique de Copernic, mais également celle qui fait confiance aux Écritures Saintes, autant qu'aux raisonnements auxquels ont participé d'importants mathématiciens et tous ceux qui suivent leur pensée. Dans l'œuvre de

176 Quelques jours plus tard, le même office ecclésiastique a publié un décret interdisant la diffusion des travaux de Copernic *Des révolutions des orbes célestes* – mais pas entièrement, seulement jusqu'à ce que la correction soit faite précisant que l'héliocentrisme n'est qu'une hypothèse possible et qu'elle ne nuit pas à « notre sainte foi ». Plus sur le « l'affaire de Galilée », Cf A.C. Crombie, *Histoire des sciences de Saint Augustin à Galilée*, tome II, PUF, Paris 1959.

Galilée, il existe des passages que l'on peut lire comme soutien explicite de l'autorité des mathématiciens et des mathématiques – par exemple, on peut se rappeler celui dans lequel il déclare que « en raisonnant ainsi, il est impossible de penser que quelque chose peut être plus fougueux, plutôt que la terre elle-même ou le feu » ; ajoutant que « puisque quelqu'un s'est avéré maîtriser les mathématiques, il est tout à fait impossible qu'il ne soit pas convaincu de la justesse de la preuve que la même matière est en contact avec le corps solaire ».[177] Sur la question de ce que ses critiques et opposants trouvent « entre les lignes » de l'ouvrage, l'auteur de l'édition polonaise de Galilée répond : « c'est un sérieux coup porté à la vision traditionnelle du monde, l'idée que la religion sanctionne.»[178]

Un bon exemple de lecture « entre les lignes » est également la vive dispute sur l'origine de l'homme, initiée par la publication en 1859 de l'œuvre de Charles Darwin, *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*. Ses biographes Michael White et John Gribbin, dans leur présentation de la vie et de l'activité scientifique du savant anglais parlent d'un chef-d'œuvre. Ils admettent cependant que les observations et les généralisations qui y sont présentées n'étaient pas tout à fait originales. Darwin puisait, entre autres, dans certaines suggestions contenues dans le traité de Thomas Malthus *Essai sur le principe de population*.[179] Cependant, les conclusions auxquelles il est parvenu à la suite de ses nombreuses années de recherche sur l'apparition, le développement et la disparition d'espèces différaient des croyances répandues et perpétuées pendant des siècles dans la culture occidentale. Il les a donc révélées d'abord à « quelques amis et collègues de confiance, notamment à Joseph Hooker (botaniste) devenu par la suite l'un de ses plus proches collaborateurs et sympathisants » et à Alfred Russel Wallace (« un naturaliste actif en Extrême-Orient »). Les conclusions de ce dernier concordaient tellement avec celles de Darwin que les deux ont été présentées (en 1857) au forum de la Société linnéenne de Londres (« mais elles n'ont déclenché que des réactions modérées »). La crainte de Darwin que

---

177 Galilée, *Dialogue sur les deux systèmes du monde*, Seuil, Paris 2000, p. 97.

178 Le pape Urbain VIII fait partie des critiques, il a pris l'œuvre de Galilée non seulement comme une attaque contre l'Église, mais aussi contre sa personne. Selon l'auteur de l'introduction à l'édition polonaise : « ce livre se moquait de ses propres croyances, ce qui le bouleversait. » M. Brahmer, *Préface*, dans : Galilée, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* …, p. XIV.

179 « D'après le travail de Malthus, Darwin a compris que la plupart des individus vivant dans les conditions naturelles ne vivaient pas assez longtemps pour se reproduire. » M. White, J. Gribbin, *Darwin. A life in Science [Darwin. Une vie dans la science]*, Simon et Schuster Ltd 1995, part 10.

la priorité d'avoir formulé la théorie de « l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle » serait attribué à Wallace, et non à lui-même, a fait qu'il a décidé de publier un « extrait de l'essai sur l'origine des espèces » (ce qui était le titre de travail de son ouvrage).

L'opuscule, comptant dans sa première édition plus de 500 pages, parle assez peu de la formation de l'espèce humaine, tandis que la formation de diverses espèces de plantes et d'animaux (tels que les pigeons, les fourmis et les abeilles) occupe une place considérable. Même dans les parties où il est question de l'homme, il est difficile de trouver la thèse si critiquée à l'époque, sur l'origine de l'homme descendant du singe. Cela ne signifie pas que Darwin n'ait pas formulé une telle thèse, mais qu'il l'a présentée avec prudence pour qu'elle ne provoque pas d'attaques contre sa personne et son travail. Il convient de noter également les suggestions figurant dans la dernière partie de l'ouvrage selon lesquelles, bien que l'on puisse supposer la provenance de l'homme d'espèces inférieures, l'homme reste clairement supérieur, ne serait-ce que parce qu'il « agit de manière planifiée et peut obtenir d'excellents résultats en peu de temps ». En revanche, la dernière phrase de cet ouvrage de grande envergure propose cette réflexion : « N'y a-t-il pas une véritable grandeur dans cette conception de la vie, ayant été avec ses puissances diverses insufflées primitivement par le Créateur dans un petit nombre de formes, dans une seule peut-être et dont, tandis que notre planète, obéissant à la loi fixe de la gravitation, continuait à tourner dans son orbite, une quantité infinie de formes admirables, parties d'un commencement des plus simples, n'ont pas cessé de se développer et se développent encore ? »[180] Bien sûr, on peut se demander si ce point de vue n'est que « sublimation » ou s'il concorde avec les connaissances scientifiques, et si ce qui est admirable est identique à ce qui nécessite ou ne nécessite pas de recherches approfondies, et s'il est acceptable de le priver du charme qu'il possède à première vue. De telles questions sont également apparues peu de temps après la publication de l'ouvrage. Elles étaient soulevées par ses opposants qui les traitaient comme une sorte d'insulte aux sentiments, croyances et convictions des hommes, à l'instar de ses défenseurs qui les prenaient pour un véritable livre de sagesse, sagesse que l'humanité a enfin atteinte, après de nombreux siècles d'incompréhensions et de vœux pieux au sujet de la supériorité et du caractère unique de l'espèce humaine.

---

180 Cf. C. Darwin, *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, Marabout, Vervier 1973, p. 490.

Dans la biographie de Darwin citée ici, il y a un chapitre intitulé *Luttes contre le fanatisme religieux*. Il recense, entre autres, des extraits d'une critique de l'œuvre, dont l'auteur avoue : « J'ai lu votre livre avec douleur plutôt qu'avec plaisir. J'ai admiré certaines parties, d'autres m'ont fait rire aux larmes, d'autres encore, ont provoqué une tristesse indescriptible, car je les considérais comme absolument fausses et trompeuses. » Son auteur était l'évêque de l'Église anglicane et professeur à Oxford, Samuel Wilberforce. La réponse à ces mots a été l'apparition de l'un des plus proches collaborateurs et promoteur des idées de Darwin, Thomas Henry Huxley lors d'une réunion de l'Association Britannique pour la Promotion des Sciences en juin 1860. À un moment donné lors de cette discussion, Wilberforce a demandé à Huxley s'il pensait qu'il descendait du singe et si ses ancêtres les singes sont du côté de ses grands-pères ou de sa grand-mère ? En réponse, il a entendu qu'il n'aurait pas du tout honte d'une telle origine, mais qu'il serait plus regrettable s'il descendait de quelqu'un qui avait déguisé le don de culture et d'éloquence au service de la superstition et du mensonge.[181] Cela montre non seulement le ton des discussions académiques suscitées par les travaux de Darwin, mais aussi la différence des attitudes et de la réception du texte, ainsi que les contenus que ses lecteurs trouvaient « entre les lignes ».

3 Lecture sélective

La lecture sélective peut, mais ne doit pas nécessairement être une lecture superficielle. Elle est superficielle lorsque le lecteur n'a pas le temps, ni la volonté, ni les deux, de lire le texte en entier et se limite à le lire et à regarder ce qui apparaît sur la page choisie au hasard. Elle est superficielle quand on parcourt la table des matières ou l'index des noms figurant à la fin du livre. Ces pratiques peuvent aider à se familiariser avec le contenu du texte à condition qu'elles ne se substituent pas à une analyse plus large (sans nécessiter toujours une lecture « d'un bout à l'autre »). La négligence dans ce cas est assez fréquente lors de la lecture des journaux ce que les auteurs et les rédacteurs savent bien. Par conséquent, les gros titres et les sous-titres contenant les informations à transmettre sont formulés afin de « sauter aux yeux » par leur expressivité ou leur brutalité. Le non-respect de cette condition est également fréquent pendant l'étude académique des textes. Même dans ce cas, on peut trouver une justification et une excuse pour ce genre de pratique – ce n'est pas seulement le manque de temps

181 *Ibidem*, p. 240 et s.

ou l'urgence qui accompagnent souvent la poursuite du succès scientifique. En sciences humaines, cette excuse peut être, par exemple, la longueur excessive des textes et la présence de tant de digressions dans ceux-ci, que même leurs lecteurs les plus férus perdent la patience. Quoi qu'il en soit, en lecture sélective, il ne peut y avoir aucune connaissance du contenu entier du message écrit, et la sélection des passages avec justesse et compréhension dépend non seulement de la capacité intellectuelle du lecteur ou de la nature du texte lu, mais aussi et parfois même avant tout, de l'attitude et de parti pris du lecteur.

Je me réfère ici à un exemple de lecture sélective d'un texte, dont l'auteur est une personne attachée à l'utilisation stricte de la langue, tandis que son lecteur ne montre pas un tel attachement, ne parle pas une telle langue, ou même ne peut pas évaluer et apprécier spécifiquement la valeur d'un langage strict. Le premier est le savant anglais Isaac Newton, tandis que le second, le philosophe et écrivain français Voltaire. Le premier d'entre eux avait une formation académique approfondie (obtenue, entre autres, à l'Université de Cambridge, où il était professeur de mathématiques et d'optique à partir de 1669). Le deuxième d'entre eux n'a pas reçu de préparation universitaire approfondie (il a terminé ses études à l'âge de 16 ans après deux années d'études au Collège jésuite Louis le Grand à Paris), mais il avait une grande passion pour la lecture et la curiosité de compléter lui-même ses connaissances. De plus, il avait une grande passion pour l'écriture (ses œuvres rassemblées et publiées à la fin du XVIIIe siècle comptaient 52 volumes). Ce qu'il écrivait se distinguait à la fois par un bon style littéraire et un courage considérable pour aborder des sujets qui chez certains suscitaient de l'intérêt, chez d'autres de l'étonnement et parfois l'indignation.[182] Cela n'est guère surprenant, car ses œuvres comptent une longue liste de matières, ainsi qu'une longue et très diversifiée galerie de personnages, même s'ils n'ont pas tous mérité son estime – on peut même dire qu'il n'y en avait pas beaucoup. En fait, il avait un regard critique sur l'œuvre de beaucoup d'entre eux, et en a présenté plusieurs dans une lumière satirique. Il était maître de la satire, celle qui fait rire beaucoup de gens, mais qui laisse un goût amer, car généralement elle cache un sens plus profond (qui suggère un questionnement que Gogol a résumé dans sa fameuse réplique : « Mais de qui riez-vous ? C'est de vous-même que vous riez ! »). On peut dire beaucoup sur la lecture et l'écriture

182 Parmi les nombreuses études à ce sujet, citons par exemple : R. Pomeau, *La religion de Voltaire*, A.G. Nizet, Paris 1995; I. Davidson, *Voltaire. A Life*, Profile Books, London 2010; R. Pearson, *Voltaire Almighty: a life in pursuit of freedom*, Bloomsbury Publishing, Bloomsbury 2005.

de Voltaire, mais on ne peut pas affirmer avec conviction qu'il ait fait preuve d'objectivité excessive ou qu'il en ait fait la moindre tentative.

Cela est confirmé par son éloge des réalisations de certains savants et philosophes et par la critique d'autres, mais ce n'est pas tant les œuvres ou la réussite qui déterminait la place de chacun dans ce classement, mais l'intention de Voltaire d'exposer le rôle positif des opposants aux religions traditionnelles (notamment le christianisme) et le rôle négatif de leurs partisans. Parmi les premiers se trouve Isaac Newton dont les plus grands succès, selon l'estimation de Voltaire étaient : la « destruction du système cartésien », et la découverte de la loi de la gravitation, celle des « lois de la lumière » ainsi que l'élaboration d'une nouvelle géométrie de l'infini (« c'est par cette géométrie de l'Infini que Newton est parvenu aux plus sublimes connaissances »).[183] On peut se demander : qu'en est-il des croyances religieuses de Newton qui étaient relativement bien connues à l'époque, et que ses biographes ultérieurs considèrent comme la principale source d'inspiration pour les recherches qui ont établi sa position scientifique ?[184] Voltaire pouvait-il ne pas les connaître ou même en entendre parler ? C'est peu probable. Il pouvait en apprendre davantage ne serait-ce pendant son séjour de plusieurs années en Angleterre (à cette occasion il a appris la langue anglaise). Le fruit de ce séjour a été ses *Lettres anglaises*, dont celles sur Newton, qui prouvent sa grande estime pour le savant. Quelques années plus tard, il a écrit un long traité intitulé *Éléments de la philosophie de Newton* où non seulement il a réitéré son estime pour les réalisations du savant, mais il a aussi défendu le concept newtonien de Dieu. A la lumière de ce traité, en ce qui concerne Dieu Newton « entendait par ce mot, non-seulement un Être infini, tout-puissant, éternel et créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures : car, sans cette relation, la connaissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui semblerait inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers. »[185] On peut avoir des doutes tout à fait fondés sur cette compréhension de Dieu à l'existence duquel Newton en effet croyait, et à la gloire duquel il œuvrait tout au long de sa vie de scientifique.[186]

---

183 Voltaire, *Lettres philosophiques*, Larousse, Paris 1972, p. 96.

184 Cf. F.E. Manuel, *Portret Izaaka Newtona [Portrait d'Izaak Newton*], Pruszyński i S-ka, Warszawa 1998, p. 130 et s.

185 Cf. Voltaire, *Eléments de la philosophie de Newton*, dans : *Œuvres complètes* tome 22, Garnier, Paris 1738, p. 403.

186 Pour en savoir plus sur la relation entre la physique newtonienne et la compréhension de Dieu, Cf. J. Kierul, *Izaak Newton. Bóg, światło i świat [J. Isaac Newton. Dieu, la lumière et le monde]*, Quadrivium, Wrocław 1996

Il serait également intéressant d'analyser le choix de savants et des philosophes que Voltaire a critiqués à diverses occasions. Dans ce groupe figure, entre autres, René Descartes. Voltaire lui reproche de mettre sur un pied d'égalité l'âme et la pensée, il lui trouve des erreurs : « il se trompa sur la nature de l'âme, sur les preuves de l'existence de Dieu, sur la matière, sur les lois du mouvement ». En conclusion générale il déclare que « tous les ouvrages de M. Descartes fourmillent d'erreurs ».[187] Même à un jeune étudiant en philosophie semblera évident que, attribuer à Descartes la première de ces erreurs n'est pas tant un malentendu qu'une simple incompréhension de sa philosophie. Il n'est pas difficile non plus de comprendre que tout ce que Voltaire a qualifié d'erreurs cartésiennes a été extrait et placé hors du contexte philosophique plus large, sans lequel toute explication et justification ne sont plus possibles. Voltaire en a-t-il été conscient ? Ce n'est pas impossible. Cependant, ce qui comptait pour lui, c'était moins la compréhension de la philosophie de Descartes, dans laquelle ses différentes parties constituent un système relativement complet et logiquement compact, mais plutôt un parti pris permettant l'exploitation de ces « passages plus indigestes » pour les présenter comme des erreurs du philosophe. Il en va de même pour les questions de la recherche scientifique sur la nature de la lumière (comme celle d'Ole Roemer et de James Bradley) évoquées dans *Eléments de la philosophie de Newton* ou, la perception de la position des planètes ou encore, la « cause de la rupture des rayons de lumière passant d'une substance à une autre ».[188] On peut certainement admirer le courage avec lequel ce chercheur autodidacte entre dans des champs de recherche si difficiles à comprendre et à expliquer. Pourtant, dans la science, il faut avoir non seulement du courage, mais aussi de la prudence appropriée et – bien entendu – la préparation professionnelle, qui fait mesurer sa force aux intentions et ne pas s'attaquer à ce qui nous dépasse à bien des égards.

---

187 Voltaire, *Lettres philosophiques* …, p. 80 et s. Une longue liste d'objections envers Descartes et le cartésianisme apparaît également dans les *Éléments de philosophie de Newton* – Voltaire les accuse, entre autres, que leur prise en charge d'une quantité constante de mouvement dans le monde « exclut le concept de l'Un dans son infini » et que son adhésion à « l'esprit systématique » (« Cela a amené Descartes sur le droit chemin » des recherches sur la lumière et conduit aux « galimatias absurde »).

188 Selon Voltaire, « c'est très facile à expliquer ; et pourtant, ni le géomètre arabe Alhazen, ni Witeln, ni même Kepler n'ont réussi à le faire » (seul Newton y est parvenu).

4 Quelques remarques générales

Quelques observations générales sont déjà apparues « entre les lignes » des considérations précédentes. À ce stade, je voudrais non seulement les articuler plus clairement, mais aussi ajouter celles qu'il n'a pas encore été possible d'exprimer. La première a le caractère fondamental. En effet, elle est associée à une question générale : la lecture sélective de textes signifie-t-elle la réduction de leur contenu, ou peut-il s'agir d'un approfondissement ou d'un enrichissement ? Le premier ou le second ne peut être exclu. Il se peut aussi que, à certains égards, ces contenus soient réduits mais, à d'autres, approfondis et même enrichis. Il est important qu'ils soient une source d'inspiration pour ceux qui les consultent, s'y réfèrent et leur apportent quelque chose. Les écrits de ces pères de l'Église qui, à partir de commentaires sur les écrits de leurs prédécesseurs, ont fait un véritable art et un enseignement réel pour les autres, en sont un bon exemple. L'un d'eux était Saint Thomas d'Aquin, auteur de *Commentaire sur le De Trinitate de Boèce* et de *Commentaire sur les sentences de Pierre Lombard*.[189] Beaucoup d'autres commentaires ont ensuite été écrits à ces commentaires – plusieurs considérations convergent, mais d'autres sont divergentes. Cela a pour conséquence l'apparition de diverses versions du thomisme et du néo-thomisme, ainsi que des interprétations de la théologie et de la philosophie chrétiennes qui n'ont pas grand-chose en commun avec le thomisme. Au cours des siècles, il y avait aussi des analyses de ces commentaires et des commentaires similaires, où la légitimité des premiers était mise en doute et où la nouvelle idée de Dieu, du monde et de l'homme était présentée. Il y aussi ceux qui expriment un ferme *votum separatum* envers les commentateurs de ceux qui délaissent les originaux et qui souhaitent le retour à la première version des choses. Récemment on a affaire à des contestataires de l'élan vers le stylo et le clavier qui prétendent pouvoir confier un commentaire intéressant à tout le monde ; mais, seuls les auteurs qui sont mieux placés pour répondre aux goûts et aux préférences des lecteurs potentiels et réels peuvent compter sur l'intérêt d'un lectorat plus large que la famille la plus proche. Les intéressés devraient se référer à ceux qu'on appelle *déconstructionnistes* (tels que Jacques Derrida, Michel Foucault ou Richard Rorty).

Il serait infondé aujourd'hui de nier complètement la légitimité de leur vision de la lecture et de ses effets sous différentes formes. La différence entre le nombre d'écrivains « de quelque chose » et le nombre de lecteurs « de quelque

189 Pour plus d'informations à ce sujet, voir R. Barron, *Thomas Aquinas, Spiritual Master [Thomas Aquinas, Maître spirituel]*, Crossroad, New York 1996.

chose » diminue constamment, jusqu'à ce que nous en arrivions finalement au fait que les premiers seront plus nombreux que ces derniers. Il paraît qu'en Islande, un habitant sur dix a écrit un livre. Dans d'autres pays occidentaux, il existe de nombreux « écrivains » occasionnels qui ont des « œuvres » plus ou moins importantes sur leur compte. Il n'est peut-être pas inquiétant le fait que tant de gens écrivent quelque chose (à la fin, « on n'empêche pas d'écrire quelqu'un qui a des aspirations littéraires »), mais combien, comment et qui écrit, en somme, quelles sont ses compétences. Ce n'est pas seulement un effet de la culture de masse, mais aussi celui de la culture universitaire assez élitiste. En philosophe débutant, j'ai été confronté à l'idée qu'il fallait écrire beaucoup plutôt que de lire. Celui qui diffusait ce point de vue le disait et pratiquait. Cela ne l'a pas empêché de devenir une figure reconnaissable dans le milieu universitaire polonais, voire même apprécié par certains – en particulier après sa séparation de la version orthodoxe du marxisme et le passage vers une interprétation non marxiste du matérialisme historique (je pense qu'à ce stade, il est peut-être déjà reconnaissable).

Bien évidemment, ce problème ne se résume pas à la philosophie et aux philosophes, même si cet environnement m'est relativement connu (je lui dois mes « éperons » académiques). Je présenterai donc deux questions « philosophiques » ou presque philosophiques. La première est liée à mes longues années d'enseignement dans ce domaine universitaire. Presque chaque année, je rencontre des étudiants qui se distinguent par ce que Edmond Husserl associait à la recherche de « l'essence des choses ». Ils sont relativement peu nombreux et le problème ne réside pas dans le fait que la philosophie de grand format n'est pas l'affaire pour tous, mais surtout que le nombre de ses adeptes authentiques diminue de façon spectaculaire. D'un autre côté, pour certains la philosophie n'est pas un champ si important et si grave au point de nécessiter un effort intellectuel particulier et des bons enseignants pour comprendre. Aujourd'hui ces derniers sont souvent remplacés par *wikipedia*. Récemment, lors de mes cours de philosophie, l'un des étudiants, après consultation de cette source de « sagesse », s'est permis de soulever des doutes.

La deuxième observation vient de ma participation à cet échange et à cette confrontation d'idées qui se déroule lors de divers colloques scientifiques. Si je disais que leurs discours étaient sensés, ou au moins « à propos », je ne serais probablement pas crédible (après tout, il n'a jamais été facile pour les plus grands philosophes). La valeur de ce genre de réunions ne s'appuie pas sur la production de discours « sensés » ou « à propos », mais sur le fait que plus souvent qu'ailleurs, de vrais passionnés de questions philosophiques y parviennent. Plus encore, ils finissent par s'accorder sur des conclusions tout à fait sensées, ou

du moins par inciter à rechercher des solutions sensées. C'est, à mon avis, une illustration vivante de l'image d'un savant passionné dessinée par Weber, qui analyse durant des années quelques lignes de texte convaincu que « le destin de son âme dépend de la manière de les corriger, et de les corriger à un endroit particulier et pas à un autre. » Cela peut surprendre un non-initié et même l'amuser, mais pour un vrai scientifique, c'est une chose normale, même idéale.

Postscriptum

Dans cette note, je présenterai quelques remarques et explications portant moins sur la compréhension écrite que sur l'écriture, de manière à susciter un intérêt de cercle de lecteurs un peu plus large qu'un groupe d'amis proches et de connaissances. Bien sûr, ce n'est pas un problème nouveau, bien au contraire, sa longue histoire remonte à l'époque lointaine où, d'un côté, il y avait ceux qui savaient se servir de la plume, et de l'autre, les curieux qui voulaient savoir ce qui était « gratté ». Dans l'Antiquité, cependant, les uns et les autres étaient peu nombreux et ceux dont les écrits ont atteint les générations suivantes, l'étaient encore moins. Certes, des œuvres majeures de la culture occidentale étaient d'abord écrites en grec, puis en latin, ensuite lues et commentées par des personnes aux convictions « opposées », allant des profondément religieux aux décidément incroyants en notre monde (ou en autre chose). La situation change diamétralement avec l'apparition de l'imprimerie, puis avec le droit citoyen dans la soi-disant haute culture à travers les langues nationales. Un autre grand changement est l'apparition de la presse, puis de nouvelles méthodes de communication, telles que la télévision, les ordinateurs ou les téléphones portables. Bien que ces médias n'aient pas anéanti le mot écrit, ils l'ont obligé à s'adapter aux nouveaux phénomènes de communication, tels que raccourci, langage percutant, discours iconographique. En sciences, le mot écrit résiste en quelque sorte contre les simplifications et les modes similaires, mais on ignore combien de temps durera cette défense et à quoi elle aboutira. Sans jouer les prophètes, je voudrais partager les réflexions qui résultent non seulement de mes nombreuses années d'écriture mais aussi de la connaissance des pratiques rencontrées dans les œuvres lues (elles sont si nombreuses qu'il est inutile de les compter). Je peux toutefois affirmer à propos de certaines d'entre elles qu'elles étaient pour moi et, dans une certaine mesure, sont encore l'objet d'une sorte de fascination. D'autres, bien que je n'y trouve rien d'intéressant, se sont avérées dans une certaine mesure, intéressantes, et parfois même instructives, au moins en partie.

Aujourd'hui, après de nombreuses années d'expérience professionnelle, peu d'entre elles m'incitent à lire leur titre intrigant ou me découragent par leur

volume excessif. Ni l'un ni l'autre ne sont pour moi un indicateur suffisamment fiable de ce que peut contenir un travail appartenant à la catégorie de monographie scientifique (ces publications sont le sujet principal de mon intérêt de lecture). Pour cette question, je me suis déjà exprimé à une autre occasion.[190] Pour résumer brièvement : certaines monographies pèsent lourdement, mais uniquement si on les pose sur une balance ordinaire. Par contre, leur poids, mesuré par des critères tels que l'originalité, la nouveauté ou la pertinence scientifique des questions soulevées et présentées, n'est pas trop important. Il existe certainement les œuvres qui méritent une reconnaissance selon les deux critères. Pour moi, l'une de ces monographies est *L'économie et société* de Max Weber (l'ouvrage en traduction de l'allemand compte plus de 1000 pages). J'apprécie aussi (et probablement je ne suis pas le seul) *l'Ethique protestante* du même auteur (la publication compte moins de 200 pages et constitue en fait un large essai). Qu'est-ce que cela signifie, si ce n'est que l'éminent savant allemand était capable de produire autant de discours brefs que de récits abondants ? J'aurais envie de répondre que cela ne signifie rien. Il semble évident que rien, et surtout pas les publications scientifiques, ne doit être jugé à première vue ou – ce qui essentiellement revient au même – d'après l'apparence extérieure ; selon le dicton qui dit : « ce n'est pas la couverture qui fait l'œuvre ».

Je ne suis pas enclin pour autant à minimiser l'importance du titre d'un ouvrage ou des titres de ses parties. Au contraire, je partage l'opinion selon laquelle, dans de nombreux cas, ils peuvent avoir leur poids et sont décisifs pour l'intérêt du lecteur. De plus, dans le cas de mon écriture, je dois articuler le problème dans mon esprit et ensuite proposer un titre qui me semble assez original, à moi-même d'abord. Parfois, je dis à mes collègues en plaisantant (mais seulement en plaisantant) : j'ai déjà le titre et le reste sera beaucoup plus facile. Il en a été de même pour le présent livre. En tout cas, j'ai trouvé le titre avant de commencer à écrire. Cependant, plus tard, j'ai réalisé qu'un ouvrage intitulé *La République des savants* existe déjà.[191] C'est en effet un récit du domaine de ce qu'on appelle la science-fiction (je voulais éviter le fantastique dans mon livre), mais cela montre à quel point il est difficile aujourd'hui de proposer quelque chose de complètement original. En tout cas, cela m'a incité à ajouter un sous-titre. Il doit non seulement distinguer ces deux publications, mais aussi, et surtout, inviter à se familiariser avec ce que j'ai à dire. Le volume relativement

190 Cf. Z. Drozdowicz, *Waga monografii naukowej [Le poids de la monographie scientifique]*, « Forum Akademickie » 4/1018, p. 38.

191 Voir A. Schmidt, *La république des savants*, Julliard, Paris 1964.

réduit du livre n'est pas le hasard non plus. Cela résulte, avant toute chose, de la crainte que le lecteur d'aujourd'hui peut se trouver face à un opuscule trop épais. Je ne présume cependant pas qu'il le lise de la première à la dernière page (de tels lecteurs sont difficiles à trouver même parmi des amis ou des membres de la famille proche). J'y ai proposé la disposition des différentes parties de manière à ce que chacune d'elles puisse être lue séparément, ou que l'on puisse commencer par la fin, c'est-à-dire à partir de présents commentaires.

J'ai aussi quelques espoirs de reconnaissance pour le style narratif. Si je devais définir brièvement, je dirais que ce n'est ni article journalistique, ni essai, ni le genre de récit, que l'on attend dans un traité scientifique. J'ai le sentiment que le lecteur trouvera quelque chose de chacun de ces modes d'expression, mais je ne suis pas en mesure de répondre à la question de savoir quel registre est dominant et à quel endroit. Je peux toutefois signaler les auteurs dont j'ai étudié les œuvres à mon époque et qui ont probablement influencé ma façon de parler. Au début de ma pratique académique, il s'agissait avant tout de philosophes français, tels que Michel Montaigne, Blaise Pascal, Descartes ou Voltaire (je pense que ce dernier a particulièrement façonné ma façon de parler). Plus tard, il y avait aussi des philosophes américains (dont Richard Rorty, Alasdair MacIntyre et Allan Bloom) et des savants allemands tels que Max Weber, dont j'ai souvent parlé. Au final, toutefois, ce n'est pas à moi de juger si ce mélange de styles et d'influences a donné de bons résultats.

Bibliographie

Ajdukiewicz K., *Język i poznanie [Langue et connaissance]*, PWN, Warszawa 1985, t. II.

Alquié F., (dir.), Descartes, *Œuvres philosophiques*, Garnier, Paris 1963, t. I.

Ariew R., *Descartes and scholasticism: the intellectual background to Descartes' thought*, dans : J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, Cambridge University Press, Cambridge 2005.

Aron E.N., *Hypersensibles : mieux se comprendre pour mieux s'accepter*, Marabout-Hachette, Vanves 2019.

Asmus W.D., *Descartes*, PWN, Warszawa 1960.

Augustin, Saint, *La Cité de Dieu*, Guérin & Cie, Paris 1869.

Barron R., *Thomas Aquinas, Spiritual Master*, Crossroad, New York 1996.

Berleant A., *Wrażliwość i zmysły. Estetyczna przemiana świata człowieka [Sensibilité et sens. Transformation esthétique du monde humain]*, Universitas, Kraków 2011.

Bernstein J., *Albert Einstein i granice fizyki [Albert Einstein et les frontières de la physique*] Jarosław Włodarczyk. Warszawa : Świat Książki, 2008.

Bloom A., *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Les Belles Lettres, Paris 2018.

Boras Z., *Tradycje uniwersyteckie Poznania [Traditions de l'Université de Poznan*], Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2003.

Bourdieu P., *Homo Academicus*, Les Editions de Minuit, Paris 1984.

Burckhardt J., *La civilisation de la Renaissance en Italie*, Bartillat, Paris 2012.

Burke P., *Kultura i społeczeństwo w renesansowych Włoszech [La Renaissance en Italie, art, culture, société]* PWN, Warszawa 1991 PIW, Warszawa 1991.

Courtois S. (et al.), *Le Livre Noir du communisme*, R. Laffont, Paris 1998.

Crombie A.C., *Histoire des sciences de Saint Augustin à Galilée (400–1650)*, PUF, Paris 1959.

Darwin K., *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, Marabout, Verviers (Belgique) 1973.

Davidson I., *Voltaire. A Life*, Profile Books, London 2010.

Diogene Laërce, *Vies et doctrines des philosophes de l'Antiquité*, Livre VII, Charpentier, Paris 1847, en ligne : http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/laerce/8pythagore1.htm, (consulté le 20 janvier 2019).

Drozdowicz Z., *Jazda na świadka [Peloton de tête]*, Forum Akademickie 6/2017.

Drozdowicz Z., *O filozofię żywą, a przynajmniej bliższą życiu, [Pour une philosophie vivante, ou du moins plus proche de la vie*] dans : *Z perspektywy końca pewnej epoki [Du point de vue de la fin d'une époque]*, Wyd. Fundacja Humaniora, Poznań 1997.

Drozdowicz Z., *Waga monografii naukowej [La valeur de la monographie scientifique*], « Forum Akademickie » 4/2018.

Drozdowicz Z., *Kartezjański racjonalizm. Zrozumieć Kartezjusza [Le rationalisme cartésien. Comprendre Descartes*], Wyd. Fundacji Humaniora, Poznań 2014.

Duby G., Mandrou R., *Histoire de la civilisation française.* T. I *Moyen Age-XVIe siècle*, A. Colin, Paris 1982.

Duda R., *Lwowska szkoła matematyczna [L'école des mathématiques de Lviv*], Wyd. Uniwersytetu Wrocławskiego, Wrocław 2010.

Erasme, *Eloge de la folie*, Flammarion, Paris 1964.

Foucault M., *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, Paris 1990.

Furedi F., *Authority. A sociological history*, Cambridge University Press, New York 2013.

Galilée, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, Seuil, Paris 2000.

Gan-Krzywoszyńska K., Leśniewski P., *Kazimierz Ajdukiewicz (1890–1963)*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2016.

Garber D., *Descartes' physics*, dans : J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, Cambridge University Pres, Cambridge 2005.

Gąsiorowski A., Topolski J. (dir.), *Wielkopolski Słownik Biograficzny [Dictionaire biographique de Grande-Pologne]*, PWN, Warszawa – Poznań 1981.

Goćkowski J., *Ethos nauki i role uczonych [Ethos des sciences et rôle des scientifiques]*, Wydawnictwo i Drukarnia Secesja, Kraków 1996

Goćkowski J., *Funkcja autorytetów naukowych w świecie uczonych [Fonctions des autorités scientifiques dans le monde des savants*], dans : P. Rybicki, J. Goćkowski (dir.*), Autorytety w nauce [Autorités dans les sciences*], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wyd. PAN, Wrocław – Warszawa – Kraków – Gdańsk 1980.

Hawking J., *Moje życie ze Stephenem. Podróż ku nieskończoności [Ma vie avec Stephen Hawking]*, Świat Książki, Warszawa 2013.

Hawking S., *Une brève histoire du temps. Du bing bang aux trous noirs*, Flammarion, Paris 2008.

Heller M., Niekricz A., *Utopia u władzy [Utopie au pouvoir]*, Zysk i S-ka, Poznań 2016.

Highfield R., Carter P., *Prywatne życie Alberta Einsteina [La vie privée d'Albert Einstein]*, Prószyński i S-ka, Warszawa 1995.

Juszkiewicz A.P. (ed.), *Historia matematyki [Histoire des mathématiques],* tome II : *Les mathématiques du dix-septième siècle*, PWN, Warszawa 1976.

Honoris Causa. Livre commémoratif en l'honneur de Leszek Kołakowski, Wydawnictwo Łódzkie, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź 1994.

Husserl E., *Méditations cartésiennes*, J. Vrin, Paris 1969.

Jałocha B., *Model kariery akademickiej w Stanach Zjednoczonych [Modèle de carrière universitaire aux Etats-Unis*], dans : « Zarządzanie Publiczne» nr 3(7) 2009, Zeszyty Naukowe Instytutu Spraw Publicznych Uniwersytetu Jagiellońskiego [Cahiers Scientifiques de l'Institut des affaires publiques de l'Université Jagellonne].

Jolley N., *The reception of Descartes' philosophy*, J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, Cambridge University Press, Cambridge 2005.

Juran J., *Juran on Quality by Design*, Free Press, New York 1992.

Kierul J., *Izaak Newton. Bóg, światło i świat [Isaak Newton. Dieu, lumière et monde*], Quadrivium, Wrocław 1996.

Kokowski M., *Różne oblicza Mikołaja Kopernika. Spotkania z historią interpretacji [Différents visages de Nicolas Copernic. Rencontres avec l'histoire de l'interprétation*], Instytut Historii Nauki PAN, Warszawa – Kraków 2009.

Kołakowski L., *Diabeł kłamie również, kiedy mówi prawdę [Le diable ment aussi quand il dit la vérité]* dans : *Honoris Causa. Księga pamiątkowa ku czci Leszka Kołakowskiego [Livre commémoratif en l'honneur de Leszek Kołakowski]*, Wydawnictwo Łódzkie, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego, Łódź, 1994

Kołakowski L., *Główne nurty marksizmu. Powstanie – rozwój – rozkład [Grands courants du marxisme. Naissance – croissance – répartition]*, Wydawnictwo ANEKS, Londyn 1988

Kołłątaj H., *Rapport de l'inspection de l'Académie de Cracovie faite en 1777*, dans : *Wybór pism naukowych [Œuvres scientifiques choisies]*. PWN, Warszawa 1953.

Le Goff J., *Les intellectuels au Moyen Age*, Seuil, Paris 2014.

Maddox B., *Rosalind Franklin: The Dark Lady of DNA*, Harper Perennial 2003.

Manuel F.E., *Portret Izaaka Newtona* [*Portrait de Newton*], Wydawnictwo Prószyński i S-ka, Warszawa 1998.

Matysiak J., *Stefan Błachowski (1889–1962)*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2017.

Miłosz Cz., *Zniewolony umysł [La pensée captive]*, Wydawnictwo Literackie, Kraków 1989.

Moreau R., *Marin Mersenne et la naissance de l'esprit scientifique*, Edition Anagrammes, Perros Guirec 2012.

Mosakowski R., *Szkolnictwo wyższe w krajach Unii Europejskiej. Stan obecny i plany reform [Enseignement supérieur dans les pays de l'Union Européenne. Situation actuelle et projets de réforme*], Wyd. Politechniki Gdańskiej, Gdańsk 2002.

Muir J., *Of men and numbers: the story of the great mathematicians*, Dover Publications, New York 1996.

Olby R., *Francis Crick: Hunter of Life's Secrets*, Cold Spring Harbor Laboratory Press, New York 2009.

Olby R., *The Path to The Double Helix: Discovery of DNA*, MacMillan, London 1974.

Ostrowski A. (dir.), *Zbiór przepisów o szkolnictwie akademickim. Ustawy – rozporządzenia – ogólniki [Ensemble de règlements sur l'enseignement universitaire. Lois-règlements-circulaires]*, Książnica Atlas, Lwów – Warszawa 1938.

Pais A., *Czas Nielsa Bohra, [Le temps de Niels Bohr]*, Prószyński i S-ka, Warszawa 1991.

Pearson R., *Voltaire Almighty: a life in pursuit of freedom*, Bloomsbury Publishing, Bloomsbury 2005.

Poincaré H., *La valeur de la science*, Flammarion, Paris 1990.

Pomeau R., *La religion de Voltaire*, A.G Nizet, Paris 1956.

Popper K.R., *La société ouverte et ses ennemis* T. 2, Seuil, Paris 1979.

Popper K.R., *La connaissance objective*, Flammarion, Paris 1988.

Porphyre, *Vie de Pythagore*, Les Belles Lettres, Paris 2003, en ligne : https://archive.org/stream/PorphyreVieDePythagore/Porphyre-Vie-de-Pythagore_djvu.txt(consulté le 20 janvier 2019).

Puślecki Z.W., *Zarządzanie strategiczne a idea uniwersytetu [Le management stratégique et l'idée d'une université*], dans : *Uniwersytety. Tradycje, dzień dzisiejszy przyszłość [Les universités. Les traditions, le présent, l'avenir*], Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2009.

Quinn S., *Marie Curie*, O. Jacob, Paris 1990.

Ranke L. von, *Histoire de la papauté pendant le seizième et le dix-septième siècles*, Laffont, Paris 1986.

Reale G., *Historia filozofii starożytnej [Histoire de la philosophie ancienne]*, Redakcja Wydawnictw KUL, Lublin 1993.

Reston J. Jr., *Galileusz [Galilée]*, Wydawnictwo Prószyński i S-ka, Warszawa 1998

Ridley M., *Francis Crick: Discoverer of the Genetic Code (Eminent Lives)*, Harper Collins, New York 2006.

Rodis-Lewis G., *Descartes' life and the development of his philosophy*, J. Conttingham (dir.), *The Cambridge Companion to Descartes*, Cambridge University Press, Cambridge 2005.

Rorty R., *Autobiografia intelektualna [Autobiographie intellectuelle]*, dans : Przegląd Filozoficzny nr 3 (79), Année 20, Warszawa 2011

Schmidt A., *La République des savants*, Julliard, Paris 1964.

Shaftesbury A.A.C., *Lettre sur l'enthousiasme*, Librairie Générale Française, Paris 2002.

Sikorski J., *Prywatne życie Mikołaja Kopernika [Vie privée de Nicolas Copernic]*, Pracownia Wydawnicza Elset, Olsztyn 2011.

Słabek H., *Intelektualistów obraz własny. W świetle dokumentów autobiograficznych, 1944 – 1989 [Portrait des intellectuels. D'après des documents autobiographiques]*, Książka i Wiedza, Warszawa 1997.

Sztumski J., *Autorytet i prestiż uczonego [L'autorité et le prestige de savant*], dans : P. Rybicki, J. Goćkowski (dir.), *Autorytety w nauce [Les autorités dans les sciences*], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wyd. PAN, Wrocław – Warszawa – Kraków – Gdańsk 1980.

Trevelyan G.M., *Histoire sociale de l'Angleterre*, Laffont, Paris 1993.

Twardowski K., *O dostojeństwie Uniwersytetu [De la splendeur de l'Université]*, Uniwersytet Poznański, Poznań MCMXXXIII

Voltaire, *Eléments de la philosophie de Newton*, *dans : Œuvres* complètes tome 22, Garnier, Paris 1738.

Voltaire, *Lettres philosophiques*, Mille et une nuits, Paris, 1999.

Walczak M., *Szkolnictwo wyższe i nauka w latach wojny i okupacji 1939–1945 [Enseignement supérieur et sciences pendant les années de guerre et d'occupation 1939–1945*], Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wrocław – Warszawa – Kraków – Gdańsk 1978.

Walicki A., *Odpowiedź na ankietę « Przeglądu Filozoficznego» w sprawie kondycji polskiej filozofii [Réponse à l'enquête sur l'état de la philosophie polonaise*], «Przegląd Filozoficzny» 1/2014.

Watson J.D., *La double hélice*, Robert Laffont, 1968.

Watson J.D., *The Annotated and Illustrated Double Helix*, ed. by Alexander Gann and Jan Witkowski, Simon & Schuster 2012.

Weber M., *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris 2003.

Weber M., *Economie et société. Les catégories de la sociologie*, Pocket, Paris 2012.

Weber M., *La science comme vocation*, dans : Z. Krasnodębski, *M. Weber*, Wiedza Powszechna, Warszawa 1999.

White M., Gribbin J., *Darwin. A life in Science*, Simon and Schuster Ltd, New York 1995.

Wilkins M., *The Third Man of the Double Helix: The Autobiography of Maurice Wilkins*, Oxford University, Oxford 2003.

Du même auteur

1. *Kartezjusz a współczesność*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 1980.
2. *Nowożytna kultura umysłowa Francji*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 1983.
3. *O Bogu, Rozumie, Naturze i Wielkim Eklektyzmie. Szkice z filozofii francuskiej*, Glob, Szczecin 1986.
4. *Intelektualizm i naturalizm w nowożytnej filozofii francuskiej. Wybrane postacie*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 1987.
5. *Konwencjonalizm w nowożytnej filozofii francuskiej*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 1989.
6. *Główne nurty w nowożytnej filozofii francuskiej*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 1991.
7. *Antynomie Pascala*, Kantor Wydawniczy SAAW, Poznań 1993.
8. *Excellentia Universitatis. Szkice o Uniwersytecie*, Wyd. Fundacji Humaniora, Poznań 1995.
9. *Z perspektywy końca pewnej epoki. Szkice bez mała filozoficzne*, Wyd. Fundacji Huma- niora, Poznań 1997.
10. *Sekty religijne w nowożytnej Europie*, Wyd. Fundacji Humaniora, Poznań 2000.
11. *Uczelnie, uczenie, uczeni*, Kurpisz, Poznań 2003.
12. *Filozofia włoska w epoce Odrodzenia*, Wyd. Fundacji Humaniora, Poznań 2004.
13. *Filozofia francuska w epoce Oświecenia*, Wyd. Fundacji Humaniora, Poznań 2005.
14. *Liberalizm europejski*, Wyd. Forum Naukowe, Poznań 2005.

15. *Filozofia Oświecenia*, Wyd. Naukowe PWN, Warszawa 2006.
16. *O racjonalności życia społecznego. Wykłady*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2007.
17. *O racjonalności w filozofii starożytnej i odrodzeniowej. Wykłady*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2008.
18. *O racjonalności w filozofii nowożytnej. Wykłady*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2008.
19. *O racjonalności w religii i w religijności. Wykłady*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2009.
20. *O racjonalności w religii i w religijności (raz jeszcze). Wykłady*, Wyd. Naukowe UAM, Poznań 2010.
21. *Społeczne następstwa racjonalizacji religii*, Wyd. Naukowe WNS UAM, Poznań 2011.
22. *Filozofia włoska w epoce Odrodzenia i Oświecenia*, Wyd. Naukowe WNS UAM, Poznań 2012.
23. *Standards of philosophical rationality. Traditions and modern times*, LIT Verlag, Berlin 2013.
24. *Standards of religious rationality. Tradition and modern times*, LIT Verlag, Berlin 2013.
25. *Rationality standards of social life. Traditions and the present*, LIT Verlag, Berlin 2013.
26. *Essays on European liberalism. History and ideology*, LIT Verlag, Berlin 2013.
27. *Kartezjański racjonalizm. Zrozumieć Kartezjusza*, Wyd. Naukowe WNS UAM, Poznań 2014.
28. *Cartesian Rationalism. Understanding Descartes*, Peter Lang, Frankfurt am Main 2015.
29. *Comprendre les Lumières*, Wyd. Fundacji Humaniora, Poznań 2016.
30. *Higher Education Institutions in the Process of Transformation and Modernization. Global and Local Issues*, LIT Verlag, Zürich 2018.

Index

A
Abélard, Pierre 61, 101, 102, 107
Ajdukiewicz, Kazimierz 27, 29–31, 147, 148
Alquié, Ferdinand 82, 83, 147
Anaximandre de Milet 50
Ariew, Roger 104, 147
Aron, Elaine N. 111, 122
Asmus, Walenty D. 87, 147
Auguste (né Gaius Octavius Thurinus, devenu Caius Iulius Caesar Octavianus – empereur romain) 41
Augustin d'Hippone (saint Augustin) 51, 52, 61, 117, 135, 147

B
Baxter, Richard 132
Becquerel, Antoine Henri 87, 88
Bellarmin, Robert (cardinal) 65
Berleant, Arnold 112, 113, 147
Bernard de Clairvaux (saint Bernard) 102
Bernstein, Jeremy 54, 147
Błachowski, Stefan 29, 150
Bloom, Allen 8, 55, 57, 72, 73, 75, 139, 146, 147
Bocheński, Aleksander 27
Bohr, Niels 109, 125–127, 150
Boras, Zygmunt 16, 147
Bourdieu, Pierre-Félix 116, 147
Boyle, Robert 53
Bradley, James 141
Brahe, Tycho 117
Brahmer, Mieczysław 136
Brzeziński, Jerzy 10
Burckhard, Jacob 15, 147
Burke, Peter 15, 147

C
Carnap, Rudolf 71
Carter, Paul 84, 109, 114, 149
Casimir le Grand (roi de Pologne) 73
Champeaux, Guillaume de 101, 102
Clément XIII (pape) 17
Clinton, Bill 25
Copernic, Nicolas 16, 64, 65, 73, 78, 85, 116–118, 135, 149, 151
Crick, Francis 89, 90, 96, 123, 150, 151
Crombie, Alistair Cameron 61, 117, 119, 135, 147
Curie, Pierre 87–89
Czeżowski, Tadeusz 27

D
Dąbrowski, Stefan Tytus 29
Darwin, Charles 66, 104–106, 109, 136–138, 147, 152
Davidson, Donald 70
Davidson, Ian 139, 147
Dennett, Daniel 70
Derrida, Jacques 70, 71, 142
Descartes, René 52, 53, 56, 72, 82, 83, 86, 87, 95, 96, 102–104, 133, 134, 141, 146–149, 151, 153
Dewey, John 56, 70, 71, 89, 113
Diogène, Laërce 50, 81, 82, 147
Drozdowicz, Zbigniew 94, 114, 145, 148
Duby, George 18, 148
Durkheim, Emile 42

E
Einstein, Albert 54, 55, 83, 84, 109, 114, 127, 147, 149

Épicure 100
Érasme de Rotterdam 62

F
Fermat, Pierre de 86, 87
Ficin, Marsile 16
FitzRoy, Robert 105
Foucault, Michel 71, 129–131, 142, 148
Franklin, Rosalind E. 89, 90, 149
Furedi, Frank 41, 42, 148

G
Gadamer, Hans-Georg 70
Galilée 16, 53, 61, 64, 65, 82, 117–119, 135, 136, 147, 148, 151
Gan-Krzywoszyńska, Katarzyna 30, 148
Garber, Daniel 103, 148
Gąsiorowski, Andrzej 29, 148
Goćkowski, Janusz 47, 49, 114–116, 148, 151
Gribbin, John 66, 105, 136, 152
Grosseteste, Robert 61

H
Hawking, Jane 84, 85, 92, 148
Hawking, Stephen 94, 148
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich 122
Heidegger, Martin 70, 71
Hempel, Carl Gustav 71
Henri III (roi d'Angleterre) 61, 63
Henslow, John Stevens 106
Hermodamas 50
Highfield, Roger 84, 109, 114, 149
Hitler, Adolf 27
Hobbes, Thomas 56, 83
Hook, Robert 121
Husserl, Edmund 133, 134, 143, 149
Huxley, Thomas H. 106, 138
Huygens, Constantin 82

J
Jałocha, Beata 68, 149
Jamblique 51
Jeanne d'Arc 56
Jolley, Nicolas 103, 149
Juran, Joseph 93, 149

K
Kant, Emmanuel 56, 71
Kepler, Johannes 53, 141
Kieraciński, Piotr 10
Kierul, Jerzy 54, 140, 149
Kokowski, Michał 117, 149
Kołakowski, Leszek 8, 31, 76, 77, 149
Kolańczyk, Kazimierz 30
Kołłątaj, Hugo 18, 74, 149
Krasnodębski, Zdzisław 45, 68, 152
Kuhn, Thomas Samuel 47
Kumor, Bolesław 17

L
Ladislas II Jagellon (roi de Pologne) 16
Le Goff, Jacques 13–15, 60–62, 102, 149
Lénine (né Vladimir Ilitch Oulianov) 28
Leśniewski, Piotr 30, 148
Linné, Carl von 104, 105
Locke, John 8, 56
Louis XIV (roi de France) 56
Lubrański, Jan (évêque) 16
Luther, Martin 62, 63, 117
Lyell, Charles 104, 105
Lyotard, Jean-François 113

M
MacIntyre, Alasdair 146
Malthus, Thomas 66, 136
Mandrou, Robert 18, 148
Manuel, Frank E. 31, 53, 54, 120, 140, 149
Marx, Karl 42, 108
McKeon, Richard 71, 72
Médicis, Cosme de 15
Médicis, Laurent de 15
Merleau-Ponty, Maurice 113
Mersenne, Marin 82, 83, 86, 87, 150
Mill, John Stuart 56, 71
Miłosz, Czesław 75, 150
Mirandole, Jean Pic de la 16
Montaigne, Michel de 56, 72, 146
Montesquieu, Charles Louis de 8, 56, 72
Mosakowski, Ryszard 20, 150

N
Napoléon Bonaparte (empereur des Français) 56
Newton, Isaac 52–54, 119–121, 139–141, 149, 151
Nietzsche, Friedrich Wilhelm 70, 71
Norbert de Xanten (saint) 102

O
Ockham, Wilhelm 61
Ostrowski, Andrzej 26, 150

P
Pais, Abraham 109, 125, 126, 150
Paley, William 104
Pascal, Blaise 56, 72, 86, 95, 146
Pawłowicz Juszkiewicz, Adolf 86, 87, 149
Pearson, Robert 139, 150
Platon 52, 56, 70, 73, 101
Poincaré, Jules Henri 77, 114, 115, 150
Popper, Karl Raimund 47, 86, 108, 150
Porphyre de Tyr 51
Puślecki, Zdzisław Wicenty 25, 150
Putnam, Hilary Whitehall 70
Pythagore 49–52, 81, 82, 147, 150

Q
Quinn, Susan 87, 88, 150

R
Rabelais, François 56
Racine, Jean 56, 72, 115
Ranke, Leopold von 63, 64, 150
Rawls, John 56, 71
Reale, Giovanni 50, 52, 82, 151
Reston, James Jr. 64, 118, 151
Richelieu, Armand-Jean du Plessis de (cardinal) 49
Roberval, Gilles de 83
Rodis-Lewis, Geneviève 103, 151
Roemer, Ole 141
Rorty, Richard 70, 71, 79, 142, 146, 151
Rousseau, Jean-Jacques 56, 72
Rybicki, Paweł 47, 148, 151

S
Schaff, Adam 31, 32, 76
Schmidt, Arno 145, 151
Schmitt, Richard 71
Shaftesbury, Anthony Ashley Cooper99, 100, 151
Sigismond Auguste (roi de Pologne) 16
Sigismond Vasa (roi de Pologne) 17
Sikorski, Jerzy 118, 151
Simmel, Georg 42
Skłodowska-Curie, Maria 87

Słabek, Henryk 29, 75, 76, 151
Sorbon, Robert de 14, 15, 21, 22, 88
Staline (né Iossif Vissarionovitch Djougachvili) 28
Staszic, Stanisław 18
Szpotański, Janusz 117

T
Tarski, Alfred 27
Thomson, Joseph John 126
Tönnies, Ferdinand 42
Topolski, Jerzy 29, 148
Trevelyan, George Macaulay 15, 18, 63, 65, 151
Twardowski, Kazimierz 8, 27, 97, 98, 151

V
Voltaire (né François-Marie Arouet) 52–54, 139–141, 146, 147, 150, 151

W
Walczak, Maria 28, 151
Walicki, Andrzej 19, 151
Wallace, Alfred Russel 66, 104, 136, 137
Watson, James D. 89, 90, 123, 151, 152
Weber, Max 42–47, 57, 67, 68, 70, 73, 92, 98, 99, 132, 134, 144–146, 152
White, Michael 66, 105, 136, 152
Wilberforce, Samuel 138
Wilkins, Maurice H.F. 89, 90, 152
Wittgenstein, Ludwig Josef Johann 70
Woleński, Jan 27

Z
Ziembiński, Zygmunt 30

Studies in Social Sciences, Philosophy and History of Ideas

Edited by Bogusław Paź

Vol. 1 Józef Niżnik: Twentieth Century Wars in European Memory. 2013.

Vol. 2 Szymon Wróbel: Deferring the Self. 2013.

Vol. 3 Cain Elliott: Fire Backstage. Philip Rieff and the Monastery of Culture. 2013.

Vol. 4 Seweryn Blandzi: Platon und das Problem der Letztbegründung der Metaphysik. Eine historische Einführung. 2014.

Vol. 5 Maria Gołębiewska / Andrzej Leder/Paul Zawadzki (éds.): L'homme démocratique. Perspectives de recherche. 2014.

Vol. 6 Zeynep Talay-Turner: Philosophy, Literature, and the Dissolution of the Subject. Nietzsche, Musil, Atay. 2014.

Vol. 7 Saidbek Goziev: Mahalla – Traditional Institution in Tajikistan and Civil Society in the West. 2015.

Vol. 8 Andrzej Rychard / Gabriel Motzkin (eds.): The Legacy of Polish Solidarity. Social Activism, Regime Collapse, and the Building of a New Society. 2015.

Vol. 9 Wojciech Klimczyk / Agata Świerzowska (eds.): Music and Genocide. 2015.

Vol. 10 Paweł B. Sztabiński / Henryk Domański / Franciszek Sztabiński (eds.): Hopes and Anxieties in Europe. Six Waves of the European Social Survey. 2015.

Vol. 11 Gavin Rae: Privatising Capital. The Commodification of Poland´s Welfare State. 2015.

Vol. 12 Adriana Mica / Jan Winczorek / Rafał Wiśniewski (eds.): Sociologies of Formality and Informality. 2015.

Vol. 13 Henryk Domański: The Polish Middle Class. Translated by Patrycja Poniatowska. 2015.

Vol. 14 Henryk Domański: Prestige. Translated by Patrycja Poniatowska. 2015.

Vol. 15 Cezary Wodziński: Heidegger and the Problem of Evil. Translated into English by Agata Bielik-Robson and Patrick Trompiz. 2016.

Vol. 16 Maria Gołębiewska (ed.): Cultural Normativity. Between Philosophical Apriority and Social Practices. 2017.

Vol. 17 Anita Williams: Psychology and Formalisation. Phenomenology, Ethnomethodology and Statistics. 2017.

Vol. 18 Mikołaj Pawlak: Tying Micro and Macro. 2018.

Vol. 19 Franciszek Sztabiński / Henryk Domański / Paweł B. Sztabiński (eds.): New Uncertainties and Anxieties in Europe. Seven Waves of the European Social Survey. 2018.

Vol. 20 Adriana Mica / Katarzyna M. Wyrzykowska / Rafał Wiśniewski / Iwona Zielińska (eds.): Sociology of the Invisible Hand. 2018.

Vol. 21 Jan Felicjan Terelak: Psychology of the Operator of Technical Devices. 2019

Vol. 22 Dorota Maria Leszczyna: Del idealismo al realismo crítico. La política como realización en José Ortega y Gasset. 2019.

Vol. 23 Zbigniew Drozdowicz: La république des savants. Sans révérence. Traduit du polonais par Catherine Popczyk. 2019.

www.peterlang.com